Au Citoyen François Bijsari
Acheté à Mathe ou 1795

B° 12. 2. K 30

L'ESPION CHINOIS.

TOME TROISIEME.

ЛОЖЕ ПОСЛѢДНЕ

СНИМОК

ЛЕНЬЦА

L'ESPION CHINOIS,

OU

L'ENVOYÉ SECRET *DE LA COUR DE PÉKIN,*

POUR EXAMINER L'ÉTAT PRÉSENT DE L'EUROPE.

TRADUIT DU CHINOIS.

TOME TROISIEME.

A COLOGNE.

M. DCC. LXXIV.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandari* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA meſure de la population en France eſt ſi petite, qu'elle contient à peine les deux tiers de la nation. De vingt-cinq millions d'habitants qu'il devroit y avoir dans cette Monarchie, il y en a à peine ſeize; & il ne tient pas au Gouvernement qu'il y en ait beaucoup moins.

Tant de cauſes concourent à la dépopulation, que, ſi le phyſique ne donnoit des hommes à la France, il n'y en

auroit point. Heureuſement la nature végete de tous côtés, ſans quoi elle ſeroit un déſert. On peut dire que les peuples qui naiſſent en France, ne ſont point enfants de la République, mais fils du climat.

La religion, de concert avec la politique, ſemble concourir à la deſtruction de l'eſpece; le culte l'anéantit tous les jours.

Cinq cents mille célibataires, de l'un & de l'autre ſexe, qui s'enterrent avec toute leur poſtérité dans des cloîtres, font mourir tous les ſiecles la trentieme partie de la nation : de maniere qu'on peut calculer d'avance la deſtruction générale, & prouver géométriquement que, dans trois mille ans, il n'y aura pas un ſeul François ſur la terre.

C'eſt la religion elle-même qui conjure contre l'Etat, & qui rend le Gouvernement criminel de leze-humanité; je pourrois dire de leze-divinité.

Il eſt humiliant pour la raiſon humaine, que des hommes ayent imaginé que, pour vivre éternellement dans le ciel, il fallût faire mourir à jamais ſa poſtérité ſur la terre.

Comment a-t-on pu ſuppoſer que l'E-

tre ſuprême ſe trouvât honoré par la deſtruction de ceux qu'il a créés, & que ſa grandeur fût dans l'anéantiſſement de ſon ouvrage?

L'unité de religion en France coupe le nerf de la population : c'eſt le corps du Chriſt, qui fait qu'il y a peu de corps. Il faut croire que Dieu, après ſa réſurrection, s'eſt fait homme pour défaire des hommes.

Le Roi veut que tous ceux qui prétendent à faire des enfants dans l'Etat, ſoient de ſa communion : ce qui fait que les François, qui ſont d'un ſentiment oppoſé, vont porter ailleurs leur progéniture.

L'obligation d'entendre la Meſſe, les oblige à s'enfuir ; & ils vont vivre & mourir dans d'autres climats.

LETTRE II.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LA France eſt remplie de loix, de réglements, d'ordonnances ; on y pro-

tege tout ce qui peut contribuer à la ſociété ; il n'y a que la population qu'on a oublié d'y encourager.

Cette premiere branche de l'adminiſtration eſt livrée à elle-même ; le Gouvernement ne s'en mêle point ; on diroit que ce n'eſt pas ſon affaire. Ici les hommes naiſſent comme ils peuvent ; & c'eſt toujours par haſard qu'ils viennent au monde.

Les exemples des peuples les plus ſages de l'univers ſur cette partie de l'adminiſtration, n'ont aucune influence dans le Gouvernement. Les François ont tout pris des Romains, excepté les moyens qu'ils mettoient en uſage pour encourager les mariages : c'eſt-à-dire, la voie directe de propagation.

Il eſt ici permis à un citoyen de ne pas ſe marier, & de faire mourir avec lui toute ſa poſtérité, ſans que la République s'en formaliſe, & ſans que celui, qui ne donne point d'enfants à l'Etat, en ſoit moins eſtimé.

Un célibataire, qui, en finiſſant ſon exiſtence, finit celle d'une génération entiere, peut poſſéder les premieres charges, & tenir un rang diſtingué dans la Monarchie.

Il eſt vrai qu'au milieu du ſiecle paſſé, un Roi de France accorda une penſion aux peres de famille qui auroient douze enfants mâles. C'étoit commencer l'encouragement par où l'on auroit dû le finir. Il ne s'agiſſoit pas de porter le citoyen à faire des prodiges; mais d'exciter la génération de l'eſpece. Tout homme qui ſe marie peut ſe promettre deux ou trois enfants; mais il ne doit point s'attendre qu'il aura le nombre fixé pour la récompenſe.

LETTRE III.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

POur que la propagation dans un Etat ait toute ſon activité, il faut que les hommes ſoient à une certaine diſtance les uns des autres. La répartition géométrique eſt abſolument néceſſaire; car toutes les parties de la génération doivent avoir enſemble des rapports analogues. Si elle eſt diviſée par branches ſéparées, elle manque de ce jeu général

qui donne de l'élaſticité à tous ſes reſſorts. Dans ce dernier cas, on peut dire que la propagation d'un peuple eſt de pieces & de morceaux.

Paris, & quelques autres principales Villes, regorgent d'habitants, tandis que le reſte du Royaume en manque. Tous les Grands, ainſi que les premiers de l'Etat, font leur réſidence ordinaire à Paris : les citoyens les plus riches y établiſſent leur domicile. Non-ſeulement les gens aiſés, mais même ceux qui manquent de moyens, s'y rendent de toutes parts pour y faire fortune.

Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que Paris, cette même Ville qui dépeuple la France, ſe dépeuple continuellement elle-même. Sans les colonies que les Provinces lui font paſſer chaque année, elle deviendroit un déſert. C'eſt que le trop grand nombre d'hommes, aſſemblés dans un même lieu, eſt auſſi défavorable à la population, que le trop petit nombre lui eſt nuiſible.

LETTRE IV.

Le même, au même à Pékin.

De Paris.

LEs cauſes morales dépeuplent plus la France que les politiques. La corruption des mœurs, qui porte ici le nom de galanterie, abſorbe la génération. La fréquentation des deux ſexes gêne la propagation dans l'un & dans l'autre. On voit trop de femmes, pour pouvoir eſpérer d'avoir beaucoup d'enfants. A force de diviſer la propagation, on l'éteint.

En France, l'hymen lui-même eſt contraire aux vues de la population. Une nombreuſe famille embarraſſe; elle gêne les aiſes & les commodités de la vie. On ne ſe marie plus pour avoir des enfants; mais pour vivre avec une femme ſans enfants. Cela s'appelle aujourd'hui la bénédiction nuptiale.

Les femmes trouvent que la groſſeſſe uſe leur beauté; & que d'accoucher ſouvent, c'eſt flétrir leurs char-

mes : & à cauſe de cela, la plupart s'abſtiennent d'habiter avec leur mari. Il y en a même qui ne ſe marient jamais, crainte que le mariage ne gâte leur teint.

La manie qu'on a en France d'être ſociable, eſt cauſe de la deſtruction de la ſociété. On ne ſe voit beaucoup que pour ſe plaire davantage ; & la corruption eſt tout près de ce penchant. Ce n'eſt pas pour plaire à une ſeule femme, que les hommes font leurs efforts pour ſe rendre aimables ; mais pour plaire à pluſieurs.

De ce deſir général, naît la fréquentation des courtiſannes; commerce défavorable à la population.

Les enfants qui naiſſent ici des mariages légitimes, ſont en ſi petite quantité, qu'ils balancent à peine le nombre des morts. Ce qui fait que l'eſpece dégénere tous les jours en France. D'ailleurs, ces enfants ſont ſi maladifs, qu'ils meurent preſque tous en naiſſant : ils ne font, pour ainſi dire, que paroître dans le monde.

La plupart des femmes de France, en ſe mariant, n'ont qu'une affaire, qui eſt d'accoucher; celle de nourrir leurs

enfants ne les regarde point. Ce ſoin, le premiers de tous les ſoins, eſt remis à autrui. On le confie à des nourrices mercenaires, qui, pour un modique ſalaire, ſe chargent d'allaiter des enfants qui ne leur appartiennent pas.

Le mal eſt qu'elles deviennent elles-mêmes un obſtacle à la population; car tandis qu'elles nourriſſent, elles n'accouchent pas.

LETTRE V.

Le même au même à Pékin,

De Paris.

DE toutes les cauſes qui diminuent le nombre des hommes, le luxe eſt une des plus grandes. Il coupe les nerfs de la population générale. Tu auras peut-être de la peine à le croire; il fait plus de mal, lui ſeul, que la guerre, la peſte & la famine enſemble.

Depuis qu'il a paſſé dans toutes les claſſes, preſque perſonne n'a la faculté de ſe marier; ou, ſi on ſe marie, on n'a pas le moyen de faire des enfants.

Les habits, les parures, les diamants éteignent par avance la poſtérité.

Tout ce qui environne ce luxe, eſt défavorable à la population. On a un grand nombre de domeſtiques en hommes & en femmes, qui ne ſe marient jamais; ce qui forme un vuide immenſe dans l'eſpece.

Un homme qui a quarante mille livres de rente, empêche que vingt citoyens ne naiſſent tous les ans. Il n'y a aucune femme de condition en France qui n'ait quatre ou cinq filles autour d'elle, qui vieilliſſent & meurent ſans poſtérité. Quelle perte immenſe pour la ſociété, que ce nombre prodigieux de célibataires de l'un ou de l'autre ſexe!

Les ſoldats en France, qui ſont encore en plus grand nombre que les laquais, ne ſe marient point non plus. Il eſt défendu à ceux qui contribuent à la gloire de la Couronne, de contribuer à la puiſſance de l'Etat. Cette claſſe d'hommes, qui périt par les guerres, & encore plus par les travaux & les peines, & qui a beſoin d'être renouvellée tous les vingt ans, diſparoît de deſſus la terre, ſans laiſſer aucune poſtérité après elle.

Tandis que d'un côté une foule de cauſes empêche les hommes de naître, de l'autre, une maladie honteuſe les anéantit. C'eſt la débauche, qui a répandu ſon venin dans toutes les claſſes. Elle a affoibli la nature au point qu'elle ne produit plus que des hommes malades, pour la plupart incapables de remplir l'objet de la propagation. Les peres la laiſſent à leurs enfants pour héritage, & ceux-ci la font paſſer à la poſtérité. Il n'eſt pas beſoin d'avoir les mœurs gâtées, pour être attaqué de ce mal; il ſuffit d'être né d'un pere qui les a corrompues.

LETTRE VI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LE gouvernement domeſtique, en France, n'eſt pas moins défavorable à la population que le politique.

La loi de chaque famille particuliere gêne la propagation générale. Il n'eſt point permis aux fils de donner des en-

ſants à la République ſans l'avis de leur pere. Les mariages contractés ſans leur conſentement, ſont ſuſceptibles de diſſolution. Ici les enfants n'acquierent la liberté d'engendrer qu'à vingt-cinq ans; c'eſt-à-dire, lorſque la plupart n'en ont preſque plus la faculté, & qu'ils ont perdu les années les plus fécondes de leur âge.

Les Européens, qui ſupputent tout, ont calculé que la vie des hommes, priſe en général, n'eſt que de vingt-deux ans pour chaque individu. Sur ce pied-là, on peut dire qu'en France il n'eſt permis aux citoyens de faire des enfants que trois ans après leur mort.

Cette loi, qui met entre les mains des peres le pouvoir de diſpoſer des deſirs de leurs enfants, a des conſéquences funeſtes pour la population. Je veux parler des mariages qui ne s'accordent pas avec l'inclination; car les peres, ſans s'arrêter à aſſortir les goûts, ne penſent qu'à aſſortir les biens.

La diſproportion de l'âge n'eſt point un obſtacle, pourvu que la proportion des biens y ſoit. Il eſt aſſez ordinaire

en France de voir marier des hommes de vingt-cinq ans, avec des femmes de quarante-cinq ; c'eſt-à-dire, lorſqu'elles ne ſont preſque plus en état d'engendrer.

Les richeſſes tiennent lieu de tout dans les mariages ; la laideur, & le dégoût qui l'accompagne preſque toujours, ſont comptés pour rien. Ce qui fait que ces unions en général donnent ſi peu d'enfants à la République.

De ce pouvoir deſpotique des peres, il réſulte un autre inconvénient ; je veux dire qu'un pere qui a ſix enfants, n'en conſacre qu'un à l'état du mariage, deſtine les autres à la guerre, ou les condamne au célibat. C'eſt-à-dire, qu'il détruit, de ſon autorité privée, cinq générations, pour en favoriſer une. S'il a quatre filles, il en enferme trois dans un couvent, & permet à la quatrieme d'avoir un mari.

Quelle idée peut-on avoir d'un Gouvernement qui ſemble ignorer que les enfants appartiennent plus à la République qu'à leur pere ? car s'ils ſont redevables de la vie à ceux-ci, ils doivent leur ſûreté à celle-là, ſans laquelle la vie devient inutile.

LETTRE VII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL courut derniérement un bruit que l'eſclave favorite étoit diſgraciée, & qu'il y avoit une place vacante dans les petits appartements de Verſailles. Auſſi-tôt toutes les jolies femmes de Paris ſe mirent en campagne, & parurent ſur les rangs : le nombre des poſtulantes fut conſidérable. Tout ce que la nature & l'art peuvent employer tour à tour dans ce ſexe, pour piquer le goût de l'autre, fut mis en uſage. Il y eut, je t'aſſure, de quoi travailler pour tout le monde : les marchandes de modes, les agrémaniſtes, les coëffeuſes paſſerent les nuits ; on ne vendit jamais tant d'étoffes, de rubans, de dentelles, de pompons. On eût dit que toutes les femmes étoient veuves, & qu'elles ſe préparoient à paſſer en ſecondes noces. On prit les bains, & on ſe parfuma à tout événement. De

la parure, elles passerent à ce qui fait qu'elle plaît. Elle se préparerent à avoir de l'esprit; elles relurent les endroits tendres des romans, sur-tout ceux qui affectent le plus; étudierent des reparties, & composerent des impromptus.

Avant qu'on eût appris la chûte de cette favorite, toutes les femmes de Paris se portoient à merveilles : à cette nouvelle, elle se trouverent attaquées soudain d'une migraine affreuse; la plupart se rendirent à Versailles pour changer d'air.

Quelques-unes, qui savoient que la premiere entrevue du Roi & de l'esclave disgraciée s'étoit faite en courant le cerf, voulurent voir cette chasse, pour laquelle elles n'avoient témoigné jusques-là aucune curiosité.

Plusieurs jeunes veuves qui, depuis la mort de leurs maris, s'étoient retirées dans des couvents, dans l'intention d'y finir leurs jours, en sortirent à l'occasion de cette vacance, pour aller faire un tour dans ce château, avant que de s'ensevelir dans la retraite.

Le point principal étoit d'être vue du Monarque, & de lui parler : on em-

ployа la reſſource ordinaire des mémoires. Le ſtratagême avoit réuſſi ſous le regne précédent ; un mémoire adreſſé au Roi par une veuve, qui lui demandoit une penſion de quinze cents livres, lui avoit valu la Couronne de France. Tous ces billets doux, qui furent donc écrits à ce Prince, commençoient ainſi : *ſupplie humblement Votre Majeſté.*

Les ſuppliantes étoient ſi galamment miſes, & avoient un air ſi coquet, qu'elles avoient lieu d'eſpérer d'aller plus loin que leurs mémoires. Tandis qu'elles ſe donnoient tout le mouvement poſſible pour remplir la place vacante, on apprit qu'elle ne vaquoit point ; & qu'au contraire la favorite étoit plus que jamais dans les bonnes graces du Roi. Alors les mémoires finirent, & la migraine leur ayant paſſé tout d'un coup, elles s'en retournerent à Paris.

Celles qui avoient eu quelque goût pour la chaſſe au cerf, le perdirent ; & les jeunes veuves rentrerent dans leurs couvents juſques à nouvel ordre.

Voilà déja pluſieurs fois que ces faux bruits ſe répandent ici. On dit que

c'eſt cette favorite qui les fait courir elle-même, & qu'elle s'en divertit enſuite avec le Roi. Il faut être bien sûre de ſon fait, pour ſe jouer ainſi de la faveur.

LETTRE VIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

ON fit mourir ici, ces jours paſſés, un citoyen chez qui on avoit trouvé quelques placards. Ce ſont des écrits contre le Gouvernement, que des mécontents affichent aux coins des rues, pour apprendre au public ce qu'il ſait déja.

Il n'y a point de rémiſſion en France pour ce délit; car il décele toujours un vice dans l'adminiſtration générale, ou quelque défaut particulier dans ceux qui gouvernent l'Etat.

On trouve des tempéraments à l'égard de tous les autres crimes; mais il n'en eſt point pour celui-ci.

Les voleurs publics, les aſſaſſins,

les incendiaires ne ſont ſouvent condamnés qu'aux galeres; mais les faiſeurs de placards ſont toujours punis de mort.

Un Anglois, qui faiſoit ſa réſidence à Paris, étant las de vivre, & n'ayant pas la force de ſe tuer lui-même, demandoit à un François comment il devoit s'y prendre pour mourir? Faites un placard, lui dit celui-ci; vous ne ſauriez par-là manquer votre coup; car vous ſerez ſûr alors d'être pendu.

Les repréſentations aux Miniſtres ſur le mauvais état des affaires, ſont regardées comme autant de placards & punies de même. Ces Meſſieurs diſent, pour leur raiſon, que le déſordre de l'Etat n'eſt pas l'affaire des particuliers. Il faudroit donc leur envoyer les exacteurs des taxes & des impôts; puiſque ces charges ne ſont établies que pour remédier aux déſordres dont ils font leur affaire perſonnelle.

Il en eſt de même des remontrances au Prince, dont un ſujet ne ſauroit revenir; c'eſt dans ce Gouvernement un crime de leze-Majeſté au premier chef: ce qui revient à peu près au même, que ſi un pere de famille fai-

ſoit mourir ſes enfants, parce qu'ils voudroient s'aviſer de lui expoſer le mauvais état de ſa famille.

Si quelque particulier a aſſez de courage pour s'adreſſer au Prince, dans le deſſein de lui indiquer quelque leçon de la police générale, alors toute la nation des Miniſtres eſt ſur le qui-vive: elle craint qu'il n'apprenne au Roi le mavais état des choſes, & ne lui révele le ſecret de l'Etat. Auſſi ſait-elle bien empêcher que de tels mémoires ne parviennent juſques à lui. Tout ſeroit perdu, ſi quelqu'écrit patriote portoit le Souverain à jetter ſes regards ſur l'adminiſtration. Je vis traîner derniérement à la Baſtille un citoyen, chez qui on avoit trouvé des papiers contenant des remontrances au Roi. Il eſt vrai que cet écrit eſt bien ſéditieux; je t'en envoye une copie, afin que tu en juges toi-même.

Très-humbles remontrances au Roi de France, Louis XV, par le plus fidele de ſes ſujets.

»SIRE,

»Si les Rois ſont les peres des peu-

» ples, il doit être permis aux peuples » de s'adreſſer aux Rois ; car à qui au- » roient-ils recours dans leurs calami- » tés ? A leurs Miniſtres ; ces hom- » mes durs, impitoyables, qui ſacri- » fient tout à l'ambition, & qui ont » toujours un intérêt perſonnel de ca- » cher au Souverain le déſordre de » l'Etat ?

» Pierre le Grand de Moſcovie per- » mit à ſes ſujets de lui préſenter re- » quête, quand ils auroient quelque » ſujet de mécontentement ; avec cette » clauſe, que ſi ceux qui s'adreſſeroient » à lui déguiſoient la vérité, ils ſe- » roient punis de mort. Je me ſoumets » ici à cette loi : j'offre de mourir, » ſi j'en impoſe en rien à Votre Ma- » jeſté.

» Au reſte, Sire, je n'enfreins point » les loix de l'Etat. Votre Biſaïeul, de » glorieuſe mémoire, permit à ſes ſu- » jets de s'adreſſer à lui. Ce Prince leur » ouvrit lui-même un chemin au trône, » & leur fraya une voie pour arriver » juſqu'à lui.

» Avant que d'entrer en matiere, » je vous préviens, Sire, que vous » êtes adoré de vos peuples. Vos ra-

» res qualités vous ont attiré la bien-
» veillance générale ; cette modéra-
» tion , cette affabilité , cette belle
» ame, n'ont pu être ſans effet : ces
» vertus vous ont gagné le cœur de
» tous vos ſujets ; il n'en eſt aucun
» qui ne verſât pour vous juſqu'à la
» derniere goutte de ſon ſang.

» On ſe plaint ſeulement de cette
» fatalité, qui fait que, ſous le meil-
» leur de tous les Rois, les François
» ſont les plus malheureux de tous les
» peuples.

» L'infortune des nations eſt que
» les Souverains ne ſavent jamais l'état
» des choſes. Ceux qu'ils choiſiſſent
» pour leur aider à ſupporter le poids
» de leur couronne, ont toujours des
» raiſons particulieres pour les leur
» cacher. Ils ignorent encore plus leurs
» reſſources.

» Sire, la Providence vous a placé
» ſur un trône, fait pour être le plus
» puiſſant de l'univers ; vous régnez
» ſur des contrées immenſes : mais ce
» grand corps politique eſt perclus de
» la plupart de ſes membres. Il n'y a
» qu'une petite portion de ce vaſte
» continent, qui ſoit cultivée : tout le

» reſte eſt en friche. Il vous manque » dix millions de ſujets que le défaut » de loix ſur l'agriculture retient dans » le néant. Chaque génération tue un » million de François. C'eſt-à-dire, que » la France qui devroit être le plus » puiſſant Etat du monde, n'eſt pas en » proportion de forces relatives avec » le plus foible de l'Europe.

» Vos finances ne ſont pas en meil- » leur état; elles ſont dérangées au point, » qu'à moins d'un miracle économi- » que, il eſt impoſſible de les réta- » blir. Eh! le moyen, Sire, que cela » puiſſe être autrement? on diroit que » cette partie de l'adminiſtration eſt au » pillage : chaque financier à une clef » de votre tréſor, d'où il tire les ſom- » mes qu'il veut.

» Le numéraire de la France eſt de » douze cents millions. Pour qu'il y » eût de l'ordre dans les finances, il » faudroit que cette ſomme fût répar- » tie géométriquement ; c'eſt-à-dire, » qu'elle fût en proportion du nom- » bre des citoyens : & je pourrois » vous citer ſix particuliers qui poſſe- » dent à eux ſeuls quatre cents mil- » lions; c'eſt-à-dire, qu'ils ont le tiers

» du total des richeſſes, & par-là ont » dans leurs coffres les portions de ſix » millions de vos autres peuples. Il y » a un grand nombre de vos ſujets qui » n'ont jamais vu votre effigie ſur une » monnoie d'or.

» A cette miſere univerſelle, ſe joint » un mécontentement général. La Fran- » ce eſt humiliée de voir une race » d'hommes qui s'engraiſſent des mal- » heurs publics. Soixante traitants fouil- » lent continuellement dans la poche » de vos autres ſujets, & en retirent » chacun tous les ans une ſomme de » trois cents mille livres.

» Les guerres inutiles qu'un ſage con- » ſeil pourroit prévenir, achevent d'ar- » racher à vos peuples le peu que l'a- » vidité des fermiers leur avoit laiſſé. » Les impôts réitérés pour ſubvenir » aux fraix des batailles, accablent vos » peuples. La plupart, hors d'état de » payer les charges, & ne trouvant » aucune compaſſion auprès de ceux » qui les levent, s'enfuyent, & vont » chercher ailleurs les moyens de vi- » vre que leur patrie leur refuſe. Un » grand nombre paſſe dans l'étranger; » & en diminuant les forces de l'Etat,

» augmente celles de vos ennemis. La » guerre préſente a réduit l'Etat dans » une déſolation, qu'aucun de vos Mi- » niſtres n'a eu le courage de vous re- » préſenter. Les campagnes n'ont preſ- » que plus de laboureurs ; les ména- » gers ont péri dans les combats ; les » Provinces ſont déſertes, & les Vil- » les dépeuplées d'habitants ; les be- » ſoins phyſiques manquent à vos peu- » ples ; ils n'ont pas de pain. Pluſieurs » milliers de vos ſujets ſont obligés de » brouter l'herbe comme les bêtes.

» Tous ces malheurs ſont d'autant » plus accablants, que ceux qui les » cauſent ne ſe mettent pas en devoir » d'y remédier ; mais au contraire cher- » chent à en augmenter le joug qui » devient tous les jours plus peſant.

» L'amour que nous vous portons, » Sire, nous feroit ſupporter patiem- » ment nos afflictions, s'il n'y avoit » un mal dans l'Etat plus grand encore » que nos malheurs ; je veux dire le » deſpotiſme de vos Miniſtres, qui ſe » donnent un plein pouvoir ſur nos » vies & nos libertés. Ce ſont les Pa- » chas de la France. Ils font punir & » arrêter ceux de vos ſujets qui leur

déplaiſent

» déplaiſent. Les priſons ſont remplies » aujourd'hui de François, dont Vo- » tre Majeſté n'a jamais entendu pro- » noncer les noms.

» Ils ſe ſervent de votre autorité » pour commettre envers nous toutes » ſortes de violences. Votre nom, ſi » doux & ſi cher aux oreilles fran- » çoiſes, eſt devenu la terreur de la » France. Des citoyens, dont la con- » duite ne ſauroit être ſuſpecte, ſont » traînés dans des priſons, ſans autre » motif que celui d'avoir déplu à des » hommes en place, ou à quelques- » unes de leurs créatures.

» Ce qui nous conſole, Sire, dans » nos afflictions, c'eſt que toutes ces » vexations vous ſont inconnues, & » qu'elles ſont faites à votre inſu: » mais nos malheurs n'en ſont pas » moins grands, parce que vous les » ignorez.

» Si ces très-humbles remontrances » parviennent jamais juſques à vous, » pluſieurs de vos fideles ſujets vous » ſupplient ici en mon nom de créer » un Conſeil extraordinaire, pour exa- » miner l'état préſent de la France; » afin qu'après vous en avoir rendu

» compte, Votre Majeſté donne ſes » ordres, pour y apporter le remede » que l'état des choſes préſentes peut » permettre. »

LETTRE IX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LE ſujet de cette lettre cadre parfaitement avec ma précédente ; il eſt queſtion d'un projet de priſons dénominatives. Le plan eſt très-beau, & mérite l'attention du Gouvernement François ; je ne doute pas auſſi qu'il ne ſoit adopté ; car cette adminiſtration ne laiſſe gueres échapper les beaux établiſſements.

On ignore qui en eſt l'auteur, & je crois qu'il fera fort bien de le laiſſer ignorer ; car il pourroit bien être le premier penſionnaire de l'établiſſement qu'il propoſe.

Le mémoire eſt adreſſé au premier Concierge des priſons de la France ; c'eſt-à-dire, au Miniſtre d'Etat, qui lâche les lettres de cachet.

» Monſeigneur,

» Les ſujets du Roi très-Chrétien ſe » plaignent, avec raiſon, d'être arrêtés » tous les jours, ſans ſavoir pourquoi; » ce qui rend l'inquiſition de cette Mo» narchie auſſi terrible que celle d'Eſ» pagne, qui employe la même tyran» nie. C'eſt une eſpece de conſolation » pour un ſujet coupable, qui eſt ar» rêté, de connoître la cauſe de ſa dé» tention.

» Tous les crimes, en France, ſont » enſevelis dans la même priſon; ce » qui confond les idées. Pour préve» nir les abus qui naiſſent de cette » confuſion, je propoſe au Gouver» nement un plan de priſons dénomi» natives, ſur la porte deſquelles ſe» roient écrits les noms des perſonnes » en faveur offenſées, pour leſquelles » on ſeroit détenu, où on liroit ces » mots en gros caracteres: *Priſon de* » *Madame la M...; priſon de Mon*» *ſeigneur l'Abbé de B...; priſon de* » *Monſieur le Comte de St. Fl....;* » *priſon des Secretaires d'Etat; priſon* » *des Chefs de Bureau.*

» Il faudroit auſſi en faire bâtir quel-
» ques petites, pour les ſous-ſecretai-
» res, les agents, les commis, les la-
» quais ou filles de chambre de ces
» mêmes perſonnes en place, ou en
» faveur. A l'égard d'une priſon pour
» le Roi, ainſi que d'écriteau, il n'en
» ſeroit pas beſoin; car on n'eſt jamais
» arrêté pour lui.

» Il conviendroit auſſi, pour l'or-
» dre général, d'accompagner ces inſ-
» criptions d'une ſeconde qui déſignât
» les crimes de leze-Majeſté, pour leſ-
» quels on eſt détenu, par ces mots :
» *Priſonniers d'Etat, qui ont parlé mal*
» *de la M...; criminels de leze-Ma-*
» *jeſté, qui ont fait des vers contre elle;*
» *ſujets arrêtés, pour avoir fait des cou-*
» *plets de chanſons contre l'adminiſtra-*
» *tion; criminels, qui les ont chantés;*
» *coupables d'état, qui les ont notés;* &c.

LETTRE X.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

IL y eut derniérement un grand débat dans cette République. Deux partis ſe formerent, & l'on diſputa longtemps : il s'agiſſoit de ſavoir ſi trois hommes devoient être les maîtres de la liberté, de la vie & de la mort des ſujets.

L'hiſtoire de l'Europe ne dit point qu'aucun peuple ait accordé une autorité ſi abſolue à trois citoyens qu'on appelle ici Inquiſiteurs d'Etat. Il faut aller juſques en Turquie, pour ſe former une idée d'un pouvoir qui réponde à celui de ce tribunal.

Dans tous les Gouvernements qui s'éloignent de la ſervitude, on a évité de donner une trop grande puiſſance à un corps compoſé d'un petit nombre d'hommes; car, comme le remarque

fort bien un politique Italien : (*) *peu ſont corrompus par peu.*

Il eſt vrai que la République de Veniſe ſemble avoir des raiſons particulieres pour cet établiſſement. Comme les familles des nobles ſont en grand nombre, qu'il y en a de puiſſantes, & qui pourroient cabaler contre l'Etat, il faut un tribunal terrible qui les tienne en reſpect, & qui les faſſe rentrer ſur le champ dans l'ordre de la ſubordination ordinaire. Je dis qu'un Gouvernement eſt bien malheureux, qui a beſoin d'un reſſort ſi violent.

Deux choſes principalement rendent ce tribunal odieux ; le défaut de formalité, & l'étendue immenſe de ſon pouvoir.

Quelques informations ſecretes ſont les pieces les plus authentiques contre les citoyens accuſés de crime de leze-Majeſté. Les témoins ne leur ſont point confrontés : ils perdent la vie, ſans voir ni connoître les auteurs de leur mort.

Trois hommes s'aſſemblent dans une

(*) Il eſt à préſumer que c'eſt Machiavel.

hambre obſcure ; là, après quelques ourtes délibérations, ils envoyent en- ver les premiers de la République, t les relegüent dans une priſon.

Le premier eſt contre le droit des ens des citoyens, dont la liberté con- iſte principalement dans les formalités e la juſtice.

Le ſecond eſt contre le droit des no- les, qui, étant les fils aînés de la Ré- ublique, ne doivent pas être en bute l'animoſité de trois particuliers.

Quand un citoyen a paſſé par les remieres charges de l'Etat, & qu'il a endu des ſervices importants à ſa pa- rie, il doit avoir ſa maiſon pour aſy- e; on doit le diſtinguer de ceux qui ne lui en ont point rendus ; c'eſt com- me une récompenſe que l'Etat paye à ſa vertu. L'exception à la regle géné- rale eſt néceſſaire, & l'égalité ici peut être nuiſible.

Il y a dans toutes les Républiques de petites ames, qui voyent avec cha- grin les citoyens qui s'y diſtinguent. On en veut à leur capacité ; on ne leur pardonne pas leur mérite. Il faut mettre de tels citoyens à couvert de l'envie. Si les grands d'un Etat, qui ſe

ſont diſtingués par leurs ſervices, viennent à prévariquer, il faut apporter plus de circonſpection dans leur jugement, que dans celui des citoyens ordinaires. C'eſt la République elle-même qui doit les juger, & non pas un tribunal particulier. La liberté & la vie des citoyens ne doit pas être une affaire arbitraire, qui dépende de quelques juges.

Une République, qui accorde les jugements définitifs à un petit tribunal, n'eſt pas en sûreté. Trois juges ſe préviennent aiſément; on peut les corrompre d'autant plus facilement, qu'il ne s'agit que de concilier un petit nombre d'intérêts. Pour que la frayeur ne ſe répandît pas ſur tous les fronts, il faudroit ſuppoſer que ces trois hommes, à qui on donne un pouvoir ſans limites, n'en abuſeront pas; qu'ils laiſſeront derriere eux toutes les conſidérations humaines; que rien ne les portera à abuſer de leur miniſtere: en un mot, qu'ils ne ſeront point des hommes, mais des anges. L'expérience démontre tous les jours que trois Magiſtrats ne ſuffiſent pas pour voir clair dans certaines affaires d'Etat, ſur-tout quand il s'a-

de punir un grand criminel; car, ur l'ordinaire, ceux qui veulent le rdre, ont pris d'avance de telles précautions, qu'un petit nombre de Juges e ſauroit les dévoiler. C'eſt pour cela ue, dans tous les Gouvernements où egne la liberté, il eſt permis à l'accuſé l'appeller de la ſentence d'un tribunal ordinaire, pour porter l'affaire devant un plus grand.

Mais pour revenir au débat dont j'ai d'abord parlé, il fut décidé, à la pluralité des voix, que les trois Inquiſiteurs d'Etat ſeroient, comme auparavant, les Pachas de la République. Comme, pour l'ordinaire, dans les diſputes ſur la puiſſance des corps, on remonte à leur origine, on découvrit que le pouvoir des Inquiſiteurs d'Etat étoit une corruption de la conſtitution, & non une ſuite de l'inſtitution. Cette découverte, qui auroit pu faire ouvrir les yeux à la République, ne ſervit qu'à les lui faire fermer : on prononça en faveur des Inquiſiteurs; &, par ce décret, on fit une loi de ce qui n'étoit auparavant qu'une conceſſion.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LEs Auteurs François parlent beaucoup des tribunaux établis par la légiſlation, & aucun ne fait mention du tribunal de la toilette, le plus abſolu de tous, & où les affaires d'Etat ſont jugées tous les jours en dernier reſſort. Le Roi lui-même eſt ſujet à ſes arrêts; & ſes déciſions ſont la loi ſuprême.

La bravoure & le courage perdent leurs droits devant lui. On y voit ſouvent de braves Officiers s'y montrer tout décontenancés. Tel Général, dont l'intrépidité ne s'eſt jamais démentie devant le plus fier ennemi, y eſt quelquefois interdit & confus. De ſéveres Magiſtrats, qui font trembler à leurs tribunaux, tremblent à leur tour devant celui-ci.

De tous les ingrédients qui entrent dans la compoſition du tribunal de la

ilette, *le blanc* & *le rouge* ſont ceux
ont le pouvoir eſt le plus tyrannique,
qui dictent les arrêts les plus abſo-
s. Les loix de l'Empereur Juſtinien
nt beaucoup moins d'empire ſur les
rançois.

La boîte à mouche y a un grand aſ-
endant. Ce ſont de petits atômes noirs
ui cauſent les plus grandes impreſſions
ur les hommes. Quelques-uns de ces
orpuſcules, placés adroitement ſur le
iſage d'une femme, dictent ſouvent
es arrêts ſans appel. On m'a montré
ci le tombeau de pluſieurs petits-maî-
res François, qui ont ſouffert la mort
ar des ſentences portées par des mou-
hes preſque imperceptibles; car plus
'atôme eſt petit, plus l'exécution eſt
grande.

Ce n'eſt point dans les audiences des
articuliers de ce tribunal, qu'on con-
noît le plus ſon pouvoir; les grands
coups ſe portent au ſortir du conſeil
de la toilette : après que l'art a mis la
derniere main à la nature, & que tou-
tes les batteries des charmes ſont dreſ-
ſées, alors malheur à tout mortel qui
rencontre le niveau d'un tel viſage.
Tu croirois peut-être que c'eſt ici un

badinage ; mais ſache que c'eſt l'affaire la plus ſérieuſe de la nation Françoiſe.

LETTRE XII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

C'Eſt une grande difficulté, dans la Religion chrétienne, de diſtinguer les péchés qui mettent Dieu en colere, de ceux qui le rendent ſeulement de mauvaiſe humeur ; je veux dire les péchés qui l'offenſent mortellement, de ceux qui l'offenſent véniellement. Il y a ici pour cela un grand nombre de Docteurs, qu'on appelle caſuiſtes, dont l'occupation eſt de travailler à cette diſtinction. Chaque Couvent de Bonzes en a un, qui n'a d'autre emploi que de manger, de boire, & de réfléchir ſur les différentes manieres par leſquelles on peut ſe damner.

Outre les caſuiſtes réguliers, il y en a d'autre ſéculiers, qui offrent leurs ſervices à ceux qui en ont beſon. On va les conſulter ſur tous les cas de conſ-

cience. Un chrétien, qui a inſulté la Divinité, apprend d'eux à quel degré eſt l'offenſe : il n'en eſt informé qu'après que le caſuiſte le lui a dit.

On peut regarder ces Docteurs comme les thermometres des conſciences ; ils indiquent le degré de réprobation où elles ſont. Ce ſont proprement les juges de la loi du Chriſt ; leur charge les met en droit d'y donner la tournure qu'ils veulent.

Ces gens-là ſont fort utiles à la ſociété. Ils peuvent calmer des ames qui, ſans eux, ſeroient allarmées, & permettre qu'on commette tranquillement certains péchés. La ſeule difficulté que j'y trouve, c'eſt qu'ils ne ſont pas d'accord entr'eux ſur ce qu'on appelle, en terme de l'art, *la gravité des cas*. Il en eſt de ſi difficiles, qu'ils ne s'accommodent de rien. Il faut faire quelquefois vingt caſuiſtes, avant que d'en rencontrer un qui vous permette d'offenſer Dieu ſans remords. Il eſt vrai qu'il y en a avec qui on s'accommode très-aiſément.

Les ſentences de ce tribunal s'expédient gratis ; les caſuiſtes ne les vendent pas ; ils permettent ſeulement

qu'on les leur achete par des préſents.

Ce bureau eſt beaucoup moins fréquenté, depuis que pluſieurs faux freres ont mis en évidence la ſcience des ames. Autrefois les cas de conſcience étoient un ſecret; mais on les a fait imprimer, & par-là ils ſont devenus publics. Les pécheurs conſultants les liſent aujourd'hui dans un grand Dictionnaire, où ils ſont rangés par ordre alphabétique. C'eſt une grande perte pour les caſuiſtes; car on peut ſe paſſer d'eux. Par exemple, on trouve à la lettre A, tous les cas qui regardent l'amour; à la lettre B, ceux de bigoterie, brigandage, beſtialité; au C, tout ce qui concerne la continence & le concubinage; ainſi des autres juſqu'à la derniere lettre de l'alphabet.

Il n'y a point aujourd'hui de pécheur, un peu réglé, qui, parmi ſes livres d'impiété, n'ait un Dictionnaire de cas de conſcience.

Avant que les caſuiſtes ſe fuſſent mis ainſi à découvert, ils avoient fait une autre grande perte. Les Rois de France leur demandoient autrefois la permiſſion d'être injuſtes. Ils les conſultoient ſur les moyens qu'il y auroit d'uſurper des

Etats en toute ſûreté de conſcience; cela étoit fort commode pour ces Monarques qui jouiſſoient gratuitement de leur ambition. On crut pouvoir ſe paſſer d'eux, & on les remercia. Aujourd'hui leurs chalands ordinaires ſont quelques hommes foibles & timides, qui flottent continuellement entre la crainte & l'eſpérance, qui voudroient goûter les douceurs du ciel, ſans abandonner les plaiſirs de la terre.

Les caſuiſtes, pour ſe rétablir, mirent il y a quelque temps un grand projet ſur le tapis. Il fut queſtion de prouver à une race d'hommes, qu'on appelle ici financiers, que leur bien étoit mal acquis, & qu'ils ne pouvoient gagner le paradis, ſans le reſtituer. C'étoit un coup d'Etat pour eux, qui leur eût donné de la conſidération dans le Royaume; mais malheureuſement pour les docteurs, les financiers ne s'embarraſſent ni de Dieu, ni du diable : ils ne croyent qu'à leur argent.

LETTRE XIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Péki*.

De Paris.

JE me trouvai derniérement dans une maiſon, où deux politiques s'entretenoient enſemble ſur la guerre préſente. » Voilà bien des difficultés à applanir, » diſoit l'un, pour parvenir à la paix » générale. Des Royaumes abymés, » des Etats dévaſtés, des peuples dé- » ſolés, des continents immenſes qui » ont changé de maîtres, &c. Cependant » on parle d'un congrès général. Com- » ment s'y prendre? Et par où com- » mencer l'ouvrage de la tranquillité » univerſelle?

» Je ne dis point, reprit l'autre, qu'il » n'y ait beaucoup d'obſtacles à ſurmon- » ter: vous en direz néanmoins ce qu'il » vous plaira; mais pour moi, qui con- » nois le génie des négociateurs, je » crains moins les intérêts des Princes, » que ceux de leurs Miniſtres. Si le con- » grès, dont on parle, a lieu, qu'en

» va-t-il arriver ? Que les Plénipoten-
» tiaires s'aſſembleront, ſe verront, ſe
» parleront, ſe brouilleront, & ſe ſépa-
» reront.

» Pour l'ordinaire, ces Meſſieurs ſui-
» vent graduellement les progrès des
» armes de leurs maîtres : quand elles
» proſperent, ils ſont d'une hauteur in-
» ſupportable. *Nous avons une puiſſante*
» *armée à oppoſer à vos deſſeins*, dit
» fiérement le Plénipotentiaire d'un
» Prince qui a la ſupériorité, à l'agent
» de celui qui eſt plus foible ; *nous ex-*
» *terminerons votre pays ; nous mettrons*
» *tout à feu & à ſang.* Voilà leur lan-
» gage ordinaire. Sans compter qu'à la
» paix, les négociateurs ne ſont rien,
» & que, pendant la guerre, ils ſont
» quelque choſe.

» Les Souverains ont beau avoir de
» bonnes intentions, & ſouhaiter ar-
» demment la tranquillité générale ;
» cela ne ſuffit pas : il faut encore que
» leurs Miniſtres la veuillent. Il ne ſert
» de rien aux Rois de leur manifeſter
» leurs volontés par écrit, & de leur
» preſcrire des loix ; faute de diſcuſ-
» ſions ſur les intérêts des Princes, ils
» en feront naître ſur les préſéances

» des rangs. Un banc, l'emplacement » d'un tabouret ſuffit le plus ſouvent » pour rompre la négociation la plus » avantageuſe à l'Europe, & remettre » les armes à la main de toutes les na- » tions.

» *Il me faut un fauteuil*, dit un mi- » ſérable Plénipotentiaire ; *ma chaiſe eſt* » *hors de ſon rang. Je n'écouterai au-* » *cune propoſition de paix, que je ne ſois* » *à ma place. Périſſent tous les peuples* » *de l'Europe ; mais je ne ſouffrirai pas* » *que la Couronne que je répreſente ici,* » *perde ſes droits : les prérogatives de* » *mon maître ſont d'un droit ſupérieur* » *au droit des gens des nations, & aux* » *loix de la guerre.*

» Si ces difficultés ſont applanies, ils » en font bientôt naître d'autres. Je » défie à toutes les Puiſſances de la » terre, unies enſemble, de donner la » paix à l'Europe, ſi deux ou trois » chétifs Miniſtres, qui s'entendent en- » tre eux dans un congrès, veulent la » guerre. »

LETTRE XIV.

Le même, au même, Pékin.

De Paris.

NOs Miniſtres, me diſoit dernièrement un François, ſont la cauſe de tous nos malheurs. Leur hiſtoire eſt celle de la décadence de la Monarchie.

Richelieu, qui nous gouvernoit il y a plus de cent ans, étoit un ambitieux, qui rapportoit tout à lui-même. Jamais ſujet n'eut plus d'aſcendant ſur ſon maître. Il avoit détrôné Louis XIII, & régnoit à ſa place. Ce Miniſtre fit de grandes choſes; mais ces grandes choſes n'étoient pas celles qu'il falloit faire.

Il établit le deſpotiſme abſolu en France. Depuis ce temps-là, la nation n'a rien fait de grand; car que peut-on attendre d'un peuple compoſé d'eſclaves?

Avant lui, il y avoit une puiſſance dans l'Etat, qui balançoit le pouvoir de nos Rois, & les empêchoit d'être les maîtres abſolus de nos biens & de nos

vies. Richelieu l'abolit. Ce Cardinal eût été un des plus célebre Pachas de l'Empire Ottoman. On ne vit jamais un plus grand promoteur du pouvoir abſolu. Il chercha à abolir toutes les compagnies qui pouvoient balancer l'autorité ſuprême ; &, comme le remarque fort bien un Auteur, quand cet homme n'auroit pas eu le deſpotiſme dans le cœur, il l'auroit eu dans la tête.

Il s'acharna contre la Maiſon d'Autriche, & paſſa ſa vie à imaginer des moyens propres à diminuer ſon pouvoir. Ce Miniſtre ne vit pas un petit Etat républicain, appliqué dès-lors à former une marine, qui devoit devenir un jour fatale à la France. Il faiſoit des comédies, dans le temps qu'il auroit fallu faire des vaiſſeaux.

Mazarin, qui lui ſuccéda, fourbe & ruſé comme un Italien, étoit un malhonnête homme : il dépouilla l'Etat de ſes richeſſes, & ſe les appropria. Son miniſtere eſt un tiſſu de crimes. Il avoit une armée à lui, & faiſoit la guerre aux dépens de l'Etat, contre ceux qui lui diſputoient ſon autorité. Il bouleverſa le Royaume, & laiſſa les finances dans un déſordre affreux.

Fouquet, qui adminiſtra après lui, donnoit des fêtes au Roi, qui lui coûtoient ſeize millions. On punit Fouquet; mais le péculat reſta.

Colbert ne vit point la maniere; il n'apperçut que la forme. Il éleva l'édifice avant que de placer l'échafaud : au-lieu d'encourager l'agriculture, il perfectionna les arts, qui n'en ſont qu'une ſuite. Il commença par où il falloit finir. Son application fut celle de changer les laboureurs en artiſans. Il trouva la France en friche, & il la laiſſa ſans culture.

Louvois n'avoit que des paſſions : il s'occupa toute ſa vie de ſes vengeances, ou de celles de Louis XIV. Miniſtre dur, cruel & impitoyable, il regardoit le genre-humain comme l'inſtrument de ſon ambition : aimant le ſang, & portant ſon maître à le répandre, s'il n'y avoit pas eu des hommes en Europe, il lui auroit fait faire la guerre aux morts. Son adminiſtration étoit celle des bombes & des canons. Quand il s'agiſſoit de ſieges & de batailles, les places étoient fournies dans un clin-d'œil de tous les uſtenſiles deſtructifs de l'humanité; c'étoit le pre-

mier homme du monde pour dépeupler une Monarchie.

Seignelay étoit trop occupé de ſes plaiſirs, pour penſer à l'Etat; il faiſoit la débauche quand il falloit expédier.

Chamillard n'entendoit rien aux affaires : il déſoloit la Monarchie par ſon incapacité. Charles XII, Roi de Suede, ayant appris qu'il y avoit quelque diviſion dans le Sénat de Stockolm, lui écrivit qu'il leur enverroit une botte pour les gouverner. Chamillard gouvernoit la France comme une botte.

Du Bois étoit un ſacripant; ſes débauches & ſes crimes le rendoient incapable d'aucune application ſérieuſe : entiérement occupé à chercher des femmes de mauvaiſe vie pour le Régent ſon maître, il n'avoit pas le temps de ſonger à l'Etat. Et ce fut peut-être un bonheur pour la Monarchie, que ſes mœurs dépravées ne lui euſſent donné qu'un génie de proſtitution; car avec l'aſcendant qu'il avoit ſur celui qui gouvernoit alors la France, il eût tout déſolé.

Law, à qui on confia les finances, étoit un aventurier qui cherchoit à faire fortune aux dépens du premier

Etat qui voudroit lui confier les ſiennes. Vous devez juger par-là du peu de cas que notre Gouvernement a fait de tous temps de l'adminiſtration, pour l'avoir ainſi confiée à un tel étranger. Le ſyſtême de la banque ne convenoit que dans une République, où tous les citoyens ſont garants du dépôt des finances ; mais il étoit impraticable dans un Etat comme la France, où, lorsqu'il y a un fonds qui repréſente le papier, le papier bientôt ne repréſente rien.

Fleury, qui avoit toutes les qualités qui ſervent à former un honnête homme, n'en avoit aucune de celles qui ſervent à faire le grand Miniſtre. Un génie de pédanterie dans les affaires d'Etat, le rendoit incapable de les gérer. On peut le regarder comme le maître d'école de la France. Il étoit trop économe pour enrichir la Monarchie : il la ruina à force d'épargnes. Toutes ſes vues étoient meſquines : c'étoit la plus petite ame qui eût jamais occupé le corps d'un Miniſtre. Sa léſine le porta à détruire le reſte de notre marine, lorſqu'il eût fallu prodiguer de grandes ſommes pour la rétablir.

Fagon avoit des vues, mais il étoit trop fabricant : la ſeule choſe qu'il avoit en tête, comme Colbert, étoit la forme. Il parloit & rêvoit manufactures. Nos gens en place, depuis un ſiecle, s'imaginent qu'il n'y a qu'à faire des étoffes, & encourager les arts, pour rendre l'Etat floriſſant.

Chauvelin enfantoit des projets ; il engendroit, pour ainſi dire, des ſyſtêmes : mais il n'avoit pas aſſez de génie pour imaginer les moyens de les exécuter. C'étoit un véritable Miniſtre de cabinet.

Maurepas rendit des ſervices à la France : il rétablit la marine, autant qu'il pouvoit la rétablir, dans un temps où tout le monde s'oppoſoit à ſon rétabliſſement. La branche maritime du Levant, qui ſe ſoutient encore malgré les efforts des Anglois, eſt de lui. Il avoit bien commencé ; mais une femme l'empêcha de finir.

Je tire le rideau, ajouta-t-il, ſur ce flux & reflux d'hommes en place, qui nous ont gouvernés il n'y a pas longtemps, & dont quelques-uns nous gouvernent encore. C'eſt le tableau de la déſolation de l'adminiſtration. On y voit

voit de petits Abbés devenus Miniſtres d'Etat, & que l'on fait Cardinaux, à l'occaſion de quelques vers galants & de jolies ſaillies d'eſprit; des fils ou des petits-fils de peintres, de barbiers ou de marchands de draps, ſans génie, ſans talents, & que la faveur ſeule éleve au Miniſtere : on en voit qui, des lanternes, paſſent aux vaiſſeaux, & des filles de joye au Contrôle des finances, & qui, après n'avoir pas bien adminiſtré la police, gouvernent mal l'Etat.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

LE Gouvernement de cette République eſt tout ſimple. Il n'a point fallu d'imagination pour le former. Les nobles ſe ſont emparés de la puiſſance politique & civile, & l'ont conſervée dans leurs familles : voilà le Gouvernement vénitien.

On peut dire, en quelque maniere,

que la conſtitution eſt nulle ; car, chez un peuple où tout eſt anéanti, juſques au droit des gens des citoyens, il n'y a point d'Etat.

Il eſt vrai que la République agit : mais ſon travail n'eſt pas pour étendre les privileges du peuple ; mais pour mettre des bornes au pouvoir des nobles. C'eſt le deſpotiſme général qui veille ſur lui-même pour prévenir la tyrannie particuliere. C'eſt-là l'unique, la grande & preſque la ſeule affaire de la République.

Dans le grand Conſeil, le peuple n'a point de repréſentation, & il ne doit pas en avoir ; car, comme il n'a ni droits ni privileges, il eſt cenſé être anéanti ; c'eſt comme s'il n'exiſtoit point.

Le Sénat eſt iſolé : il ne tient pas à l'Etat ; il ſubſiſte indépendamment de la République. Tous les pouvoirs intermédiaires ſubordonnés & dépendants, ſont détruits. Le Clergé, le Tiers-Etat, les peuples ne ſont rien. Les nobles ſe ſont emparés de la puiſſance légiſlative, de l'exécutrice & de celle des jugements. Le même pouvoir qui fait les loix, les fait exécuter, & a l'arbitrage des peines.

Il faut pourtant un principe de conſtitution, & il eſt établi à Veniſe : le Sénat diſtrait le peuple par des ſpectacles & des divertiſſements continuels, afin de lui ôter le loiſir de porter ſes regards ſur l'adminiſtration.

La crainte, la ſuſpicion & la méfiance, ſont la baſe de ce Gouvernement. Veniſe regarde toutes les Couronnes de l'Europe comme ſes ennemis ſecrets, & ſes Miniſtres comme des hommes dangereux. Chaque membre de l'Etat, dans cette République, eſt l'eſpion d'un autre.

Une bouche de pierre s'ouvre à Veniſe à tous les délateurs. On diroit, comme le remarque un Auteur François, que c'eſt celle de la tyrannie. Il eſt défendu ici à un homme de parler à un autre, ſous peine de la vie. Juge d'un Gouvernement qui, pour établir les vertus civiles, détruit les morales, & qui, pour faire un bon citoyen, eſt obligé de faire un méchant homme.

La fortune à Veniſe décide des talents : toutes les charges de la République ſe jouent au haſard. Quand l'Etat eſt heureux, il eſt bien gouverné. Il eſt vrai qu'il y a des joueurs habiles

qui ſavent corriger la fortune. Ceux-ci s'emparent des charges, des dignités, &c. deviennent les maîtres de la République, du Sénat & du peuple : de tout ceci, il réſulte une eſprit général ; je veux dire que les nobles ſont les tyrans de la République, & les peuples les eſclaves de l'Etat.

LETTRE XVI.

Le même, au même, à Paris.

De Veniſe.

CE que je t'ai dit de Veniſe dans ma précédente, ne doit pas te faire préſumer que cette Ville ſoit ſans inſtitution. Il y a un plan de gouvernement, qui ſe perpétue de génération en génération. Cette République va par un mouvement qui lui fut donné il y a environ treize cents ans. Depuis ce temps-là, on n'a pas remonté la machine de l'Etat; on s'eſt contenté de temps en temps d'en racommoder les reſſorts.

On voit les abus ; on connoît les dé-

ſordres ; on diſtingue les défauts d'adminiſtration ; mais on n'y rémédie point, par l'habitude où l'on eſt de les laiſſer ſubſiſter.

Lorſque quelque citoyen habile vient propoſer un ſyſtême de réforme avantageux à l'Etat & au peuple, on le reçoit, on le goûte ; on va plus loin, on l'admire, & on demeure d'accord de l'avantage que la République pourroit en retirer, mais on ne l'exécute point : car on eſt convenu d'avance de ne rien établir d'utile au préjudice des anciens abus. La politique d'Etat ici eſt de ne rien innover.

J'adopterois volontiers le ſyſtême Vénitien ; c'eſt-à-dire, l'immutabilité des maximes fondamentales de l'Etat, s'il n'étoit contraire à la nature de l'eſprit humain.

Les ſociétés politiques, c'eſt-à-dire, les hommes, n'ont point de point fixe ; ils ne ſont jamais dans la même aſſiette.

Un Gouvernement ſage, au-lieu de ſe piquer d'une conſtance inutile, doit ſe mettre continuellement au niveau de cette variation.

Toutes les conſtitutions ſe replient continuellement ſur elles-mêmes ; c'eſt

à la légiſlation à les ſuivre dans ſes différentes gradations.

Il ſeroit ridicule qu'un peuple voulût ſe gouverner aujourd'hui ſur le plan des Grecs & des Romains. Il y avoit, dans ce temps-là, des ſemences de vertus & de vices, qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui ſur la terre.

La premiere ſcience d'un Gouvernement, eſt la diſtinction des temps : on confond tout lorſqu'on ne diſtingue pas ces choſes. Voici d'autres réflexions.

Depuis la révolution qui a ſuivi celle de l'Empire Romain, il n'y a plus de peuples ſéparés en Europe; toutes les nations n'ont formé qu'une ſeule famille diviſée en différents Gouvernements. Les Etats, qui compoſent la République chrétienne, ſont liés par un enchaînement d'intérêts politiques.

Lorſque les grands corps changent de maximes, il faut que les moindres ſuivent leur exemple; ſans quoi il y auroit une léſion d'ordre dans le pouvoir général.

Tous les Gouvernements d'Europe ont fait des réformes dans leur ſyſtême politique & civil; il n'y a que Veniſe qui n'a pas altéré le ſien.

On dit pour raiſon que la République a ſubſiſté quatorze ſiecles avec cette même inſtitution, & qu'elle ſubſiſtera bien encore : mais les Etats ne périſſent point entiérement ; ils dégénerent ; & cet état d'affoibliſſement eſt leur mort naturelle. Les Romains exiſterent longtemps après la perte de leur République.

Ce n'eſt pas qu'il manque de citoyens habiles à Veniſe, qui, en voyant le mal, ſeroient en état d'y apporter le remede ; mais il s'eſt trouvé, dans tous les âges, un corps d'anciens qui s'y eſt toujours oppoſé : ceux-ci, la plupart ignorants, s'opiniâtrent à ne rien innover. Ces hommes machines, qui ne voyent la République qu'au travers de la méchanique de ſon premier mouvement, ne ſont pas en état de juger des avantages des nouveaux plans.

On n'a pas beſoin de capacité pour laiſſer les choſes comme elles ſont, au-lieu qu'il en faut pour ſe porter à la réforme ; cependant les anciens abus ſe perpétuent : maheur ordinaire des Gouvernements, dont les délibérations ſont à la pluralité des voix ; car ce n'eſt plus alors quelques hommes éclairés qui

gouvernent l'Etat; mais le plus grand nombre d'ignorants.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

L'Europe, au moment que je t'écris, eſt témoin d'un ſpectacle digne de l'attention de l'univers. La France, ce Royaume floriſſant, qui donnoit autrefois de la jalouſie & de l'émulation aux plus grandes Puiſſances, eſt plus digne aujourd'hui de pitié que d'envie.

Ce corps, jadis ſi robuſte & ſi vigoureux, eſt tombé dans un état de langueur. Le domaine de cette Couronne eſt diminué conſidérablement. Ses premieres colonies ſont détruites; elle a perdu preſque toutes ſes conquêtes; ſa population générale eſt moindre; ſa marine eſt entiérement ruinée; ſon commerce anéanti; ſes finances dérangées, & ſes grands corps d'armées détruits.

Un peuple ne décline point ainſi

ſans un vice intérieur ; & ce vice eſt toujours dans ſon adminiſtration ; car les nations par elles-mêmes ne dégénerent point. Elles ſont dans un ſiecle, ce qu'elles furent dans un autre ; leur élévation ou leur anéantiſſement dépend abſolument de ceux qui les gouvernent.

Eh ! le moyen, diſoit derniérement un François de bon ſens devant qui des politiques ſe plaignoient de cet engourdiſſement général : le moyen que cela puiſſe être autrement ! on diroit qu'il y a comme une gageure à la Cour, pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

S'il y a un homme qui ait de l'eſprit, & qu'à de jolies reparties il joigne une aimable figure, il n'a pas beſoin d'autre recommandation. Pour peu, d'ailleurs, que des femmes en faveur veuillent le pouſſer, il eſt ſûr de faire ſon chemin ; on le fait Miniſtre des Affaires étrangeres. Un particulier a été chargé de la police de Paris ; il a veillé à la ſûreté de la Ville, & a eu ſoin que le Guet à pied & à cheval remplît ſon devoir : voilà de grands ſervices que cet homme a rendus à la Cou-

ronne ; il faut l'en récompenſer : on le fait Miniſtre de la Marine.

Un autre, en occupant la même place, a aſſiſté réguliérement aux audiences du Châtelet. Il a condamné à l'hôpital deux ou trois cents filles de joye, & relégué autant de filoux à *Bicêtre*. Il faut bien faire quelque choſe pour un ſi grand perſonnage. On lui donne l'adminiſtration générale des finances. Voilà pourtant trois hommes, dont aucun n'étoit né pour la place qu'il occupe, & qui néanmoins rempliſſent les charges les plus importantes de la Monarchie ; car les Affaires étrangeres, les vaiſſeaux & l'argent, ſont les mobiles qui mettent en mouvement les reſſorts de notre politique.

Je ſais bien, ajouta-t-il, que ne n'eſt pas la pierre philoſophale, que d'être Miniſtre d'Etat, & qu'il ne faut pas être grand ſorcier pour cela ; mais il faut cependant être rompu aux affaires, en connoître les détours, les avenues & les aboutiſſants ; entendre les intérêts des Couronnes : or, tout cela ne s'apprend point dans un certain âge, ſurtout lorſqu'on a paſſé une partie de ſa vie dans des détails oppoſés à ceux-là.

L'eſprit ne ſuffit point : ſans la pratique, il eſt toujours inutile ; ſouvent même il embarraſſe, & empêche qu'on ne devienne habile Miniſtre. Je reviendrai peut-être une autre fois à cette matiere.

LETTRE XVIII.

Le même, au Mandarin ſur les Arts, à Pékin.

De Paris.

J'Allai voir derniérement un vaſte enclos rempli d'ouvriers, qu'on appelle les Gobelins : c'eſt un laboratoire royal, où l'on peint en laine. D'habiles artiſtes y deſſinent des perſonnages de hauteur humaine, & quelquefois même des géants. Preſque tous les ſujets ſont tirés de l'hiſtoire, & peuvent ſervir de monument aux ſiecles futurs : de maniere qu'on peut dire qu'on dépouille ici les moutons, pour habiller la poſtérité.

Depuis cette manufacture, on peut avoir un appartement meublé du haut en bas en batailles rangées ; jouir de la

vue d'une armée de ſoldats, & y être en compagnie, depuis le matin juſqu'au ſoir, avec les plus grands Capitaines en laine de l'Europe.

C'eſt plutôt un art domeſtique formé pour le luxe des Rois de France, qu'un métier général créé pour la richeſſe des peuples. Tous les tableaux qui s'y fabriquent appartiennent à la Couronne : on en donne aux Ambaſſadeurs des Cours étrangeres, pour apprendre à leurs Souverains à quel point de perfection la France a porté ſes fabriques.

Malgré la magnificence du plan, j'ai quelque regret ſur cet établiſſement, lorſque je fais réflexion que les vers peuvent manger le viſage d'un Empereur, ou dévorer le corps d'un principal perſonnage du tableau ; & de cette maniere mutiler les annales du monde dans les âges à venir.

Les anciens avoient inventé le pinceau pour deſſiner tout d'un coup la nature ; les Flamands, & enſuite les François, ont imaginé cette manufacture, pour la repréſenter par un détour.

La manutention de l'art de la peinture y eſt multipliée à l'infini. Il faut œuvrer la laine, la préparer, la tein-

dre de mille couleurs ; enſuite la fabriquer en tableau : on pourroit appeller cela peindre de la douzieme main. C'eſt la maladie de la nouveauté, qui forme tous ces établiſſements chez les Européens.

LETTRE XIX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *Cenſeur de l'Empire, Pékin.*

De Paris.

L'Allégreſſe publique eſt ici une affaire d'Etat : le Gouvernement fait tout ce qu'il peut pour tenir la nation gaye & enjouée. La légiſlation s'en mêle. Il y a plus d'ordonnances ſur le bal, l'Opéra & la Comédie, que ſur la premiere branche de l'adminiſtration politique & civile. Afin qu'on puiſſe ſe rejouir librement aux ſpectacles, & y rire tout à ſon aiſe, on poſte des troupes dans les ſalles, pour ſe ſaiſir de ceux qui voudroient troubler la joye publique. Il y a des ſentinelles à la porte d'Arlequin, comme à celle du Roi. On

a ſi grand peur que la ſcene ne devienne ſérieuſe, & qu'elle ne répande par-là un air ſombre ſur la nation, qu'il eſt défendu de ſiffler même les acteurs froids & inſipides. Enfin, tout eſt réglé de maniere, qu'on ne peut s'ennuyer aux ſpectacles, ſans contrevenir aux ordres du Roi.

Il eſt vrai que la police permet de bâiller quelquefois aux théâtres des François; ſans quoi on étoufferoit à certaines pieces.

Je ne ſaurois imaginer la raiſon pourquoi l'adminiſtration prend tant de peine pour encourager la gayeté nationale; les François ſont ſi diſpoſés à la joye, qu'au-lieu de gardes pour les empêcher d'être ſérieux à la comédie, il ſuffiroit de mettre ces mots ſur la porte de chaque théâtre de Paris : *C'eſt ici où l'on rit*, pour que chacun éclatât avant que d'y entrer.

LETTRE XX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE crois que depuis le renouvellement des arts, la ſociété a beaucoup dégénéré en Europe. Dans un climat naturellement gai, on n'avoit d'autre choſe à faire qu'à être enjoué depuis le matin juſques au ſoir ; on devoit ſe parler plus, par la raiſon qu'on liſoit moins. La théorie de la ſociété a, en quelque façon, abſorbé la pratique ; on lit trop les hommes, & on ne les étudie pas aſſez. Le meilleur livre ſur le monde, eſt le monde lui-même. La ſociété des livres eſt très-différente de celle des hommes ; l'une eſt vivante, & l'autre eſt morte ; celle-là n'offre qu'une perſpective, & celle-ci préſente mille façades : en un mot, la premiere eſt l'ombre, & la ſeconde eſt le corps.

Je vois tout plein de gens ici qui, à force d'étudier le monde dans les autres, ſont parvenus à le méconnoître

parfaitement ; on me montre tous les jours des Mandarins ſéparés de la ſociété, dont le métier eſt de peindre les mœurs du ſiecle, & qui cependant n'en ont aucune idée. Ils puiſent dans d'autres écrivains de morale, des peintures générales de la vie civile, qu'ils plaquent dans leurs diſcours ; mais ils ignorent ces détails pratiques & ces petits entr'actes de la vie humaine, qui, en liant continuellement les grandes ſcenes des mortels, forment le véritable tableau du monde ſocial.

Un Général, qui n'auroit étudié que dans les livres, les ſieges & les batailles, ſeroit un fort mauvais Capitaine ; à quelque degré de perſpective théorique qu'il eût porté ſes connoiſſances ſur l'art militaire. La théorie ici ne ſauroit ſuppléer à la pratique ; il faut répéter tous les jours ſon rôle ſur le théâtre du monde, au-lieu de le lire derriere la ſcene.

Ce réproche doit moins s'appliquer aux François qu'à toutes les autres nations européennes ; la ſociété en France eſt continuellement aux priſes avec elle-même. Le livre pratique du monde eſt ſi feuilleté, que ſes feuillets en ſont

preſque uſés; pluſieurs endroits de ce livre tombent en pieces; on les déchire tous les jours, & on en rapproche tous les jours les lambeaux.

Les Européens ſont extrêmes en tout. Il y a des peuples qui ne ſe rapprochent pas aſſez d'eux-mêmes; il y en a d'autres qui ſe rapprochent, trop.

LETTRE XXI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

TU veux être inſtruit de la perfection où les Européens ont porté l'art de la guerre. Sache donc qu'il s'eſt fait une grande révolution dans cette branche du pouvoir politique.

Les Romains, qui firent la conquête du monde par les armes, avoient mis toute leur attention à perfectionner la diſcipline militaire; mais après eux, aucune nation n'ayant formé le plan d'envahir l'univers, elle dégénéra beaucoup: ce n'eſt pas qu'on ne fît continuellement la guerre; mais on ſe battoit comme l'on pouvoit.

Il y avoit déja quinze cents ans qu'on s'ôtoit la vie aſſez irréguliérement, lorſqu'un Prince d'Allemagne, en dernier lieu, apprit à toutes les Puiſſances à ſe tuer méthodiquement, & on adopta ſes maximes.

Aujourd'hui toutes les troupes de l'Europe ſont habillée à la Pruſſienne, marchent à la Pruſſienne, font l'exercice à la Pruſſienne, portent les armes à la Pruſſienne, campent à la Pruſſienne, ſe battent à la Pruſſienne, vivent à la Pruſſienne, & ſe tuent à la Pruſſienne; & Frédéric, qui eſt ce Prince, a donné des leçons de guerre à tous les Souverains : & tu peux bien imaginer qu'il a eu par-là l'avantage; car on ne bat pas ſon maître.

LETTRE XXII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé dans mes précédentes du luxe des habits, des meubles, des maiſons; mais aurois-tu jamais imaginé qu'il

y eût un luxe de chiens; & qu'un animal, à charge à l'humanité, devînt un objet de vanité.

J'allai derniérement chez un Gentilhomme François à la campagne, qui en a une meute de deux cents ſeulement. Il me fit voir lui-même les curioſités de ſon château; & entre pluſieurs magnificence qu'il me fit voir, il n'oublia pas celle de ſes dogues.

C'eſt, me dit-il, une fondation de famille: mon grand-pere avoit cinquante chiens; mon pere en entretenoit une fois autant; & comme les bons établiſſements, ajouta-t-il, doivent augmenter, j'en nourris deux cents.

Monſieur, lui dis-je, ces animaux vous coûtent-ils beaucoup à entretenir? Pas conſidérablement, me répondit-il; c'eſt à peu près la même ſomme qu'il m'en coûteroit pour donner une bonne éducation à trois de mes enfants, ou pour marier tous les ans une demi-douzaine de pauvres filles à la campagne: mais vous voyez bien que l'emploi que j'en fais eſt beaucoup plus noble; car parmi les magnificences qui diſtinguent la nobleſſe de France & celle d'Angleterre, celle d'une nombreuſe meute eſt la plus magnifique.

Des chiens nous paſſâmes aux tigres, aux léopards & aux lions ; car ce Gentilhomme joint au luxe des chiens nés en Europe, celui d'un grand nombre d'animaux venus d'Afrique.

Ce luxe n'eſt pas né par haſard chez les particuliers ; il tire ſon origine de l'exemple du Prince. Le Roi de France a des chiens, des ſinges & des éléphants ; il n'en a pas fallu davantage pour établir les meutes & les ménageries dans tout le Royaume.

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

VEniſe n'eſt point taillée pour les Sciences ; les amuſements & les plaiſirs prennent trop ſur les citoyens : ils n'ont pas le loiſir d'être ſavants ; on ſe contente d'un je ne ſais quoi de libre & d'enjoué qui reſſemble à de l'eſprit. Les nobles, qui veulent acquérir la réputation d'hommes de Lettres, forment

de grandes Biblotheques ; & cela paſſe ici pour de la littérature.

Comme la tranquillité des écoles eſt imcompatible avec le bruit & les acclamations des plaiſirs de Veniſe, on a transféré le ſavoir à Padoue. Cette Ville eſt aujourd'hui la mere nourrice des ſavants Vénitiens ; mais on la ſoupçonne de donner du mauvais lait à ſes nourriçons. Ceux qui ſortent de cette école n'ont pas l'eſprit formé, mais enflé. Heureuſement perſonne ne s'embarraſſe gueres dés ſciences ; & tout autre ſavoir que celui de la politique, paſſe pour auſſi vain qu'inutile.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin Miniſtre, à Pékin.*

De Paris.

IL y a une ſcience en Europe qu'on étudie toujours, & qu'on n'apprend jamais ; je veux dire celle des intérêts des Princes. Et il faut bien qu'il y ait une cauſe morale ou phyſique qui empê-

che qu'on n'y faſſe des progrès ; car on a écrit plus de livres ſur cette matiere, que ſur toute autre ; & cependant elle n'eſt pas encore connue. Il ſemble que lorſqu'on veut répandre plus de clarté ſur les intérêts des Princes, c'eſt alors qu'on y jette plus d'obſcurité. Les Souverains, qui en ſont l'ame, les méconnoiſſent ; ils prennent preſque toujours le change. Comment pourroit-on réſoudre pour eux ce qu'ils ne peuvent point réſoudre eux-mêmes ? Il n'y a qu'une choſe ſur laquelle ils ne ſe trompent jamais, qui eſt le deſir de s'agrandir, de dominer, de devenir puiſſants : ils ſont sûrs de leur ambition ; mais incertains ſur les moyens de la ſatisfaire. Ils prennent les déſavantages pour des avantages : preſque toujours le chemin qu'ils ſe frayent pour arriver à la grandeur, les conduit à l'abaiſſement. Il n'y a point de ſociété en Europe qui ait plus beſoin de tuteurs que celle de ſes Rois.

Les intérêts des Princes n'ont aucun point fixe & permanent ; ils varient à l'infini : l'imagination, toute active qu'elle eſt, ne peut en ſuivre les traces. Un traité imprévu, une nouvelle

alliance, une irruption, une mort, un mariage, la naiſſance d'un Prince, un ſiege, une bataille les changent du blanc au noir. Les anciennes combinaiſons ne ſervent plus; il faut en faire de nouvelles, qui bientôt elles-mêmes ſont détruites par d'autres.

Pour connoître les intérêts des Princes, il faudroit les définir, & ſavoir en quoi ils conſiſtent. La plus excellente de toutes les politiques ſur ces intérêts, ſeroit d'en arrêter la roue. Si les Princes venoient une fois à s'entendre ſur ce mot, leurs menées ſeroient différentes. Il y a pluſieurs ſiecles que les cabinets d'Europe employent les intrigues & les négociations pour connoître ces intérêts; il eſt étonnant qu'il ne ſe ſoient pas encore apperçus qu'ils travaillent eux-mêmes de toutes leurs forces à les méconnoître.

LETTRE XXV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

PAris eſt un vrai cloaque. Cette Ville eſt remplie d'ordures. La diſſolution, la débauche & l'infamie y découlent de toutes parts. Trente mille courtiſannes ſe levent ici tous les matins pour ſe proſtituer, & plus de ſoixante mille citoyens ſe ſont livrés le ſoir à la débauche avec elles. Voilà donc cent mille membres de l'Etat qui ſe ſont corrompus. Ce n'eſt pas tout. Cette tolérance autoriſe les femmes, à qui il reſte quelque retenue, de ſe livrer au crime : de maniere que l'incontinence eſt ici un vice général.

On dit pour raiſon qu'on mépriſe les courtiſannes de profeſſion. Ce n'eſt pas aſſez ; il faudroit les bannir de la ſociété.

Les tribunaux de juſtice, & ceux qui ſont à la tête de la légiſlation, paſſent leur vie à imaginer des réglements pour entretenir

entretenir une bonne police. Il eſt ſurprenant qu'il ne leur ſoit jamais venu dans l'eſprit d'en faire aucun contre ce vice, qui trouble le plus l'ordre civil, & ſans quoi il eſt impoſſible que la meilleure inſtitution ne ſe corrompe. Il eſt vrai qu'il y a des loix contre l'incontinence publique ; mais on ne les fait pas valoir : ce qui eſt le même que s'il n'y en avoit point.

Si nous tolérions à la Chine de ſemblables dépravations, nos meilleures loix ſeroient ſans effet ; & notre Gouvernement, qui paſſe pour le plus ſage du monde, périroit d'abord. Si quelque choſe ſoutient chez nous cet ordre claſſique qui fait l'admiration de l'univers, c'eſt cette attention particuliere que nous avons de prévenir la débauche. Parmi une foule de cauſes, qui empêchent de prévenir ces vices en France, il en eſt une qui ſuffit pour l'entretenir : je veux dire que les grands ſont les premiers à la protéger.

L'incontinence trouve ici un aſyle juſqu'au pied du trône. Il faudroit, pour l'extirper, violer l'immunité des Rois ; entrepriſe qui eſt toujours au-deſſus des loix & des tribunaux établis pour veiller ſur les mœurs.

LETTRE XXVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

IL y a dans Paris des divertiſſements qu'on ne ſauroit prendre, ſans en avoir l'imagination ſalie. Le crime y paroît nud; on ne ſe donne pas même la peine de le couvrir d'une légere gaze. Telle eſt une rapſodie de chants & de danſes, qu'on appelle ici *l'Opéra comique*; mais qui, ſelon moi, eſt le ſpectacle le plus ſérieux de la nation: car rien n'eſt moins comique pour un Etat, que la corruption des mœurs de ſes citoyens.

Il eſt difficile de pouvoir raſſembler tant d'obſcénités dans un même lieu, & un ſi grand nombre de ſpectateurs de l'un & de l'autre ſexe, pour les entendre. La ſalle de cet Opéra ne déſemplit point; on s'y porte. Ses entrepreneurs ſont obligés de refuſer tous les jours la moitié de l'argent de ceux qui voudroient avoir part à cette débauche théâtrale.

On a ſouvent voulu détruire ce divertiſſement dangereux ; car le Gouvernement François ſe ſouvient quelquefois qu'il faut qu'un peuple ait des mœurs ; mais il renaît toujours de ſes cendres : on diroit que l'Opéra comique à Paris eſt un mal néceſſaire. J'y fus entraîné moi-même ces jours paſſés par la foule.

Comme preſque tout Paris me connoît aujourd'hui pour Chinois, l'aſſemblée eut les yeux fixés ſur moi pendant que ce ſpectacle duroit, pour ſavoir comment je le trouvois. Mes regards & ma contenance lui firent aſſez juger que je le mépriſois. Ce mépris n'empêcha pas que je ne reçuſſe le lendemain la lettre ſuivante. C'eſt un entrepreneur de ſpectacles, qui voudroit établir à Pékin un Opéra comique. J'aurois dû brûler cette lettre : mais je te l'envoye, afin qu'elle te ſerve d'amuſement.

Monſieur le Chinois,

» Je ſuis le plus habile garçon qu'il » y ait en Europe pour lever une » troupe de Comédiens, & former un

» ſpectacle de chants & de danſes. Tout » Paris pourra vous dire que j'ai fait » des prodiges dans ce genre. Il y a » environ vingt ans que je fis rançon- » ner la Ville de Lyon avec une com- » pagnie d'Acteurs & d'Actrices, qui » n'étoient que des ſtatues mouvantes. Il » eſt vrai que je fis banqueroute; mais » cela ſeul prouve mon habileté. Je ſuis » le reſtaurateur, & preſque le fon- » dateur du célebre Opéra comique » de Paris. C'eſt un des plus beaux » monuments de notre ſiecle. On m'eût » déja élevé une ſtatue vis-à-vis le » théâtre de la foire St. Laurent, ſi les » filles de proſtitution, qu'on eſt obligé » d'employer à ce ſpectacle, n'avoient » occaſionné plus de maladies dans le » public, qu'elles ne l'ont diverti par » leurs chants & par leurs danſes; ce » qui balance un peu ma gloire, & a » ſuſpendu juſques ici le ciſeau du ſculp- » teur en pierre.

» J'ai un autre talent ſupérieur, qui » eſt celui de faire des entrepriſes de » théâtre ſans argent. Je n'avois ni ſol, » ni maille, lorſque je levai, il y a douze » ans, une troupe pour l'Angleterre, » & fis paſſer la mer à vingt Acteurs,

» ſans leur donner une obole. Et ſi vous » connoiſſiez, Monſieur le Chinois, l'a- » vidité de nos Comédiens pour les eſ- » peces, vous mettriez cet endroit de ma » vie au rang des plus grands prodiges. » Il eſt vrai que quelque temps après » mon arrivée dans la Grande-Bretagne, » ces malheureux hiſtrions prirent la loi » contre moi, & me firent mettre en » priſon; mais je n'en avois pas moins » trompé leur avarice, en les ſéduiſant » juſques au point de leur faire paſſer » la mer.

» J'ai toûjours eu des vues généra- » les. A la ſuite du projet d'Angleter- » re, je formai celui d'établir une Co- » médie françoiſe à l'Amérique; mais » on m'aſſura que les ſauvages de ces » contrées n'aimoient point le ſpec- » tacle.

» Je tournai alors mes regards du » côté du Japon; & j'aurois entrepris » ce voyage avec une troupe, ſi je n'a- » vois ſu, par un Hollandois, qu'on y » brûle ceux de notre profeſſion. Le » Gouvernement a peur que les Comé- » diens François n'apportent la Reli- » gion chrétienne dans l'Empire. Quelle » ignorance! Ces gens-là ne connoiſ-

» ſent pas les mœurs de nos Acteurs » & de nos Actrices ; ce ſeroit bien » plutôt le moyen d'empêcher qu'elle y » pénétrât jamais.

» Enfin, ayant appris que l'Empe- » reur de la Chine encourageoit les » arts, & qu'il étoit fort curieux de » ſpectacles, je propoſe à votre Cour » l'établiſſement d'une Comédie Fran- » çoiſe à Pékin, où on jouera deux fois » la ſemaine de petits Opéra comi- » ques, comme *la Servante maîtreſſe*, » *le Coq du village*, *Blaiſe le ſavetier*, » & autres pieces qui divertiront beau- » coup l'Empereur & le peuple Chi- » nois. Il y aura peut-être quelque pe- » tite difficulté par rapport à la lan- » gue ; mais j'ai bien fait jouer à Lon- » dres, *Timon le Miſanthrope*, *l'Embar- » ras des richeſſes*, *& les Amants ma- » gnifiques*, devant des Anglois qui n'en- » tendent pas le François, & qui fai- » ſoient ſemblant de l'entendre. Si vous » voulez protéger ce projet, & porter » l'Empereur a établir un ſpectacle Fran- » çois dans la Capitale de ſon Empire, » vous y aurez, vous & vos femmes, » votre place gratis, tout le temps qu'il » ſubſiſtera.

» Je ne demande point d'argent d'a-
» vance ; je vous prie ſeulement de me
» faire compter cent mille écus pour les
» frais du voyage. »

LETTRE XXVII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin.

De Paris.

ON voit ici une race d'hommes qui ſe font les valets de la ſociété marchande, qu'on nomme banquiers. Ces gens-là n'ont d'autre emploi que celui de payer de l'argent ; ce ſont les caiſſiers publics du commerce : ils paſſent leur vie à compter des eſpeces. Ils ont l'argent de tout le monde, & ne font que rendre celui qu'on leur a confié. Ils prennent ſi peu de choſe pour l'embarras qu'ils ont de ſe mêler de vos affaires, qu'on ne peut s'empêcher de leur être obligé de la peine qu'ils veulent prendre.

Le grand chemin des remiſes n'eſt pas celui qui leur rend le plus d'argent ; les

petits ſentiers détournés ſont ceux qui les enrichiſſent davantage ; c'eſt le grimoire de leur profeſſion : plus ils ſont experts dans ces détours & dans ces labyrinthes de la banque, & plus leur fortune approche de l'étonnement.

Si ces gens-là ſont néceſſaires d'un côté, ils ſont très-nuiſibles de l'autre ; ils favoriſent les évaſions. Les citoyens qui veulent s'expatrier, & s'enfuir avec toute leur fortune, s'adreſſent à eux ; ils leur remettent tout leur bien ſur un petit morceau de papier, qui leur eſt payé comptant dans l'étranger. De cette maniere, ils privent l'Etat d'une richeſſe qui lui appartient. Les Princes devroient bannir les banquiers, & les regarder commme des receleurs, qui fourniſſent des moyens aux mauvais citoyens, d'appauvrir la République.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

J'Aſſiſtai ici, ces jours paſſés, à un grand mariage, quoiqu'un peu diſproportionné. Un individu de cinq pieds & demi de haut, ſe maria avec un élément de ſix mille lieues de long. Le Doge de Veniſe épouſa la mer. Toute la Seigneurie aſſiſta à ſes noces, & fit beaucoup d'honneur aux nouvaux mariés.

Quoique la polygamie ſoit défendue chez les Princes chrétiens, il eſt permis à celui-ci de paſſer tous les ans en ſecondes noces. Le Doge de Veniſe épouſe toujours, & ne conſomme jamais : il a le privilege d'être impuiſſant, & bien lui en vaut ; car s'il couchoit une ſeule nuit avec ſon épouſe, le lit de ſes noces deviendroit ſon tombeau : en un mot, pour conſommer le mariage, il faudroit jetter le Doge au fond de la mer, & on ſe contente d'y jetter un anneau.

Quoique l'hymen de ce Prince ſoit indiqué à un certain jour marqué, il n'arrive pas toujours que ce ſoit celui du mariage. Les vents & les tempêtes en retardent quelquefois la célébration : on eſt obligé alors de différer les noces ; car ſi l'épouſe étoit de mauvaiſe humeur, elle pourroit, en engloutiſſant l'époux, le faire périr par la jouiſſance.

Quand rien ne retarde l'hymen, le Séréniſſime monte ſur un vaiſſeau d'or, & épouſe cet élement à la face du Sénat & d'une foule d'étrangers, qui accourent de toutes parts pour aſſiſter à ſes noces.....Je voudrois qu'on réformât les uſages ridicules.

On dit, pour raiſon de cette cérémonie, qu'elle eſt en mémoire de l'empire que les Vénitiens eurent autrefois ſur la mer ; mais cet empire a fini. Pourquoi conſerver la figure, quand la réalité n'exiſte plus ?

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a en France un luxe encore très-fragile; c'eſt celui des porcelaines. Il eſt plus coûteux qu'aucun que la vanité humaine ait jamais imaginé.

Je tremble pour cette ſociété-ci, lorſque je fais réflexion qu'il ne faut que la moindre ſecouſſe pour ruiner une maiſon de fond en comble; & qu'un chat, d'un coup de patte, peut envoyer à l'hôpital une famille entiere de citoyens. C'étoit nous qui fourniſſions autrefois ce luxe à la France; mais comme nous ſommes éloignés de cette Monarchie, & que la vanité preſſoit de toutes parts, on a établi des manufactures de porcelaine à Paris : Vincennes & St. Cloud ſont devenus la Chine de la France, & ſont chargés aujourd'hui de la ruiner.

Il eſt d'autant plus facile aujourd'hui

de ſe pourvoir de ce luxe, qu'un chacun l'a à ſa porte.

On prétend que, vers le milieu du ſiecle paſſé, quelques aſſiettes & une jatte de porcelaine formoient un luxe en France : ce luxe ne ſe trouvoit que chez les Princes du Sang, ou dans les maiſons des premiers Seigneurs du Royaume : aujourd'hui il eſt général, & eſt deſcendu chez le peuple, où il a introduit l'indigence ; car chez une nation dont l'adminiſtration ne regle point les deſirs, & où la vanité publique a ſes coudées franches, le luxe eſt toujours compagnon de la pauvreté. Entre pluſieurs déſordres qu'elle y cauſe, elle y gêne preſque toujours la propagation.

On m'a montré ici, dans un hôtel, la repréſentation du mariage de notre Empereur en figures de la Chine, pour ſervir d'ornement à un appartement qui a coûté cent mille francs : ceux qui connoiſſent les facultés du Seigneur François qui en a fait l'emplette, prétendent que ce mariage de porcelaine empêche celui de deux de ſes filles.

LETTRE XXX.

Le même, au Mandarin qui préſide ſur les Sciences, à Pékin.

De Paris.

LA littérature en France eſt fort commode. On peut lire un *in-folio* ſur une feuille volante. Il y a des gens exprès à Paris qui parcourent les ouvrages en grand, pour faire au public le plaiſir de les lui préſenter en petit. Ces hommes laborieux, dévoués à l'oiſiveté publique, s'appellent Journaliſtes : nom qui leur convient parfaitement; car ils vivent au jour la journée.

Lorſqu'il paroit un livre, ils le ſaiſiſſent, le feuilletent d'un bout à l'autre, & en font l'extrait. Ne crois pas que ce ſoit pour en juger : leur ſentence eſt déja paſſée. Ils ſavent par avance les ouvrages qu'ils doivent louer, & ceux qu'il leur convient de critiquer. Leur plume eſt en ſous-commandement. Elle eſt guidée par l'argent des Libraires ou des Auteurs, dont ils vantent les livres

dans la proportion de la récompenſe qu'ils en reçoivent. Le prix, pour la louange de chaque ouvrage, eſt fixé. L'apologie d'un *in-folio* eſt plus chere que celle d'un *in-quarto*; & celle-ci coûte plus que celle d'un *in-octavo*. Réglement néceſſaire; ſans quoi un miſérable petit Auteur *in-douze*, pourroit faire autant de bruit dans le monde, que l'Ecrivain du plus grand livre.

Cet arrangement ne garantit pas néanmoin de la critique : car, comme on ne peut pas acheter les ſuffrages de tous les Journaliſtes de Paris, dont le nombre eſt conſidérable, il arrive que la plupart ſe croyent en droit de dire du mal d'un livre, par la raiſon qu'on ne leur a pas donné de l'argent pour en dire du bien. Ainſi il eſt ordinaire de voir un ouvrage exalté dans un extrait, & déchiré dans un autre.

Tu croiras peut-être que ces juges de la littérature ſont des génies ſupérieurs: mais ils ne ſont rien moins que cela. Quand un Auteur a manqué ſon coup, & qu'il a échoué dans le monde par quelque brochure, ſon parti eſt pris; il ſe fait Journaliſte.

Alors, au-lieu d'expoſer ſes écrits à

ſa cenſure, il critique ceux des autres. Il eſt vrai qu'il en revient un avantage à la ſociété générale ; car au-lieu d'être tourmentée par des écrits originaux, on ſe contente de l'ennuyer par des copies.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

IL y a dans cette Ville quatre ſpectacles divins, qui attirent un grand nombre de ſpectateurs. Ce ſont des maiſons religieuſes de filles, qui adorent Dieu en muſique. Il y a pluſieurs repréſentations par ſemaine, il n'en coûte pas tant qu'à l'Opéra ou à la Comédie. On peut, à peu de fraix, ſe donner ce ſaint divertiſſement. Chacun de ſes théâtres ſe diſtingue par ſon genre de muſique. La *Pieta* * prie Dieu avec

* Conſervatoire.

le violon ; les *Mendicanti* avec la flûte ; *l'Hoſpitaleto* avec le flageolet, & les *Incurables* avec le tambour.

Ce dernier eſt plus à la mode que les autres. Son parterre (je veux dire l'Egliſe) eſt toujours plein. Il faut s'y rendre à bonne heure, ſi on veut avoir part à ſes repréſentations.

Au reſte, les Actrices de ces quatre ſaintes ſcenes n'ont pas les mœurs auſſi corrompues que celles des théâtres profanes. Leur vie eſt moins ſcandaleuſe : on ne les voit qu'au travers d'une grille : il n'y a que leurs Directeurs qui ayent le droit de les faire ſortir, & qui joignent à ce privilege, celui de les corrompre.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef du Commerce, à Pékin.*

De Paris.

A La Chine, chaque négociant eſt la premiere perſonne de ſon commerce ; en Europe, il n'eſt que la ſeconde.

Une ſorte d'hommes, qu'on appelle Agents de change, ou Courtiers, font vos affaires, & ſe donnent tous les mouvements poſſibles pour vous enrichir, ſans preſque que vous vous en mêliez. Ils vous avertiſſent tous les matins du cours du change, & vous donnent un état du prix de chaque marchandiſe. Ils font des achats pour vous, paſſent des ventes des effets que vous avez, & réduiſent les traités au point, qu'on n'a qu'à les ſigner, pour que les affaires ſoient conſommées.

Ces gens-là ſeroient fort utiles au commerce, s'ils ne le gênoient eux-mêmes; mais cette induſtrie met un impôt ſur la marchandiſe; ce qui diminue le débit, dans la proportion de la taxe qu'ils y établiſſent; car la conſommation eſt toujours relative au bas prix. Deux ou trois cents de ces agioteurs particuliers détournent une ſomme conſidérable à leur profit; ce qui diminue beaucoup le profit général.

Il n'eſt pas permis ici, ni dans la plupart des Villes de ce Royaume, de ſe faire Courtier ou Agent : le Roi ſeul donne la permiſſion d'établir cette contribution ſur le trafic : on achete ce droit de Sa Majeſté.

LETTRE XXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

EN France, les Auteurs ſont fort rares. Ce n'eſt pas que cette Monarchie manque de faiſeurs de livres. Jamais elle ne fut plus féconde en écrivains: mais il n'y en a qu'un petit nombre qui mérite ce titre.

Tu ſeras étonné ſans doute de ce que ce Royaume, qui paſſe pour un des plus lettrés de l'Europe, n'ait, au moment que je t'écris, que deux Auteurs de nom. L'un s'appelle Monteſquieu, & l'autre Voltaire; encore y a-t-il beaucoup à dire ſur leurs ouvrages.

La poſtérité aura quelque regret que le plus celebre des deux n'ait fait que le Roman de la politique. L'Eſprit des Loix, qui eſt de ſon invention, eſt un ouvrage purement idéal. Il ne convient à aucun peuple de l'Europe, & encore moins au ſiecle dans lequel il eſt écrit.

L'Auteur définit les trois ſortes de Gouvernements. Il dit que l'un eſt fondé ſur la vertu ; l'autre ſur l'honneur, & le troiſieme ſur la crainte : mais il ſemble qu'il oublie que toutes les conſtitutions ſe ſont éloignées de leurs principes, & qu'elles appuyent maintenant ſur toute autre choſe que ſur le fondement qu'il leur donne.

Pour expliquer l'Eſprit des Loix, comme il l'entreprend, il faudroit que ces loix fuſſent dans leur vigueur : or, les Gouvernements d'Europe ſe gouvernent moins aujourd'hui par les loix que par la corruption des loix.

Il y a un autre défaut dans cet ouvrage, qu'on reproche rarement aux Auteurs Européens ; c'eſt qu'il eſt trop laconique. L'Auteur ne dit que les choſes ; il oublie les paroles. Il arrive ſouvent que ces choſes privées de mots ſont obſcures, & quelquefois même inintelligibles. Je ne dis point que la préciſion ne ſoit la premiere partie de la diction ; mais il faut, pour m'exprimer ainſi, qu'elle ne ſoit pas trop préciſe. L'expreſſion doit avoir ſa meſure. Une penſée, dans une tournure trop petite, eſt eſtropiée ; dans une trop

grande, elle eſt diffuſe. Il ne ſuffit pas qu'un Auteur s'entende en écrivant; il faut encore que les autres l'entendent.

Voltaire, au contraire, n'a point écrit des choſes; il n'a fait des livres que pour les remplir de paroles. Cet Auteur a un magaſin aſſorti de termes & de mots de bon alloi. C'eſt la meilleure manufacture de phraſes qu'il y ait en Europe. Il a porté le coloris de l'expreſſion au plus haut degré de perfection où la peinture littéraire puiſſe arriver. Son vernis éblouit au point, qu'on oublie qu'il en impoſe à ſon âge & aux ſiecles futurs, par des faits impoſteurs.

Si on ôtoit de ſes écrits l'arrangements des mots, & la tournure des phraſes, il ne reſteroit de ſes livres que le papier.

Il manque quelque choſe à tous ſes meilleurs écrits. Il n'y en a aucun d'achevé. Le ſeul, qu'on regarde comme fini, eſt celui qui paſſe pour le plus impie.

Je pourrois te parler d'un troiſieme Auteur, qu'on nomme Jean-Jacques Rouſſeau, dont la réputation commence

à s'établir : mais celui-ci ne fait encore que glaner devant ces deux premiers ; & la diſtance qui lui reſte à parcourir pour arriver juſqu'à eux, eſt encore immenſe. Jean-Jacques eſt à mille lieues de Monteſquieu, & à cinq cents lieues de Voltaire.

Après Rouſſeau ou avant lui, eſt un quatrieme écrivain, qui a fait un livre, qui s'appelle l'Eſprit. Cet Eſprit a fait la guerre au corps de l'Auteur ; car il a manqué de le faire envoyer aux galeres. Le Parlement de Paris a pris fait & cauſe, & n'a pas paru entendre raillerie ſur les maximes qu'il contient. Il a fallu que l'Auteur avouât publiquement qu'il n'avoit point d'eſprit ; & l'aveu s'eſt trouvé plus vrai que le titre de l'ouvrage : car j'ai paſſé ce livre au creuſet ; & après l'opération, l'Eſprit a diſparu, il n'a reſté que la matiere.

LETTRE XXXIV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

ON travaille ici à un Dictionnaire immenſe. Les Libraires, qui veulent le vendre, diſent qu'il contiendra toutes les ſciences : auſſi s'appelle-t-il Encyclopédique, d'un nom Grec, qui veut dire univerſel. Cinq ou ſix hommes, qui ſavent peu, doivent le remplir de ſavoir. Le goût, l'eſprit, l'érudition s'y rencontreront. Tout ſera dans ce livre : il n'y manquera que le génie.

Comme l'Encyclopédie ne paſſe pas pour bien orthodoxe ſelon la morale chrétienne, on le proſcrivit d'abord : mais il y a quelque temps qu'il fit ſa paix avec la religion, & s'accommoda avec le Ciel. On lui permit de nouveau l'impreſſion, à condition que le Gouvernement feroit ſemblant de ne pas s'en appercevoir. C'eſt un détour que prennent ceux qui ſont à la tête de cette adminiſtration, pour qu'on ne

mette pas ſur leur compte les impiétés & les héréſies qui ſe publient dans le Royaume.

Les différentes connoiſſances de l'eſprit humain y ſeront dans un ordre grammatical; & tout le ſavoir de l'Europe eſtropié alphabétiquement. Tant pis pour les acheteurs, s'il y a des lettres plus ſtériles en ſciences que d'autres. Pour moi, ſi on détailloit ce grand ouvrage, je voudrois faire l'emplette de la lettre C, perſuadé que je trouverois beaucoup d'abſurdités dans l'article de la Chine.

Les Dictionnaires ſont beaucoup à la mode en Europe, & ſur-tout en France : & c'eſt peut-être une des raiſons qui font que les ſciences y déclinent tous les jours. Ces livres ſont des bibliotheques très-imparfaites; ils ſont compoſés de rapſodies priſes çà & là, qu'on préſente au lecteur méthodiquement. Un ſavant, qui a rangé par ordre alphabétique un Dictionnaire dans ſa tête, ſait beaucoup de choſes inutiles, & en ignore une infinité de néceſſaires.

Si quelque ſavant Bonze Européen vouloit introduire cette méthode litté-

raire dans notre Empire, il faudroit l'en empêcher.

Les connoiſſances ſeroient d'abord perdues à la Chine, ſi la maladie des Dictionnaires attaquoit nos Auteurs claſſiques. Il faut que chaque livre contienne une ſcience, & non pas que toutes les ſciences ſoient contenues dans un livre. Ce mélange de ſavoir, qui fait qu'après avoir parlé de Dieu, on parle de Diomede, confond toutes les idées, & coupe le fil des idées analogues aux choſes. L'eſprit, qui s'accoutume à ces tranſitions ſubites, n'eſt plus propre aux études ſuivies & méthodiques que demandent les ſciences abſtraites.

Une converſation, qui ſeroit comme un Dictionnaire, formeroit un entretien ridicule; or, on ne doit jamais lire différemment de ce qu'on parle.

LETTRE

LETTRE XXXV.

Le même, au même à Pékin.

De Paris.

ON voit des Gouvernements en Europe bien plaiſants; car ils ſont fondés ſur un bon plaiſir. Il n'y a point d'appel dans ces états, à un *je le veux, je l'ordonne, ou tel eſt notre bon plaſir.* Quand ces mots ſont prononcés une fois, tout eſt conſommé.

S'agît-il de la ruine de l'Etat; fût-il queſtion de la perte entiere de la Monarchie, ou de la deſtruction totale de la nation : il faut que la ſentence ait ſon plein effet.

On dit pour raiſon, que les mots ont été imaginés pour éviter les longueurs ordinaires des délibérations. Il eſt vrai qu'on a bien plutôt fait de dire, *je le veux*, que d'aſſembler un conſeil d'hommes ſages pour ſavoir ſi l'on doit vouloir.

Ces paroles, une fois lâchées, tiennent lieu de tout : quoiqu'elles n'ayent rien

de ſatisfaiſant, il faut qu'elles ſatisfaſſent tout le monde.

Le Roi s'engage-t-il dans une guerre contraire aux intérêts de la nation ; y perd-il 5 ou 6 cents mille citoyens à propos de rien ; cette guerre abſorbe-t-elle toutes les richeſſes de l'Etat, & cauſe-t-elle un déſordre affreux dans les finances ; le peuple en ſouffre-t-il des maux incroyables : ſi on lui demande compte de cette conduite contraire au droit des gens de la nation, voici ſa réponſe : *tel eſt notre bon plaiſir.*

Si on met à la tête des armées des Généraux qui n'entendent rien à la guerre ; qui livrent des batailles quand il faudroit faire des ſieges ; qui ſe perdent en marches & contre-marches, au-lieu d'aller droit à l'ennemi ; qui déſolent tout par leurs brouilleries particulieres ; ſi l'on diſgracie des Miniſtres habiles pour en mettre d'autres à leur place, gauches & mal-adroits, & qui n'ont d'autre mérite que celui de plaire à une femme : c'eſt un effet qui réſulte encore ici de *ce bon plaiſir.*

Si les premieres charges de la Monarchie ſont remplies par des hommes ſans capacité ; ſi tous les poſtes & les

emplois ſe vendent, que ce ne ſoit ni aux ſervices, ni aux talents qu'on les donne, mais à l'argent ſeulement : cela eſt ainſi, parce que c'eſt *ſon bon plaiſir*.

Je ne connois point de Gouvernement ſur la terre plus malheureux que celui qui eſt fondé ſur le plaiſir d'un mortel, qui cauſe la douleur de tous les autres.

Il y a, dans l'Etat dont je parle, un écrit en caracteres gothiques dans tous les tribunaux, & qu'on conſerve dans chaque Cour de juſtice. Il a pour titre, Conſtitution politique & civile de la Monarchie. Je l'ai lu d'un bout à l'autre ; je le trouve par-tout contradictoire avec l'adminiſtration préſente. Le Roi ignore qu'il exiſte. Je ne crois pas qu'aucun de ſes ſujets lui en ait parlé une fois en ſa vie. On voit dans cette nation un corps qui repréſente, qu'on nomme Parlement, & qui a été inſtitué, dit-on, pour défendre les droits du peuple. Son affaire eſt d'empêcher que les citoyens ne ſoient foulés, & que le pouvoir deſpotiſque du Prince ne prenne le deſſus ſur eux : mais s'il veut s'aviſer de faire des remontrances, on le caſſe, ou on l'exile; & il ne lui eſt

permis de retourner, qu'à condition qu'il fera ce qu'on voudra. On dit que ce corps a dans ſes mains le dépôt des loix ; mais cela ne peut pas être ; car on ne ſauroit garder ce qui n'exiſte pas. Les loix de cette Monarchie (quoiqu'en diſe ſa conſtitution) ſont dans la tête du Prince ; & le Parlement n'eſt pas le maître de ſa tête. Une preuve convaincante qu'elles ſont en lui, c'eſt qu'il peut, de ſon autorité & pleine puiſſance, abroger toutes les anciennes, & en ſubſtituer d'autres à leur place, conformes à *ſon bon plaiſir*, ſans qu'aucun corps puiſſe s'y oppoſer.

Les politiques Européens, qui, à ce que je ſoupçonne, parlent toujours de ce qu'ils n'entendent pas, veulent donner un ordre à ce pouvoir arbitraire ; ils diſent que les pouvoirs intermédiaires ſubordonnés & dépendants conſtituent la nature de ce Gouvernement : mais quand on ſait cela, on ſait ſeulement que le Gouvernement, dont il eſt ici queſtion, eſt deſpotiſque, puiſque ces pouvoirs intermédiaires dépendants dépendent ſi bien de ſa volonté, qu'il peut en diſpoſer comme il lui plaît. Ils ajoutent que cet Etat eſt gouverné par des

loix fondamentales : mais ceci n'eſt pas ; car pour que ces loix fuſſent fondamentales, il faudroit qu'elles fuſſent invariables, & elles ne le ſont point. Ces loix, ajoute-t-on, ſuppoſent des canaux moyens, par où coule la puiſſance monarchique. Il ne ſauroit y avoir des canaux fixes dans un Etat où la puiſſance du Prince paſſe où il veut, & ſon deſpotiſme par l'endroit qu'il lui plaît.

Point de nobleſſe, continuent ces politiques, point de Monarque. En France, il y a un Monarque, & il n'y a point de nobleſſe ; je veux dire un corps de nobles qui balancent l'autorité du Prince. Le Roi eſt le maître des biens & de la vie de ſes ſujets : il peut donner la mort au dernier de l'Etat, comme au premier. Aucun corps politique & civil ne ſauroit réſiſter à ſa puiſſance, parce qu'il a en main la force de l'Etat ; c'eſt-à-dire, la milice dont il diſpoſe ; & s'il n'en diſpoſe pas toujours au préjudice de ſes peuples, c'eſt qu'il ne convient pas toujours à ſes intérêts d'uſer de toute ſa puiſſance.

Peut-être que, dans leur premiere origine, les choſes étoient comme les po-

litiques les repréſentent ; mais elles ont dégénéré : maintenant la volonté du Prince fait pencher la balance du côté qu'il veut ; & s'il trouve quelque part de la réſiſtance, il acheve de tout abymer. Les grands corps, comme ceux des Parlements & de la nobleſſe, ont perdu leurs prérogatives. Il falloit s'oppoſer par gradation aux progrès du deſpotiſme, ſuivre les Rois pas à pas ; ſur-tout empêcher qu'ils n'euſſent des armées à leur diſpoſition : car quand on a la force en main, on eſt toujours tenté d'en abuſer.

C'eſt aujourd'hui une queſtion en politique, de ſavoir par où la corruption a commencé ; ſi ce ſont les Souverains qui ont corrompu leurs ſujets, ou ſi les ſujets leur ont fourni eux-mêmes les moyens de les corrompre. Mais de quelque maniere que ſoit venue la corruption, il eſt certain qu'elle exiſte, & avec elle le pouvoir abſolu.

Il n'y a pas aujourd'hui une demi-nuance de différence, de ce Gouvernement à celui de Conſtantinople. Le Roi de ce peuple, & un Sultan des Turcs, ſont deux Princes égaux en autorité & en deſpotiſme. Le Monarque François,

qui occupoit le trône de cette Monarchie avant celui qui y regne aujourd'hui, disoit que de tous les Gouvernements du monde celui du Grand-Turc lui plaisoit davantage. Il louoit ce qu'il aimoit.

LETTRE XXXVI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, *à Pékin.*

De Paris.

JE vis l'autre jour dans une assemblée un cavalier bien content de lui-même. Ce n'étoit pas sans raison : car il est couru des femmes, & est l'Adonis des belles. Il est vrai qu'il a toutes les qualités distinctives pour plaire au beau sexe ; car, sans compter qu'il sourit joliment, qu'il a les dents belles, & qu'il chante quelques couplets, il a un assortiment tout fait de contes légers & agréables pour amuser les femmes.

Il est si aimable par lui-même, indépendamment de ses autres talents, qu'il peut parler quatre heures de suite sans qu'on puisse le décéler d'être son pla-

giaire. Il a d'ailleurs les vertus caractéristiques, qui ſervent à attirer ſur un homme l'attention des Dames; car c'eſt un fat & un impertinent.

Je ne ſais pourquoi les hommes ici, qui ſont rebutés des femmes, en ſont ſi humiliés; il me ſemble, au contraire, que leurs dédains devroient flatter la vanité, puiſque cela prouve du moins qu'on n'a pas ces petites qualités, qui ſont preſque toujours un obſtacle à la formation des grandes.

Une femme fait du bruit dans une Ville par ſa beauté & ſes agréments; pluſieurs hommes qui ont de l'honneur, de la probité, & un mérite réel, lui adreſſent leurs vœux : mais ils en ſont rebutés avec dédain, tandis qu'un étourdi, un évaporé, un diſeur de mots paroît, l'enchante tout-à-coup, & la décide.

Lorſqu'on me dit qu'un homme n'a pu réuſſir auprès d'une femme, & que celle-ci, au-lieu de ſe rendre à ſes empreſſements, l'honore de ſon indifférence, j'en conclus auſſi-tôt qu'il a un mérite diſtingué. Je pourrois même pouſſer plus loin la conſéquence, & ajouter que c'eſt préciſément la raiſon pour

quoi un homme échoue auprès d'une femme.

La vertu & le mérite donnent une modeſtie naturelle, qui fait qu'on ſe tient ſur ſes gardes, & qu'on ne haſarde rien, tandis que le fat & le ſuffiſant ſe jettent à corps perdu dans les plaiſanteries & les ſottiſes. Le premier a l'eſprit réfléchi; le ſecond l'a libre & enjoué: or, celui-ci eſt toujours plus ſûr de plaire aux femmes.

Je ne dis point que cette regle n'ait bien des exceptions; mais ſeulement que c'eſt la regle générale.

LETTRE XXXVII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a ici une guerre ouverte entre une ſorte de gens qu'on appelle politiques; j'aſſiſtai derniérement à une de leurs batailles dans le jardin des Tuileries. L'affaire s'engagea à dix heures du matin, & dura juſques à une heure après midi.

Les François ne ſont pas d'accord entre eux ſur la grandeur de leur puiſſance ; cette nation, qui ſe flatte beaucoup d'ailleurs, reſte ſouvent en-arriere de prévention à cet égard. Soit légéreté, caprice, ou eſprit de parti, il eſt certain que les autres Puiſſances belligérantes, actuellement en guerre contre cette Monarchie, ont ici leurs partiſans.

Le Roi de Pruſſe eſt très-puiſſant dans ce Royaume ; il eſt plus fort en France que dans ſes propres Etats. La Maiſon d'Autriche a également ſes défenſeurs ; & l'Angleterre & la Ruſſie ont auſſi les leurs. Cela forme à Paris quatre partis différents qui ont toujours les armes à la main ; c'eſt-à-dire, quelque nouvelle à lire.

Il arriva en dernier lieu un courier de l'Allemagne, qui apportoit la nouvelle qu'un Général de l'Impératrice-Reine avoit fait priſonnier de guerre un corps Pruſſien de ſeize mille hommes. A cet avis, le parti de nouvelliſtes Autrichiens triomphants envoya ſur le champ quelques troupes légeres de nouvelliſtes aux Tuileries, pour reconnoître le terrein & voir s'il n'y

avoit pas quelques milices du parti contraire, qui vouluſſent recevoir les gages de la bataille pour ce jour-là.

On lâche, pour l'ordinaire, dans ces occaſions, un nouvelliſte dans les lieux publics, une lettre à la main, qui, après avoir fait un cercle autour de lui, la lit à haute voix. Les nouvelliſtes Pruſſiens & Anglois étoient ſi conſternés ce jour-là, qu'ils n'oſerent ſe montrer; ils étoient cachés derriere les arbres qui ſervent à former la grande allée de ce jardin. Ils tinrent entre eux un petit conſeil de guerre à la hâte, dans lequel il fut décidé, ne pouvant faire mieux, de nier le fait; c'eſt-à-dire, de s'inſcrire en faux contre l'enlevement des ſeize mille Pruſſiens.

Alors les hoſtilités commencerent; un corps de Pruſſiens, qui étoit en embuſcade, tomba ſur un détachement de François, qu'il enfonça par des invectives. Les Autrichiens, voyant les François leurs alliés en déroute, ſe préparerent à les ſecourir.

Pendant ce temps-là, les Ruſſiens, qu'on avoit toujours mépriſés aux Tuileries, à cauſe de la lenteur de leurs opérations en Allemagne, ſe mêlerent

de la partie. Alors l'action devint générale. Les termes injurieux, les gros mots, les expreſſions paſſionnées s'en mêlerent. Dans toutes les diſputes de parti, des invectives on paſſe ordinairement aux gourmades : ils ſe prirent aux cheveux, & ſe battirent comme des dogues.

Un Chevalier de St. Louis reçut, dans cette occaſion, un coup de pied dans les os des jambes, qui le rendit boîteux pendant pluſieurs jours. Un Avocat nouvelliſte, du parti François, fut battu comme plâtre par un Pruſſien. Un zélé défenſeur de l'armée du Prince Ferdinand enleva la perruque d'un Préſident à mortier, qui ſoutenoit le parti de la Maiſon d'Autriche, & le renvoya faire amende honorable à ſon tribunal, tête nue. Un Abbé nouvelliſte, qui ſoutenoit publiquement qu'un Pruſſien pouvoit battre deux François, fut roſſé par un Officier invalide François, qui n'avoit qu'un bras.

Les nouvelliſtes, qui ſoutenoient le parti de l'Angleterre, ſe diſtinguerent beaucoup dans cette occaſion ; à l'exemple des braves Bretons, dont ils ſoutenoient la cauſe, ils s'eſcarmouche-

rent long-temps à coups de poings.

Enfin, comme c'étoit une affaire de repréſailles, & qu'on ſe battoit pour l'enlevement, d'un corps de troupes, le parti des nouvelliſtes Anglois & Pruſſiens ſe comporterent avec tant de courage, qu'ils firent priſonniers de guerre un corps de nouvelliſtes François & Autrichiens, dans lequel étoient mêlés quelques Ruſſiens. Ils ne les relâcherent que ſur leur parole d'honneur, qu'ils ne parleroient du Roi de Pruſſe qu'à la fin de la guerre. La capitulation fut ſignée au café militaire rue St. Honoré : ainſi finit cette action mémorable, où il y eut plus de coups de donnés, que de ſang répandu.

LETTRE XXXVIII.

Le même de même, à Paris.

De Veniſe.

OUtre les quatre Miniſtres qui gouvernent la France, il y en a un cinquieme qui gouverne les lettres : & cette adminiſtration eſt une des plus pé-

nibles; car ce n'eſt pas une petite affaire que de conduire des Auteurs, & de prononcer ſur leurs écrits.

Il faut que le Miniſtre ſoit ſur-tout en garde ſur la contrebande d'eſprit; car la République des lettres eſt un pays rempli de maraudeurs en génie.

Comme une charge ſi laborieuſe demande des croupiers, le Miniſtre a vingt-quatre Commis ſubalternes, qu'on appelle cenſeurs. Perſonne ne peut faire imprimer un ouvrage, ſans leur participation. Leur département eſt l'entendement humain; ils ont la juriſdiction générale du génie. Les paſſeports de ceux qui veulent voyager dans la République des lettres, doivent être ſignés par eux : ils donnent la permiſſion aux Auteurs d'acquérir de la réputation.

Ce tribunal d'eſprit eſt compoſé de pluſieurs chambres, qui ont chacune leur département. Tu croiras peut-être que ces cenſeurs ſont les hommes les plus éclairés de la Monarchie; mais ils ne ſont rien moins que cela. Lorſqu'un homme qui ſe mêle de littérature, a échoué dans quelque ouvrage d'eſprit, & que ſes écrits ont été re-

butés du public, ſon parti eſt pris; il brigue & obtient une place de cenſeur. Alors il devient tout d'un coup profeſſeur de génie, juge ſouverainement des ſciences, & ſe fait inſpecteur des connoiſſances qu'il n'a pas.

Outre l'ignorance naturelle de ces chambres, il y a encore la partialité des juges, qui ſont preſque tous vendus à la prévention ou à l'intérêt. Chaque Libraire a ici à ſes gages deux ou trois de ces juges littéraires, qui ſignent pour eux des manuſcrits de toutes mains.

Cet établiſſement eſt admirable pour remplir l'Europe de mauvais livres, & empêcher l'impreſſion des bons. Un Auteur, qui n'a d'autre recommandation ici que ſon mérite, court riſque de le voir échouer auprès de ceux qui doivent lui donner la permiſſion d'en avoir.

On dit à cela qu'il n'eſt pas beſoin d'être ſavant pour décider des ſciences; c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'il n'eſt pas néceſſaire d'y voir clair pour juger des couleurs. On cite pour cela les juges qui ne ſont pas juriſconſultes: mais les tribunaux de juſtice ont des

loix, au-lieu que les ſciences n'en ont point.

Il y a un ſecond inconvénient dans ces chambres; je veux dire la fainéantiſe de ſes membres, qui ne travaillent que quand ils veulent: car la profeſſion de réviſeur d'eſprit eſt une charge, & non pas un emploi. On lit les manuſcrits des Auteurs quand on veut; & on les leur rend quand on peut.

Ces bureaux d'expéditions littéraires font languir la poſtérité : ils ne dépêchent que les guenilles d'eſprit ; les grands ouvrages ſont accrochés par la pareſſe du tribunal des cenſeurs.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

JE me rendis hier à Ridota. C'eſt une école de jeu que la République tient elle-même, dans laquelle les citoyens apprennent à devenir vicieux. Les domeſtiques, qui veulent voler leurs

maîtres, les femmes qui cherchent à déshonorer leur mari, les joueurs qui ont du penchant à devenir fripons, n'ont qu'à fréquenter le Ridota pour ſe rendre tous ces crimes familiers.

C'eſt un ſpectacle frappant pour un étranger qui a des principes de morale, de voir les légiſlateurs de cet Etat ſéduire eux-mêmes la nation.

Cinquante Sénateurs, les cartes à la main, provoquent le peuple, & l'invitent à ſe ruiner.

Il n'eſt permis qu'aux nobles Vénitiens de corrompre les citoyens; c'eſt un droit qu'ils tiennent de leur naiſſance, un privilege d'Etat.

Je t'ai ſouvent parlé de cette contradiction qui ſe trouve dans les Gouvernements Européens. La plupart voudroient faire acquérir des vertus aux peuples par le chemin du vice.

La République de Veniſe tient tripot de jeu. Elle établit une maiſon dont elle fait un brelan. Le public qui y ponte eſt en maſque, & les banquiers, qui ſont des Gentilshommes, n'en ont point. L'inſtitution eſt mal combinée; ſi quelqu'un devoit ſe cacher le viſage, ce ſeroit les nobles Vénitiens.

LETTRE XL.

Le même, au même, à Paris.

De Veniſe.

IL y a ici une inquiſition de Bonzes comme en Eſpagne & en Portugal; mais il lui eſt défendu de faire brûler les citoyens ſans la permiſſion de la République : ce qui eſt aſſez bien imaginé pour ne pas trop dépeupler l'Etat; car ſi on ôtoit la vie à tous ceux que ce tribunal pourroit condamner à mort, dans peu Veniſe ſeroit un déſert.

Ce n'eſt pas que les Vénitiens ne croyent pas en Dieu; mais ils veulent y croire à leur maniere.

Dans tous les autres Etats d'Italie, le Pape eſt la premiere perſonne du Gouvernement; à Veniſe, il n'eſt que la ſeconde. S'il fait des ordonnances qui ne plaiſent point au Sénat, on les caſſe comme un verre.

Les Bonzes ſont auſſi ſubordonnés que le Pape : quand ils veulent ſortir de l'obéiſſance ordinaire des autres ſu-

ets, la République les chaſſe, ou les renvoye à leur Pere commun, qui fait ſa réſidence à Rome.

On tolere toutes les Religions à Veniſe, juſqu'à celle des mauvais Prêtres. Cependant il faut convenir qu'ils ne ſont pas tous des ſcélérats. Il y en a qui, pour vivre bien, mangent le Chriſt deux ou trois fois par jour. La République le ſait, & ne s'en formaliſe gueres : on a preſque la permiſſion d'être hérétique ſur le dogme, pourvu qu'on ſoit orthodoxe ſur le Gouvernement. Il eſt permis de douter de l'infaillibilité du Pape, à condition qu'on ne doutera pas de celle du *Conſigleto*.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

ON eſt ſi occupé à Paris, qu'on n'y a pas le temps de vivre. Les gens en place s'écraſent à force de travail; les innovateurs s'occupent de ſyſtêmes de-

puis le matin juſqu'au ſoir ; les faiſeurs de projets en enfantent tous les jours de nouveaux ; les hommes d'affaires s'enferment dans un cabinet impénétrable, où ils ſe rendent inviſibles : les écrivains, ou ce qu'on appelle ici les Auteurs, ſont dans un travail continuel d'eſprit ; ils accouchent à toute heure de penſées. Il n'y a pas juſques aux courtiſans qui ne ſoient occupés, quand ce ne ſeroit que la peine qu'ils prennent de le faire accroire ; les gens de plaiſir ſont ſi affairés, qu'ils n'ont pas le temps de n'avoir rien à faire ; car c'eſt une vie très-laborieuſe à Paris, que de prendre ſes aiſes : il faut une grande contention d'eſprit, & un pénible travail de corps, pour imaginer tous les jours de nouvelles ſenſualités ; on eſt obligé d'aller, venir, ſe porter ſur les lieux, paſſer le jour en ſociété, & percer les nuits à table : tout cela eſt fort pénible ; les fainéants même de profeſſion ſont occupés ; car à Paris l'oiſiveté elle-même forme un travail.

Les femmes, qu'on ſoupçonneroit n'avoir aucune affaire, en ont une bien grande, qui eſt de s'emparer de toutes celles de la ſociété. Quand il n'y au-

roit que leur ajuſtement, leur parure, le deſir de plaire, d'être admirées, d'obtenir la préférence, ce ſeroit déja un grand travail. Voir de combien d'occupations ſont accablés ici ceux mêmes qui n'en ont point, c'eſt quelque choſe de prodigieux : je ne ſais comment les oiſifs de profeſſion peuvent y tenir.

Une femme ſeule fait ſuer ſang & eau à deux ou trois cents ouvriers ; il ſuffit qu'elle ſe ſoit miſe en tête de paroître un certain jour avec une nouvelle parure, pour qu'il n'y ait plus de repos dans cinquante familles. Il y a telle Dame, dans cette Capitale, qui porte ſur elle trois ſiecles de main-d'œuvre ; non-ſeulement elle a tourmenté les races paſſées, mais même la préſente.

En un mot, toutes les claſſes de la ſociété ſont émues, agitées, tranſportées ; on n'exiſte point à Paris pendant ſa vie, on n'y vit qu'après ſa mort.

LETTRE XLII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

DE tous les ſavants qui ſont dans cette Capitale, il n'y en a point qui ſoient plus profonds que ceux qu'on appelle les nouvelliſtes. Leur département eſt la politique : c'eſt quelque choſe de prodigieux que l'étendue de leur érudition ſur celle-ci. Les autres Philoſophes ne ſont certains de rien ; ceux-ci ſont ſûrs de tout.

On peut les regarder comme les plénipotentiaires du monde chrétien : ils dirigent l'Europe. Ils vous annoncent, au commencement d'une guerre, quelle en doit être l'iſſue : vous ſavez par avance à quoi doivent aboutir les querelles des Souverains. Ils conduiſent la marche des Généraux d'armée, & guident leurs pas. On diroit qu'ils ont meſuré géométriquement l'étendue de leur génie, celle de leur capacité & de leurs reſſources.

Aucun Souverain ne peut expédier un courier, qu'ils ne ſachent le contenu de la dépêche; ni envoyer un Ambaſſadeur, qu'ils ne diſent pourquoi. Ils connoiſſent toutes les intrigues des cabinets, & ont carte blanche ſur les intérêts des Princes. Ils ſont inſtruits de toutes les démarches des Rois, ſans qu'on découvre qu'ils ayent aucune intelligence avec les Cours; & ſi ce n'étoit que dans leurs conjectures ils ſe trompent preſque toujours, on les prendroit pour des ſorciers.

Autrefois ils parioient beaucoup; mais ils ont perdu tant de gageures, qu'ils n'ont plus de quoi contredire le moindre événement de l'Europe. Le Roi de Pruſſe les a ruinés. Lorſque ce Prince commença la guerre, qui dure depuis ſix ans, ils parierent qu'ils ne tiendroit pas une campagne, & ils perdirent. Cet événement ne les découragea point : ils demanderent leur revanche; on la leur donna, & ils perdirent encore : ainſi de revanche en revanche, ils ſe trouvent aujourd'hui entiérement écraſés.

Ce qui les conſole dans leur perte, c'eſt qu'ils ont pardevers eux des rai-

ſons qui prouvent démonſtrativement qu'ils devoient gagner ; & ils en ſont ſi convaincus, que, s'ils n'étoient pas ruinés, ils ſe ruineroient encore : car cette claſſe de ſavants ne ſe rend jamais aux faits ; elle ne s'attache qu'à la préſomption : il n'eſt pas queſtion de ce qui eſt ; il s'agit de ce qui devoit être.

Frédéric eſt leur fléau ; il n'a point fait de ſiege, ni livré de combat, ſans leur cauſer un grand dommage. Il y a ſur-tout une bataille qui en a réduit un grand nombre à la mendicité ; il eſt vrai que les plus fins s'y ſeroient trompés, & qu'il étoit difficile de perdre à plus beau jeu.

Avant leur déſaſtre, ils avoient les moyens d'entretenir des correſpondances dans les pays étrangers ; mais ils en ſont réduits aujourd'hui aux Gazettes de Hollande.

Leur aſſemblée générale eſt dans la grande allée du jardin du Palais-Royal ; c'eſt-là qu'ils donnent leurs audiences, & qu'ils inſtruiſent le public de ce qu'ils ne ſavent point. S'ils étoient d'accord ſur leurs principes, ils étourdiroient la Ville & les Fauxbourgs ; mais heureuſement, pour la tranquillité publique, les

les uns nient tout net ce que les autres avancent : ce qui termine les diſputes, & impoſe ſilence.

Il y a deux ſortes de nouvelliſtes. Les uns ſont des oiſeaux de mauvais augure, qui préſagent toujours un avenir funeſte. Selon eux, la nation Françoiſe touche à ſa derniere ruine, & la Monarchie en corps eſt à la veille de périr. Les autres ſont des ſyrenes politiques, qui enchantent par la douceur de leur voix : ces êtres conſolants trouvent du remede à tout. Si la France perd une bataille déciſive, ils vous diront que c'eſt tant mieux ; car les grands déſaſtres ſont toujours les avant-coureurs de la paix. Si les Anglois enlevent à cette Monarchie des riches continents dans l'Amérique, c'eſt, ſelon eux, une bonne nouvelle ; car elle décharge l'Etat des dépenſes exorbitantes que coûtoit leur entretien. Si le peuple eſt accablé d'impôts exceſſifs pour ſubvenir aux fraix des armées, tant mieux encore ; car ce qui eſt violent, ne peut pas durer. Ils ont toujours deux ou trois proverbes tout prêts à placer à la fin d'une mauvaiſe nouvelle, pour faire le pendant des malheurs publics. En voici deux principaux.

Que lorſqu'on eſt dans le mauvais temps, on eſt toujours à la veille du bon.

Qu'après la tempête, vient le calme.

En attendant ce calme, la France eſt déſolée par un orage continuel.

LETTRE XLIII.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

LA guerre en France n'appauvrit pas tout le monde. Il y a des gens qui s'enrichiſſent pendant ce fléau.

Pour faire des ſieges, & livrer des batailles, il faut établir des impôts ſur les peuples; & c'eſt de la levée de ceux-ci que naît cette nouvelle opulence : malheur plus grand que le mal même qui le produit. Une nouvelle race de régiſſeurs & de commis appauvrit plus la Monarchie, que les taxes & les impôts. Ce n'eſt pas tout; les armées exigent un ſervice & des vivres. Il faut des directeurs, des régiſſeurs, des magaſiniers, des contrôleurs, des inſpecteurs; ſeconde race de ſang-ſues, qui tire le ſang le plus pur

des peuples, & qui lui fait une guerre plus funeſte que l'ennemi.

Tout commis, qui fait ici une campagne dans les vivres, a de quoi vivre juſqu'à la fin du monde. Je le crois bien; un homme qui retranche la ſubſiſtance à deux cents mille hommes, ne ſauroit manquer de ſubſiſtance.

Les hôpitaux des armées ſur-tout font faire de grandes fortunes; ce ſont aujourd'hui les mines les plus abondantes des richeſſes. Celles du Pérou ne rendent pas tant.

J'allai dîner, ces jours paſſés, chez un de ces hoſpitaliers, qui ſe chargent d'avoir ſoin des infirmes des armées, & qui, depuis cette guerre, a un hôtel ſuperbe, & la meilleure table de Paris. On n'eut pas plutôt ſervi le potage, que toute la compagnie en fit l'éloge. Cela ne doit pas vous ſurprendre, me dit à l'oreille un des convives, qui étoit placé à côté de moi; le bouillon, qu'on vante tant, ne peut être que bien nourri; car il eſt tiré de la marmite de vingt mille malades.

LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

INdépendamment de l'Opéra & de la Comédie françoiſe, il y a un troiſieme théâtre à Paris. Celui-ci eſt compoſé de bouffons, qu'on fait venir exprès d'Italie pour divertir la nation; comme s'il manquoit de mauvais plaiſants en France. Il eſt vrai qu'il ſeroit difficile d'en trouver de plus obſcenes, & dont les ſaillies ſoient plus froides & plus inſipides. Heureuſement pour les mœurs, ils jouent le plus ſouvent dans une langue qu'on n'entend pas; & il faut bien que ces gens-là ſe ſoupçonnent eux-mêmes; car la plupart n'oſent point paroître en public, quoiqu'ils y ſoient toujours; ils débitent, ſous le maſque, leurs quolibets & leur fades railleries. On diroit que les François n'ont pas aſſez de leurs folies; ils vont encore glaner celles des autres nations.

Un animal à deux pieds, qui a le nez écraſé, le teint d'un Africain, les yeux d'un cochon, la bouche d'un bœuf, le plumage d'un oiſeau, & les attitudes d'un ſinge, fait les premiers honneurs de ce théâtre. C'eſt lui qui eſt chargé de divertir le ſpectateur; & pour cela, il employe ordinairement les équivoques de la langue, les jeux de mots, & les double-ententes. Je t'avoue que j'eus pitié de la nation Françoiſe, en la voyant rire & ſe divertir de choſes ſi pitoyables. Je n'ai fait aucune recherche pour découvrir l'origine de cet établiſſement : je ne ſaurois croire que la nation Françoiſe ait jamais eu beſoin d'étrangers divertiſſants pour la tenir gaye.

Ce théâtre eſt le ſinge de tous les autres; ſon rôle eſt la parodie; faute de génie original, il ſe borne à la copie.

LETTRE XLV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier me mena, il n'y a pas long-temps, chez une Dame de ſa connoiſſance, où nous trouvâmes un aſſez bon nombre de jolies femmes. Nous nous placâmes dans la chambre où étoit la compagnie, de maniere que nous pouvions voir toutes les beautés qui formoient le cercle, ſans en être vus nous-mêmes; ce qui nous donnoit la liberté de nous entretenir de celles qui le compoſoient. Mon compagnon les connoiſſoit preſque toutes.

Je fis d'abord attention à une jeune & belle Dame, dont la figure me frappa ; mais je crus remarquer, au travers de l'éclat de ſon teint, qu'elle avoit une inquiétude dans l'ame. Je m'en expliquai avec le Chevalier, en la lui montrant des yeux. Il me répondit que je ne m'étois pas trompé : cette beauté, ajouta-t-il, eſt dévorée d'un noir cha-

grin. Avant ſon mariage, notre Monarque avoit jetté les yeux ſur elle; elle ſe regardoit déja comme la ſouveraine des petits appartements; mais la choſe manqua. Dès ce moment, une noire mélancolie s'empara de ſon eſprit. On crut que le mariage diſſiperoit ſes ennuis. On lui donna pour époux un riche financier; mais le remede ne fit qu'irriter le mal. Les phyſionomiſtes prétendent, malgré l'état où vous la voyez, qu'elle mourra de langueur. Il eſt vrai que le coup eſt des plus ſenſibles: au-lieu d'être la maîtreſſe d'un grand Roi, ſe trouver la femme d'un vil partiſan! La vertu, la morale, la religion n'ont chez nous aucune reſſource contre la fatalité d'un pareil deſtin.

Qui eſt cette autre jolie femme, lui dis-je, qui eſt à côté d'elle, & qui me ſemble auſſi languiſſante? C'eſt encore, me répondit le Chevalier, une malade de Cour. La même cauſe a produit le même effet. Quoi! eſt-ce que le Roi, repris-je, a encore jetté les yeux ſur celle-ci? Non, me répondit-il; mais elle a jetté les yeux ſur le Roi. Avec plus de beauté que celle qui poſſede le

cœur du Monarque, & autant d'agrémens pour la faire valoir, elle réſolut d'en faire la conquête. A cet effet, elle galoppa le parc de Verſailles; courut le cerf; aſſiſta à toutes les parties de chaſſe, & ſe campa ſur toutes les avenues par où devoit paſſer le Souverain : mais cela ne prit point. Ce qui l'afflige le plus, c'eſt que le Roi la vit ſans la regarder, & rencontra ſes yeux ſans les fixer.

Je vois, à quelque diſtance de ces deux premieres, une Dame d'une aſſez jolie figure ; mais qui ne me paroît gueres plus gaye : pouvez-vous me dire qui elle eſt? Oui, c'eſt une troiſieme valétudinaire de Verſailles. Quoi! encore une maladie de Cour? repris-je avec précipitation; je crois que votre Empereur a envie de tuer toutes les jolies femmes de Paris. Que voulez-vous, reprit-il; ce ſont des femmes qui ont la rage d'être indiſpoſées à propos d'une envie qui leur prend de ne pas jouir de leur ſanté. Cette derniere tombe en ſyncope toutes les fois que la favorite, qui regne aujourd'hui, fait un Général d'armée, donne un chapeau de Cardinal, ou diſpoſe d'un poſte conſidérable à la Cour. Elle croit que

la diſpoſition de toutes ces charges lui appartient de droit, & que celle qui en jouit n'exerce qu'une uſurpation ſur ſes charmes. En attendant d'être en place, elle nomme aux principaux emplois du Royaume, & fait des Evêques *in partibus*, pour ne pas perdre ſes droits.

Je me charge de ne plus vous faire de queſtions, ſi vous voulez me dire quelle eſt cette jeune beauté qui eſt vis-à-vis de nous, qui a un viſage mixte; je veux dire gai d'un côté, & triſte de l'autre? Je vais vous l'apprendre; c'eſt une Dame avec laquelle le Roi a couché une ſeule fois : auſſi n'a-t-elle que la moitié de ſa joye. Quand elle penſe à ſa félicité, elle pétille d'allégreſſe : mais quand elle fait réflexion que le ſonge de ſa grandeur finit à ſon réveil, que ſa divinité paſſa comme un éclair, & qu'elle ne reçut qu'un ſeul coup d'encenſoir de notre Souverain, elle ne peut s'empêcher de ſe livrer à la triſteſſe.

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Veniſe.

TU t'imagines peut-être que je m'amuſe beaucoup à Veniſe, qui paſſe en Europe pour le ſéjour des plaiſirs : tu te trompes ; je m'y ennuye à la mort. Il faut être taillé, pour m'exprimer ainſi, aux divertiſſements de cet Ville, pour en jouir. Un étranger, qui n'aime ni le jeu, ni les femmes, ſe trouve entiérement iſolé ; il eſt à Veniſe comme au milieu d'un déſert : il ne tient à perſonne, parce que tout le monde tient à ces amuſements.

On eſt ici en compagnie du vice depuis le matin juſqu'au ſoir. Il y a un ordre de ſucceſſion dans la volupté, qui forme un enchaînement d'amuſements frivoles.

Le matin on ſe promene ; l'après-mide, on ſe maſque ; le ſoir, on va au théâtre, & on paſſe le reſte de la nuit au jeu, ou avec des femmes.

Les Vénitiennes ſont belles ; mais elles ſont encore plus galantes. La République leur en donne la permiſſion ; car tout émane ici du grand Conſeil. On a ſouvent mis en délibération, ſi l'on devoit réformer la licence des mœurs ; mais, toutes réflexions faites, on a laiſſé les choſes comme elles étoient : ainſi le vice de l'incontinence eſt permis au ſexe, pour en jouir à ſes périls & riſques.

Nous croyons à la Chine que la pureté des mœurs peut ſeule former un bon Gouvernement, & qu'un peuple, pour être heureux, doit être vertueux. On ne connoît point ici cette maxime ; la politique n'a rien à faire avec la morale. On n'imagine point que la corruption ſoit incompatible avec la puiſſance politique, on penſe même qu'elle peut devenir un de ſes reſſorts.

Pendant ſix mois de l'année, on ſe livre à la folie & à l'extravagance ; & afin qu'on puiſſe le faire plus librement, la République permet le déguiſement. Il eſt libre ici a tout le monde de s'abandonner à toutes ſortes de débauches. Cela s'appelle, dans la langue de pays, jouir du privilege de la liber-

té; & on eſt ſi libre, qu'on eſt effranchi de tous remords.

Ce n'eſt point ſeulement le bas peuple qui ſe livre à la débauche : toutes les claſſes ſont corrompues.

Il y avoit autrefois dans cette Ville des femmes de proſtitution publique, qu'on mépriſoit autant que leur état les rendoit mépriſables. Cette dépravation n'eſt plus; une plus diſtinguée a pris ſa place. Les Dames Vénitiennes ſe ſont faites courtiſannes.

Les mœurs nouvelles ont détruit les anciennes; le mariage n'eſt plus qu'une débauche; l'amour conjugal eſt renvoyé au vieux temps. Un mari & une femme paſſeroient pour ridicules, de ſe piquer de conſtance : on rougiroit de s'aimer. Ici une femme, qui n'a point d'amant, eſt cenſée n'avoir pas aſſez de mérite pour en avoir; & à cauſe de cela, rend ſon mari mépriſable : & il n'y en a preſque aucune aujourd'hui qui n'affranchiſſe le ſien d'une ſemblable humiliation. L'amour illicite ne paſſe pas pour tel.

La prévention eſt établie, & les exemples reçus. Il eſt convenu que la femme d'un noble deviendra la fille de joye

d'une autre, qu'on ſe déshonorera tous d'un commun accord. On ne peut, ſans frémir, parler de pareilles mœurs.

LETTRE LXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarn* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

ON dit communément que les François ſont généreux : il eſt vrai qu'il n'y a point de nation dans le monde qui ſe répande davantage en proteſtations. Elle eſt là-deſſus d'une élévation, d'une nobleſſe d'ame, dont l'hiſtoire ne fournit rien de ſemblable : c'eſt quelque choſe de prodigieux, que la dépenſe qu'elle fait en offres de ſervices.

A mon arrivée ici, pluſieurs François, que je connoiſſois à peine, offrirent de m'obliger. Je n'eus point de repos avec eux, que je ne leur euſſe donné ma parole, que, dans l'occaſion, je diſpoſerois de tout ce qui étoit en leur pouvoir. J'écrivis, peu de jours après, à celui qui m'avoit preſſé le plus, de me prêter ſa

maiſon de campagne pour quelques mois : au-lieu des clefs, je reçus une lettre de ſa part, par laquelle il me mandoit qu'il ne pouvoit m'accorder ma demande, attendu qu'on y bâtiſſoit.

Le lendemain, je priai le ſecond de m'envoyer cinq cents onces d'argent, en attendant que mon banquier, qui étoit à la campagne, fût de retour. Il me les refuſa, ſous prétexte qu'il avoit fait la veille une remiſe qui l'avoit entiérement épuiſé d'argent.

Le ſurlendemain, j'envoyai mon domeſtique au troiſieme, afin de lui faire ſavoir que j'avois beſoin de ſon carroſſe pour deux ou trois jours. Sa réponſe fut qu'il en avoit diſpoſé pour ce temps-là. J'empruntai le cheval d'un quatrieme pour faire une courſe; mais il me fit dire qu'il étoit boîteux.

Les François diſent, pour excuſe, que toutes les offres de ſervices ſont une monnoie courante, dont tout le monde connoît la valeur. Paſſe pour les nationaux; mais on devroit du moins mettre les étrangers au fait de ſemblables impoſtures. Ceux qui calculent ici les dettes publiques, prétendent que ſi les François rempliſſoient les engagements

qu'ils ont contractés par leurs offres, il s'en faudroit aujourd'hui de cent mille millions que la nation eût une obole.

LETTRE XLVIII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

TU as vu dans la lettre ſur les idoles chrétiennes, que les Saints ſont des avocats auprès de Dieu, qui plaident pour les hommes. Leur principale affaire, comme au barreau, eſt de tirer parti de la plus mauvaiſe cauſe, & de rendre blanc ce qui eſt noir. La forme du plaidoyer eſt la même; la ſentence ſeule eſt différente. Quand le Saint expoſe bien le fait, & qu'il lui donne une tournure favorable, le pécheur gagne ſon procès avec dépens. Quand ils ſont compenſés, les deux parties s'indemniſent réciproquement. Dieu y met, pour ſa part, le délices du Ciel, & le pécheur les peines du Purgatoire.

Je t'envoye ici un de ces plaidoyers dans les formes, qu'on lit ici dans un

couvent de Bonzes. C'eſt un Saint qui intercede pour un pécheur qui a commis un homicide. La ſcene, qui eſt en forme de dialogue, ſe paſſe dans le Ciel au pied du trône de la Divinité.

LE SAINT.

Etre ſuprême, Créateur du ciel & de la terre, grand Dieu, qui eſt mort ſur l'arbre de la croix pour racheter le genre-humain, & dont la bonté n'a point de bornes, je viens intercéder ta miſéricorde pour un mortel qui en a tué un autre.

DIEU, *en colere.*

Ne me parle point de ces malheureux aſſaſſins; j'ai réſolu de ne leur faire aucune grace.

LE SAINT.

Mais ſi celui pour qui j'employe ma médiation, eſt véritablement repentant?

DIEU.

Que m'importe ſon repentir, maintenant que le meurtre eſt fait?

LE SAINT.

Mais, Dieu des mortels, conſidere ton pouvoir.

DIEU.

C'eſt auſſi ce que je conſidere. Le pardon de ce crime s'oppoſe aux droits du ciel ; ma clémence eſt ici contraire à ma gloire ; car ſi tous les hommes ſe tuent entre eux, ma puiſſance finira dans l'univers.

LE SAINT.

Je te demande cependant le pardon du mortel homicide.

DIEU.

J'ai moins beſoin d'abſoudre aujourd'hui ce péché que jamais ; car la plupart des peuples s'égorgent à la guerre.

LE SAINT.

Que veux-tu, Dieu ? la choſe eſt faite. L'homme eſt mort, il ne ſauroit le reſſuſciter.

DIEU, *ſe radouciſſant.*

Comment t'appelles-tu, toi ?

LE SAINT.

Saint Polycarpe.

DIEU.

Ah ! de quoi te mêles-tu, d'intercé-

der pour des assassins? Car, si je ne me trompe, ce n'est pas-là ton département.

LE SAINT.

C'est une de mes anciennes pratiques; je t'ai souvent intercédé pour lui. Il m'a demandé cette grace, & je n'ai pu la lui refuser.

DIEU.

Apparemment qu'il t'a fait présent de quelque beau cierge?

LE SAINT.

Je t'avoue qu'il est généreux à l'offrande.

DIEU.

Voilà comme vous êtes tous, vous autres saints; pour quelques livres de cire, vous vous chargeriez des crimes les plus énormes. Ecoute, Polycarpe; je veux bien, à ta priere, pardonner à ce meurtrier: mais ne reviens plus à la charge; car je te proteste que, s'il assassine encore une fois, je le damnerai pour toujours.

LETTRE XLIX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a ici un Miniſtre d'Etat qui a la permiſſion du Roi de corrompre les mœurs de la nation; les femmes, qui veulent ſe proſtituer, ſe perdre d'honneur & de réputation dans le monde, s'adreſſent à lui. Son département eſt celui du libertinage; car il préſide aux ſpectacles de Paris. Ce Miniſtre tient, en quelque façon, les rênes de la débauche; il ſigne les paſſeports de diſſolution: quand une femme a reçu de lui ſes lettres de mauvaiſes mœurs, elle peut ſe livrer hardiment à toute ſorte de corruption: c'eſt-à-dire, que lorſqu'il l'a fait placer au théâtre, le cenſeur des mœurs, ou le Lieutenant de la police, comme on l'appelle ici, n'a plus d'inſpection ſur elle.

Une jeune perſonne, qui cherche à ſecouer le joug de la pudeur; une fille qui veut quitter ſon pere & ſa mere

pour ſe livrer au crime ; une femme qui veut ſe ſéparer de ſon mari, pour ſe proſtituer publiquement avec ſon amant, n'ont qu'à en demander la permiſſion à ce bureau de ſcandale. Aurois-tu jamais imaginé que, chez un peuple civiliſé, il y eût de tels établiſſements ; & que ceux qui doivent veiller ſur les mœurs, fuſſent les premiers à les corrompre ? C'eſt ici un privilege de la Couronne ; car le droit que s'arroge ce Miniſtre d'autoriſer la débauche, émane du Prince.

Les filles de ſpectacle ont la permiſſion du Gouvernement de ſe livrer à toutes ſortes de proſtitutions : outre ce privilege, elles ont encore celui de ruiner les familles, & de diſſiper par avance la fortune des mineurs ; d'empêcher les mariages légitimes ; de faire ſéparer les maris de leurs femmes ; de diminuer la population ; de remplir le Royaume de maladies honteuſes, &c.

On me montra l'autre jour une de ces filles de ſpectacle ſans mœurs, qui fit trembler, en dernier lieu, le Chef de la police de Paris. Celui-ci la manda pour lui faire rendre compte d'une ſomme de ſix cents mille livres qu'elle avoit

diſſipée à un financier chargé de famille. D'abord l'Actrice s'inſcrivit en faux contre l'incompétence du tribunal ; mais elle s'y rendit tout exprès pour y jouir de la ſatisfaction d'en inſulter le Chef. » Madame, lui dit le » Juge tremblant & confus, je ſais que » je paſſe les bornes de ma charge; » mais le zele... Le zele, Monſieur, » l'interrompit bruſquement la proſti- » tuée, eſt de ſavoir ſon devoir. Ce » n'eſt pas à un homme, tel que vous, » à mander une femme comme moi; » vous ſavez que je ſuis de l'Opéra, où » je figure dans les ballets ; une per- » ſonne, auſſi néceſſaire que je le ſuis » au public, n'eſt pas faite pour paroî- » tre à la police.

» Au reſte, Monſieur, de quoi s'a- » git-il ? Il y a un financier qui a dé- » penſé ſix cents mille livres avec » moi ; hé bien, que trouvez-vous à » cela ? Eſt-ce qu'un François n'eſt » pas libre de donner ſon bien à qui il » veut ? Il n'y a aucune loi en France » (du moins que je ſache) qui défende » à un homme riche de donner, & à » une femme pauvre de recevoir. Si » vous êtes homme de loi, vous de-

» vez ſavoir que, de toutes les acqui-
» ſitions, celle qui vient par dona-
» tion, eſt la plus légitime. Faut-il que
» les filles de l'Opéra attendent que
» leurs amants ſoient morts, pour hé-
» riter d'eux par teſtament?

» Enfin, Monſieur le Policien, je
» n'ai qu'un mot à vous dire. Le finan-
» cier, pour qui vous vous intéreſſez,
» m'a donné un demi-million; il y a
» une choſe qui me fâche en cela; c'eſt
» qu'il ne m'en ait pas donné d'avantage. »

En finiſſant ces mots, elle lui rit au nez, ſe leva, regagna ſon carroſſe, & laiſſa le Juge tout étourdi de ſon impertinence.

LETTRE L.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à à Pékin.*

De Paris.

IL eſt facile de veiller à Paris; mais il n'eſt pas aiſé d'y dormir. Le bourdonnement de huit ou neuf cents mille perſonnes qui s'entretiennent enſemble; le bruit continuel de vingt mille carroſſes; le tumulte & l'embarras des rues;

l'agitation des citoyens ; le concours des peuples ; les cris perçants des pourvoyeurs ; le charivari des charlatans qui veulent tromper les paſſants ; le bruit des tambours qui cherchent à enrôler des ſoldats ; le chant des proceſſions & celui des enterrements ; la voix de ceux qui publient les arrêts & les ſentences ; le ſon aigu des trompettes qui annoncent qu'on va fouetter ou pendre quelque citoyen ; tout cela n'eſt rien moins que l'image du ſilence.

A ce tumulte du jour, ſuccede le vacarme de la nuit. On n'eſt pas plutôt au lit, que les Bonzes & les Bonzeſſes commencent leur charivari. A minuit, une confuſion de cloches ſe fait entendre dans les airs. Les uns & les autres annoncent, à grand bruit, qu'ils vont prier Dieu tout bas. A deux heures du matin, comme on commence à ſommeiller, le bruit ſe renouvelle. Au point du jour, le carillon recommence. Tous les devoirs de la religion & de la ſociété s'annoncent avec bruit. Si on reçoit une nouvelle avantageuſe de l'armée, d'abord les canons tirent ; ſi un homme meurt, auſſi-tôt les cloches ſonnent. Le Prince, la politique, la reli-

gion, Dieu, les Saints, les Anges, & les morts, contribuent ici à faire mourir les vivants.

LETTRE LI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier, qui nous prend pour des gens qui habitent les Antipodes de la raiſon humaine, eſt ſurpris d'entendre dire que les Chinois ont fait des progrès dans les ſciences : il ne revient pas de ſon étonnement, lorſqu'on lui dit que nous avons de l'intelligence ; ce qui fait qu'il haſarde quelquefois avec moi des queſtions à l'Européenne.

Monſieur le Chinois, me diſoit-il dernièrement, on dit & on écrit que vous êtes ſavants & éclairés : d'où tirez-vous, s'il vous plaît, ce génie ? car pour faire des progrès dans les arts, il faut des principes, & j'avois toujours cru que le ſavoir n'avoit jamais paſſé la ligne ; que tout le reſte de l'univers étoit dans les ténebres, & que l'Europe ſeule étoit éclairée.

M.

M. le Chevalier, lui dis-je, je vais vous expliquer ceci. Imaginez-vous que la Chine, quoiqu'auſſi grande que l'Europe entiere, ne compoſe qu'une ſeule famille; & que cette famille eſt élevée par les ſoins d'un pere qui a le même ſoin de l'éducation de tous ſes enfants. La naiſſance, le rang & la fortune ne changent rien à cette éducation, il ſuffit d'être membre de l'Etat pour la recevoir. La ſituation des lieux, la diſtance des hommes, l'emplacement des Provinces, la grandeur des Villes, la politeſſe des Bourgs, ne changent rien à l'inſtitution. Par-tout où il y a quatre Chinois, il ſe trouve un maître pour les inſtruire.

De cette éducation générale dans un Empire auſſi étendu que la Chine, il eſt impoſſible que le génie d'un grand nombre de citoyens ne perce & ne ſe faſſe jour au travers de la multitude.

Mais l'inſtitution, pour être univerſelle, n'en ſeroit pas meilleure, ſi elle n'étoit fondée ſur des principes ſolides. Voici la marche que nos maîtres tiennent, ou, pour mieux dire, le gouvernement établi pour nous former l'eſprit aux ſciences.

Toutes les connoiſſances nous ſont défendues dans notre enfance. Le ſeul livre qu'on nous donne à étudier eſt celui de Confucius, qui contient les premiers éléments de la Philoſophie de notre religion. D'abord on nous enſeigne à le lire, & enſuite à le comprendre : ce qui fait deux études différentes, l'une devant ſervir de préparation à l'autre.

Il ne nous eſt pas permis, dans notre jeuneſſe, d'avoir de l'eſprit, ni d'acquérir d'autre ſavoir que celui qui doit ſervir de fondement à tous les autres. Les ſciences, chez nous, ſont, pour ainſi dire, étayées, & ne doivent ſe placer dans notre imagination que dans leur temps, & quand l'entendement eſt préparé à les recevoir.

La pureté du langage eſt une des premieres préparations ; car nous croyons qu'il eſt impoſſible de penſer juſte lorſqu'on ne ſait pas s'exprimer exactement. Il faut que la parole, qui eſt l'image de l'ame, ſoit nette ; ſans quoi le tableau de nos idées eſt louche.

Après l'étude de la langue vient celle des mœurs, de manieres, des uſages & des cérémonies, qui ont chez nous leurs

principes. Rien de plus ordinaire, à ce que je m'apperçois en Europe, que de voir des ſavants & des gens de lettres qui n'ont pas la moindre teinture des choſes qui forment les devoirs les plus eſſentiels de la vie civile. Ils ſavent toutes les ſciences, excepté celles qui ſont le plus néceſſaires aux hommes. A la Chine, ces choſes ne ſe négligent point; on les apprend dans les écoles par principes, ainſi que les ſciences les plus graves. On connoît un lettré, chez nous, à la maniere aiſée dont il fait la révérence. Après ces premieres préparations, chacun ſe choiſit la ſcience qu'il croit la plus propre à ſon génie; mais quelle que ſoit celle qu'on embraſſe, on ne peut y devenir profeſſeur ſans paſſer par une longue ſuite d'examens très-rigides, ſubits devant des Mandarins habiles nommés par l'Empereur, car ſi c'eſt un vol qu'un particulier fait, lorſqu'il s'approprie un bien qui ne lui appartient pas, nous penſons que ce n'en eſt pas un moins grand que de s'arroger le titre de ſavant quand on ne l'eſt pas.

Ceux qui, dans l'examen, ſe trouvent inférieurs à la ſcience dont ils veulent

obtenir le grade, ſont punis ſévérement; car c'eſt un grand crime chez nous de n'avoir pas le mérite ſuffiſant pour ſe diſtinguer dans la littérature qu'on embraſſe, parce que cette négligence en ſuppoſe d'autres préliminaires : cela peut aller au point que l'Empereur inflige la peine de mort. Loi qui paroît cruelle; mais qui eſt très-juſte : car elle prévient une infinité de vice que le faux ſavoir introduit toujours. L'Empereur aſſiſte en perſonne au dernier de ces examens, & eſt témoin lui-même de la capacité de ſes ſujets, qui ſont le plus en état de ſe diſtinguer dans les arts.

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin.

De Paris.

LEs Indes ſont contribuer l'Europe. Elles en retirent tous les ans des ſommes conſidérables pour l'entretien de ſon luxe. Les Indiens fouillent dans leurs

mines; ils en retirent de petits cailloux, qui, taillés artiſtement, jettent beaucoup de feu, & font un grand éclat : on les appelle diamants. Les femmes les aiment beaucoup : elles en ſont preſque folles. Il n'y a rien qu'on ne puiſſe leur faire faire, pour en avoir.

C'eſt le chemin le plus court pour arriver à leur cœur, parce qu'il n'y en a point de plus abrégé pour ſatisfaire leur vanité. Telle qui a réſiſté long-temps à un beau viſage, ne réſiſte point à un beau brillant.

Au reſte, ces petits cailloux entrent ici dans la compoſition de l'hymen. Il faut qu'une femme ait une bien grande antipathie pour s'unir avec un homme, ſi un aſſortiment de diamants ne la rapproche de lui. Il ſemble qu'il y ait dans les diamants comme une vertu ſympathique. On peut dire que les Indes forment la plupart des mariages qui ſe font en Europe. Telle beauté difficile ne ſe fût jamais rangée ſous le joug de l'hyménée, ſi les mines de l'Orient n'euſſent produit une pierre qui l'a éblouie.

On prétend que la valeur de ces cailloux, qui ſont actuellement en France, eſt auſſi conſidérable que celle de ſon

numéraire ; de maniere que ce luxe l'a appauvrie de la moitié ; & que, ſans lui, elle ſeroit une fois plus opulente qu'elle n'eſt : car il ne faut pas croire que l'Etat puiſſe jamais réaliſer cette oſtentation ; ſi elle mettoit en vente tous ſes diamants, leur valeur tomberoit auſſitôt. C'eſt une richeſſe qui n'eſt réelle, pour m'exprimer ainſi, qu'autant qu'elle eſt chimérique.

Mais l'original de ce luxe n'eſt pas ſi onéreux que ſa copie : faute d'un aſſez grand nombre de diamants, on en compoſe : on a créé à Paris de nouvelles Indes. Ces cailloux précieux, faits par les mains de la nature, ſont devenus l'affaire de l'art ; on a mis en manufacture l'ouvrage de Dieu.

Ce luxe copie met ici tout le monde en état d'en avoir un ; la diſproportion du prix eſt ſi grande avec l'original, qu'un écu peut en repréſenter cent mille ; mais ces cent mille coûtent moins qu'un, parce qu'ils contiennent une valeur quelconque, au-lieu que l'autre n'en a aucune. Ces diamants d'imitation ſe fondent d'eux-mêmes ; il faut les recréer tous les jours ; ce qui en augmente conſidérablement le prix.

On dit encore ici pour raiſon, que l'argent ne ſort pas de l'Etat; mais la circulation dans ce luxe eſt tout d'une piece; elle ne s'étend pas aſſez : on m'a montré ici un de ces créateurs de diamants, qui a ramaſſé une fortune d'un million. Il vaudroit preſque autant pour la France, que cette ſomme, ainſi poſſédée par un ſeul particulier, eût paſſé aux Indes.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Ferrare.

SI tu ſavois quelque colonie en Aſie qui voulût venir habiter en Europe une grande & belle Ville, remplie de maiſons vuides, j'en ſais une; c'eſt Ferrare, où je me trouve à préſent, & d'où je t'écris. On pourroit mettre ſur ſa porte cet écriteau : VILLE A PEUPLER.

J'y ſuis preſque ſeul avec un autre étranger, qu'on appelle le Vice-Légat.

On dit que c'eſt le mauvais air qui

dépeuple cette Ville ; mais on peut préſumer que c'eſt le mauvais gouvernement.

Combien de Pays en Europe, dont le climat eſt moins bon que celui de Ferrare, & qui ſont néanmoins remplis d'habitants !

On voit par l'hiſtoire d'Italie, que cette Ville contenoit autrefois un grand nombre de citoyens ; aujourd'hui elle ne contient que des édifices.

Ce Pays eſt ſans agriculture, ſans commerce & ſans arts ; cela ſeul ſuffit pour le dégarnir.

Il n'a point de maître ; car un Etat en Europe, qui appartient à l'Egliſe, n'appartient à perſonne : or, on n'a jamais oui dire qu'un Etat fleuriſſe ſans chef politique ; car je n'appelle point chef un Mandarin Prêtre, qui envoye un autre dans un Gouvernement, ſur lequel il ne peut pas veiller lui-même.

Pluſieurs Etats s'étoient donnés au St. Siege ; les Papes firent un pas de plus ; ils uſurperent Ferrare. Ils ordonnerent au légitime Souverain de ſe retirer, & occuperent ſon trône.

Il eſt vrai que, pour faire les choſes dans toutes les regles papales, ils

l'excommunierent; ce qui dans ce temps-là, étoit très-bien imaginé pour rendre un Prince odieux à ſes ſujets, en les relevant du ſerment de fidélité.

Ici les hommes & les femmes s'enferment dans des Couvents; la Ville devient une communauté de Moines & de Religieuſes. Les hommes ſe cloîtrent d'un côté, & les filles s'enferment de l'autre; ainſi la génération ne ſe rencontre plus.

Il eſt clair que ſi l'on n'envoye point des colonies à Ferrare, la Ville, dans peu, ſe trouvera ſans habitants: alors l'Agent apoſtolique, ſe retirant à Rome, pourra dire au Pape: *Votre Sainteté* a les clefs du Royaume du Ciel; voilà maintenant les clefs d'un Royaume de la terre.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LEs négociants d'Europe acquierent de grands biens avec beaucoup d'aiſance : voici comme ils amaſſent des tréſors. On attire chez ſoi autant de richeſſes que l'on peut ; quand on en a fait une bonne proviſion, l'on ferme ſa porte, & l'on garde ce qu'on a : cela s'appelle ici faire banqueroute.

Cette honnête maniere de s'approprier le bien d'autrui, ſe fait avec la permiſſion des Magiſtrats. Il y a pour cela trois manieres qui ont toutes le même objet.

La premiere eſt de faire appeller ſes créanciers dans ſon comptoir, & de leur dire ſi bas à l'oreille, que perſonne ne l'entende : » Meſſieurs, je » vous dois un million ; je ne puis vous » payer que cinquante mille livres : » voilà mon dernier mot ; c'eſt à pren-

» dre ou à laiſſer. » Cette maniere de voler le bien d'autrui eſt la plus honorable ; auſſi eſt-elle la plus pratiquée, parce que le public n'eſt pas averti qu'on manque de probité ; ce qui ne diminue pas la confiance générale, fournit les moyens de parler une ſeconde fois à l'oreille de ſes créanciers.

La ſeconde eſt d'envoyer ſes livres au Greffe, & de garder l'argent. Ces livres ſont toujours en regle ; car l'on peut écrire ſur le papier tout ce qu'on veut. Des ſyndics ſont nommés ; dans peu l'affaire eſt terminée, & l'on ouvre de nouveau ſon comptoir, comme ſi de rien n'étoit.

La derniere eſt toute ſimple. On dénature les meilleurs effets ; on enleve l'argent de la caiſſe, & on laiſſe à ſes créanciers des marchandiſes invendables & des mauvaiſes dettes, & on s'en va. C'eſt ce qu'on appelle banqueroute frauduleuſe ; mais de celle-ci aux autres, il n'y a gueres de différence que quelques pages d'écriture. Pour l'ordinaire, on n'eſt gueres riche à la premiere banqueroute, ni fort opulent à la ſeconde ; mais on jouit d'une grande fortune à la troiſieme.

Les Gouvernements d'Europe n'ont point de notions juſtes ſur l'adminiſtration marchande ; on confond toujours les déſordres publics avec les particuliers. Un négociant, qui ceſſe de payer, cauſe une léſion dans la ſociété commerçante ; le négoce en ſouffre des altérations : il gêne l'induſtrie & la main-d'œuvre ; en un mot, il eſt criminel, pour avoir détenu un dépôt qu'on lui avoit confié. Sa cauſe ne peut point être jugée au tribunal de ſes pairs ; ſon déſordre eſt l'affaire du Gouvernement, comme tous ceux qui contiennent une violation publique. Les banqueroutes à l'amiable, comme on les appelle, ſont contraires à la juſtice du Prince, & aux loix fondamentales. Dès qu'un citoyen s'eſt conſacré au commerce, il devient l'homme de la République ; toutes ſes démarches doivent être marquées au coin de l'Etat ; ſes contrats cachés ſont des conjurations ſecretes contre la Monarchie, dans leſquelles le créancier eſt auſſi repréhenſible que le débiteur. Le banqueroutier, après ſon déſordre, eſt cenſé être dans les priſons du Prince ; d'où les loix ſeules peuvent le retirer.

On demande à cela, s'il n'eſt pas permis à un citoyen de donner ſon bien à un autre, ou de ſe déſiſter de ſes prétentions. Il ne le peut point dans le cas de banqueroute frauduleuſe. Un François n'a point le droit d'empêcher le cours de la juſtice contre ſon domeſtique qui m'a volé; d'où vient que j'aurois celui d'abſoudre un marchand qui lui retient ſon bien injuſtement? Il eſt permis de donner; mais il ne l'eſt pas de laiſſer voler, parce que le vol contient une félonie qui forme une léſion dans l'ordre général, qui trouble la République.

Les Européens n'ont point ces idées ſur le commerce; auſſi cette branche de l'adminiſtration, chez eux, eſt un pur brigandage.

LETTRE LV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

ME voici, depuis quelques jours, dans le Pays des Papes, la Ville des Cardinaux, la patrie des Prêtres, & le magaſin des chanteurs.

Le terrein de Boulogne eſt fécond & abondant; après la Chine, on ne voit rien de ſi fertile ſur la terre.

Il y a un commerce dans cette Ville, dont je ne ſache pas qu'aucun peuple du monde ait encore eu l'idée. Les Africains trafiquent en hommes; les Boulonois négocient en chiens.

La Ville eſt grande, bien pavée, remplie d'Egliſes, de Colleges & de Docteurs. Les naturels du Pays n'ont point de langue. Ils s'expriment par des geſtes, & un je ne ſais quel jargon, que ceux qui l'entendent trouvent fort comique.

Boulogne doit un bouffon à chaque

théâtre d'Italie. La ſcene comique ne ſauroit faire rire le public, ſans un Docteur Boulonois.

Outre les bouffons, il y a beaucoup de Moines. Ses cloîtres forment les plus grandes caſernes monachales qui ſont dans la chrétienté. On y voit des Couvents qui reſſemblent à des Villes; & ces Villes ſont ſi nombreuſes, que, ſi on les retranchoit, celle de Boulogne ne ſeroit plus qu'un village.

Il s'en faut beaucoup que l'école de la morale ſoit auſſi perfectionnée ici que celle de la peinture. Les Boulonois ne cherchent pas à s'inſtruire de la ſcience des hommes; ils ne s'appliquent qu'à copier leurs viſages.

Un pere de famille, qui a deux enfants, en doit un à l'oiſiveté de Boulogne, & l'autre aux intrigues de Rome. Celui-là ruine ſa maiſon, tandis que l'autre fait ſon chemin, perce la foule du ſacré College; & trente ans après, releve une maiſon, qui, à la ſeconde génération, tombe encore, & eſt relevée de nouveau par un membre de l'Egliſe.

La nobleſſe de Boulogne eſt la plus ancienne de l'Egliſe, & la plus nouvelle

de l'épée. La thiare & la pourpre rempliſſent de titres les archives.

Elle eſt fort nombreuſe ; car chaque Pape Boulonois, outre cinq ou ſix Princes, crée encore vingt ou trente nobles. Dans les autres Etats de l'Europe, il faut une ſuite d'ancêtres ; mais il ſuffit ici d'un conclave.

Un homme, qui n'eſt pas noble, peut, par l'opération du S. Eſprit, ennoblir une foule de roturiers. Un Moine mendiant, qui a renoncé par des vœux ſolemnels aux titres & aux rangs, n'eſt pas devenu Pape, qu'il fait des Gentilshommes de toute eſpece.

Les femmes acquierent auſſi la nobleſſe par l'Egliſe. Les intrigues galantes qu'elles ont avec les Cardinaux, décraſſent leur origine. Elles ſeroient bien plus nobles, ſi l'on faiſoit les Papes plus jeunes : mais ils ſont ſi vieux lorſqu'on les crée, qu'ils n'ont plus la force de les ennoblir.

C'eſt le pays de la débauche, de la muſique & de la dévotion. On y prie Dieu ſix heures du jour ; on y en chante huit, & on s'y proſtitue dix.

Chaque coin de rue eſt un autel ; chaque autel a une image, & chaque image fait ſes miracles.

LETTRE LVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

IL y avoit autrefois un grand inconvénient dans la Religion du Chriſt; les fideles, qui avoient péché, quoique légérement, étoient condamnés aux flammes éternelles; c'étoit bien dur pour ceux qui ne l'avoient pas fait exprès.

Après bien des recherches pour trouver un tempérament qui empêchât que tant de pécheurs de bonne foi ne fuſſent précipités pour toujours dans l'enfer, on imagina le Purgatoire.

Je voudrois bien pouvoir te dire ce que c'eſt que le Purgatoire. Les Européens, qui mettent par tout de la fiction, ont imaginé, dans leurs fables, le fleuve Léthé, qui a la vertu de faire oublier le paſſé. Le Purgatoire eſt une eſpece de fleuve Léthé. Dieu oublie qu'il a été offenſé, & paſſe l'éponge ſur ſa juſtice. On peut regarder auſſi

le Purgatoire comme des lettres d'appel, par leſquelles les pécheurs ſe réclament du pouvoir des démons.

Il fait très-chaud dans le Purgatoire; mais il n'y fait pas ſi chaud qu'en Enfer. Ses flammes brûlent; mais elles ne conſument pas : leur caractere eſt de purifier. Après quelques ſiecles, on en ſort clair & net, comme un cryſtal de roche; alors on va prendre ſa place dans le Ciel, comme ſi de rien n'étoit.

Ce projet eſt un des plus beaux qu'ait jamais formé le chriſtianiſme. Sans lui, Dieu, à la fin du monde, ſe fût trouvé preſque ſeul dans le Paradis; au-lieu que le Purgatoire lui recrute continuellement des élus.

Il eſt dommage que ce magnifique plan ne ſoit pas gratis. Il faut acheter le Purgatoire. Les Bonzes & les Mandarins Prêtres y ont mis deux prix. Ceux qui craignent la brûlure, l'achetent en gros, & ſont preſque auſſi-tôt délivrés. Mais il faut qu'un pécheur ſoit bien riche pour aller ainſi droit au Ciel, après n'avoir fait qu'effleurer le Purgatoire. On m'a parlé de quelques Chrétiens à demi-réprouvés, à qui il

en a coûté plus de cinquante mille taëls pour ſe racheter tout d'un coup de ſes flammes.

A l'égard de ceux qui n'ont pas de quoi payer leur délivrance, ils ſe grillent tranquillement pendant une ſuite de générations.

Il y a des philoſophes Européens qui prétendent que les richeſſes ne ſont bonnes à rien ; mais depuis l'établiſſement du Purgatoire, elles ſervent à quelque choſe.

Tout le monde a gagné à ce marché. On demande continuellement pour les ames du Purgatoire. Les Chrétiens, qui ſont de la ſecte du Pape, font des aumônes continuelles ; des troncs établis à ce ſujet, ſont remplis tous les jours d'argent ; mais de celui-ci les ames du Purgatoire n'en voyent gueres. Les pagodes, qui, avant l'invention du Purgatoire, étoient très-pauvres, ſont aujourd'hui fort riches.

Cette inſtitution n'eſt que pour les péchés véniels ; ſi on avoit établi un Purgatoire pour les mortels, il eût été bon alors d'être Chrétien. Cet établiſſement eſt admirable pour encourager les pécheurs de cette ſecte : qu'importe

qu'on offenſe l'Etre ſuprême ; avec de l'argent, on peut ſe tirer du mauvais pas de l'Enfer.

Les Européens ſont peut-être les plus grands calculateurs qu'il y ait au monde. On m'a parlé d'une énumération, qui contient le nombre des ames rachetées des flammes du Purgatoire depuis ſon inſtitution ; ce nombre eſt prodigieux. On y trouve des Chrétiens de toutes les conditions & de tous les états ; excepté des Papes, excepté des Rois, excepté des Miniſtres d'Etat, excepté des Moines, excepté des dévots, excepté des Financiers : tous ces gens-là vont droit en Enfer.

LETTRE LVII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LEs Miniſtres d'Etat, en France, ſont toujours chancelants ; ils ne ſont jamais fermes ſur leurs pieds. Quand j'arrivai à Paris, on en déplaça deux ; & peu de temps après, on en créa

trois. Il n'y a point d'hôtel de louage qui change plus ſouvent de maître que celui du Contrôleur des finances. Un Miniſtre eſt à peine inſtallé dans ſon poſte, qu'il eſt relevé par un autre, qui cede lui-même ſa place à un troiſieme. Ils ſe rencontrent, pour m'exprimer ainſi, ſur l'eſcalier de l'adminiſtration.

On diroit que le Roi de France fait continuellement la revue de ſes Miniſtres, & que ceux-ci ne ſont que paſſer devant leurs charges. Tu peux t'imaginer, pendant ce changement continuel, comment vont les affaires de la République. Comme ceux qui gouvernent ne ſont jamais aſſurés dans leur poſte, l'Etat eſt toujours chancelant.

On apprend ſouvent la réforme d'un Miniſtre avant qu'on ait ſu ſa nomination : auſſi eſt-on en uſage de l'aller complimenter le matin même, crainte que le ſoir on n'y ſoit plus à temps. Le jour qu'on eut nommé le Miniſtre qui gouverne aujourd'hui les finances, un Seigneur, de ſa connoiſſance, courut ſur l'heure à ſon hôtel pour le complimenter. Mon ami, demanda-t-il au Suiſſe, ton maître eſt-il toujours Mi-

niſtre? Le portier, qui n'en étoit pas encore inſtruit, lui répondit qu'il n'en ſavoit rien. Vous verrez, dit-il, en ſe tournant vers un autre Seigneur qui étoit dans ſon carroſſe, qu'on l'aura remercié avant même de l'avoir créé.

Comme tout le monde ſait ici qu'un Miniſtre qui entre en place, n'y eſt pas pour long-temps, on s'arrange en conſéquence; chacun ſe hâte de lui demander des graces; & le Miniſtre, qui ſent que ſa démiſſion eſt prochaine, ſe hâte de les accorder. Que lui importe de ſe donner la peine de diſtinguer les talents, & de ne donner les emplois qu'au mérite? Il ſait que, dans quelques jours, il ne ſera plus rien, & qu'on ſe ſouviendra à peine qu'il ait exiſté! Il va plus loin; il trouve les affaires de la Monarchie embrouillées, & il les embrouille davantage, afin que celui qui viendra après lui, trouve plus de difficulté à les débrouiller: c'eſt une vengeance qu'il attache à l'inſtabilité de ſon poſte.

LETTRE LVIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LEs mœurs ſont ſi corrompues en France, que cela va juſqu'à la diſſolution. Il s'y commet journellement un crime qui fait frémir la nature. C'eſt le dernier période de la corruption humaine. Les peres, en Afrique, vendent leurs enfants au travail; ici les meres vendent leurs filles à la proſtitution. Elles ſont elles-mêmes les premieres marchés d'incontinence, & s'approprient l'argent de leur crime.

En Barbarie, c'eſt aſſez qu'il naiſſe un grand nombre d'enfants d'un mariage, pour que la fortune de ceux qui leur ont donné le jour, augmente. En France, il ſuffit qu'une mere ait pluſieurs filles, pour rendre la ſienne conſidérable.

L'éducation & les talents ſont pour l'ordinaire les fondements de ce contrat infame. On ne les éleve mieux,

que pour les vendre davantage : plus elles ont d'agréments, & plus on met leur innocence à haut prix.

La police eſt informée de ces marchés; les Magiſtrats des autres tribunaux ne l'ignorent pas; tout le monde le ſait, & perſonne n'en dit rien.

Brûles cette lettre; car je ne voudrois pas que l'Empereur & les peuples de la Chine ſachent que de tels monſtres habitent la terre. Il y a des crimes chez les peuples corrompus, dont il ne faut pas que les Gouvernements ſages ayent la moindre idée. Ils auroient trop mauvaiſe opinion de la nature humaine, ſi on la leur montroit ſous un caractere ſi difforme; & par-là ils pourroient perdre la confiance que l'on doit avoir en la vertu.

LETTRE LIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

DE toutes les ſciences qu'on profeſſe en France, la politique eſt celle qui

qui ſe donne à meilleur prix. Elle ſe vend ici à ſi bon marché, qu'il n'y a point de laquais qui n'ait le moyen de l'acheter. Pour deux ſols, on peut connoître les intérêts des Princes, être inſtruits des négociations de l'Europe, & ſavoir deux fois la ſemaine comment va le monde.

Les principes de cette ſcience ſont contenus dans des feuilles volantes, qu'on appelle gazettes. Ses ſéances ordinaires ſe tiennent dans de petites Académies, qui ſont aux portes des jardins du Palais-Royal & des Tuileries, où des Suiſſes vendent au public l'eſprit des Cours. Si on veut devenir bien ſavant dans les ſecrets des cabinets, & que, pour cet effet, on veuille lire bien des papiers, on paye plus d'argent; car les connoiſſances de la politique ont un prix fait; il en coûte tant la feuille. C'eſt dans celles-ci où l'on apprend exactement ce qui ne ſe paſſe pas dans les différentes Cours, & que l'on eſt inſtruit de toute autre choſe que de ce que l'on veut ſavoir.

La plupart de ces gazettes ſont étrangeres. Les grands profeſſeurs en politique ſe tiennent en Hollande; Répu-

blique économe, qui met à profit le bruit de la renommée, & qui pouſſe l'induſtrie juſqu'à tirer parti du menſonge même. C'eſt de là qu'ils font part aux autres nations de l'Europe de leur profond ſavoir, & qu'ils leur communiquent leurs ſavantes réflexions.

Toutes ces feuilles ont un genre d'érudition, qui leur eſt particulier. La gazette d'Amſterdam, qui a le pas ſur les autres, eſt très-profonde dans la ſuperficie des faits : elle eſt remplie d'une élocution qui ennuye très-méthodiquement. La gazette de la Haye eſt admirable pour publier des événements imaginaires ; celle de Rotterdam pour mentir ; & celle d'Utrecht pour ne pas dire vrai. Mais lorſqu'on veut ſavoir beaucoup de faits faux & impoſteurs, on lit un imprimé qui a pour titre *le Courier d'Avignon*. C'eſt un Bonze apoſtat, & qui apoſtaſie de nouveau dans cet écrit réguliérement deux fois la ſemaine. Il y a auſſi une gazette de France ; mais il lui eſt défendu, de la part du Gouvernement, de dire vrai : il n'eſt permis à l'auteur que d'être froid & inſipide.

J'ai oui dire qu'on avoit réſolu une fois d'empêcher l'entrée de ces gazettes

étrangeres dans le Royaume; mais ce projet n'eut pas lieu. Il eſt à préſumer que l'adminiſtration réfléchit ſur les conſéquences d'une pareille démarche. Il eſt certain que cette réforme auroit cauſé une des plus grandes révolutions qui fût jamais arrivée dans la Monarchie Françoiſe; car que ſeroient devenus alors dans Paris tant d'automates, ces hommes machines, dont les reſſorts ſont ſans action, juſqu'à ce que quelque article d'une gazette les ait mis en mouvement? C'eût été couper le fil du raiſonnement du diſcours public, & répandre un morne ſilence chez tous les politiques de café.

Cette réforme eût réduit à la famine un grand nombre de vieux Officiers, qui n'ont pas plutôt enlevé des petites académies, dont je viens de te parler, un article un peu intéreſſant de ces gazettes, qu'ils ſe rendent auſſi-tôt dans des maiſons rentées, où l'article leur eſt payé comptant par un dîner.

La France ſe fût trouvée tout d'un coup muette; car qu'eût-on pu mettre à la place de ces paroles uſitées dans toutes les compagnies, & qui ouvrent tous les entretiens françois, *qu'y a-t-il de nou-*

veau? Que dit la gazette d'Hollande? A-t-on des *avis ſur la marche des armées?*

On ne peut que plaindre l'inſuffiſance du genre humain, lorſqu'on fait réflexion qu'une nation, qui paſſe dans le monde pour avoir de l'eſprit & du diſcernement, eſt réduite à paſſer ſa vie à s'entretenir de pareilles fatuités.

Tu ne ſaurois croire le baillement & l'ennui mortel que cauſe le retard de la malle d'Hollande, de Flandres & d'Avignon. La neige ou la glace, qui empêche le paſſage des couriers, gele ici les eſprits; ils en ſont pétrifiés : le dégel ne ſe fait qu'à l'arrivée des gazettes.

LETTRE LX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE parcours les hôtels dont cette Capitale eſt remplie, & qu'on fait voir par curioſité aux étrangers. Il faut un guide pour voyager dans le vaſte Pays de ces édifices; ſans quoi on ſe perdroit, pour ainſi dire, dans les rues des apparte-

ments, & dans les différents quartiers qui compoſent ces maiſons. Il en eſt de ſi immenſes, qu'elles pourroient contenir un Royaume d'Afrique avec tous ſes peuples.

Ces édifices prodigieux m'ont fait ſouvent réfléchir combien les hommes cherchent à s'éloigner de leur premiere origine.

Il y a apparence que les premiers hommes firent un trou dans la terre, pour ſe garantir des bêtes féroces, & que, pendant long-temps, ce fut-là leur habitation ordinaire. Leur nombre venant enſuite à augmenter, ils prirent de la boue, & bâtirent une cabane ſur ſa ſuperficie. Chaque cabane n'étoit pas plus grande qu'il le falloit pour contenir une famille : dans la ſuite, ils éleverent une ſeconde cabane ſur la premiere, & celle-là ſervit de fondement à une troiſieme ; mais comme les aiſes menent aux commodités, & que celles-ci conduiſent au luxe, inſenſiblement les cabanes furent changées en édifices. Ce qui avoit été inventé pour ſervir de délaſſement, contribua à la fatigue ; les hommes, faits pour habiter la ſurface de la terre, furent obligés de monter

juſqu'à moitié chemin du ciel pour arriver à leur maiſon. Les pierres & les marbres ſervirent à flatter la vanité humaine. Des hommes, qui devoient mourir dans quelques années, firent des habitations qui devoient durer dix ſiecles.

Aujourd'hui les particuliers, en France, ſe logent comme les Rois, & les Rois comme les Dieux.

Je voudrois qu'il ne fût permis d'étaler la magnificence que dans les édifices publics, & qu'il y eût des réglements pour ceux des ſujets. Cette police des maiſons ſeroit peut-être plus utile qu'on ne pourroit la ſoupçonner : entre pluſieurs avantages, elle auroit celui d'empêcher que bien des particuliers ne s'enſeveliſſent avec toute leur génération dans de vains & ſuperbes bâtiments.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

BOulogne eſt ſous la domination directe du Ciel. Le Lieutenant du Chriſt en eſt le ſouverain. C'eſt avec les clefs du Paradis que les Papes ouvrent la porte de cette Puiſſance politique.

Si les hommes ſavoient s'accorder entre eux, ils ſeroient libres; au-lieu que leurs diviſions les rendent preſque toujours eſclaves. L'hiſtoire univerſelle de l'Europe eſt remplie de faits qui en ſont autant d'exemples.

Les Boulonois, ne pouvant ſouffrir leur propre domination, ſe mirent ſous celle des Papes. Il faut qu'un Gouvernement politique ſoit bien corrompu, lorſqu'il ſe ſoumet de lui-même à une pareille baſſeſſe.

Je voudrois rechercher ce qui fait que les peuples d'Italie, depuis environ quinze ſiecles, ſe précipitent d'eux-mê-

mes au-devant de la ſervitude. Je crois que le luxe, l'oiſiveté & la molleſſe y ont beaucoup contribué.

Après que les Romains eurent agité le monde, & ſe furent agités eux-mêmes par des peines & des travaux infinis, une laſſitude générale ſuivit de près cette grande agitation. Les peuples d'Italie, qui leur ſuccéderent, établirent les arts de faſte & d'oſtentation, qui ſont preſque toujours une ſuite de la volupté. On n'eut d'autre ambition que celle d'être oiſifs. Il faut une certaine activité pour ſe maintenir libres, au-lieu qu'on n'a beſoin d'aucune action pour être eſclaves.

Un peuple n'entend point ſes intérêts, lorſqu'effrayé lui-même par ſes propres diviſions & par ſes guerres civiles, il ſe livre au pouvoir d'une Puiſſance étrangere. Il ſe précipite par-là lui-même au-devant des malheurs qu'il voudroit éviter. Ce ſont préciſément ces guerres qu'il craint, qui pourroient ſeules l'empêcher d'être ſubjugué. En liſant l'hiſtoire de cette partie de l'univers, on trouve que la plupart des Etats renaiſſent des cendres des guerres civiles.

Il eſt vrai que Boulogne, en ſe don-

nant aux Papes, conſerva ſes privileges : mais on n'en a plus, lorſqu'on ſe livre au pouvoir d'un Gouvernement étranger.

Dès qu'on cede le pouvoir politique, toutes les prérogatives que l'on ſe réſerve ſont nulles.

Pour l'ordinaire, les peuples, qui ſe livrent volontairement à la ſervitude, veulent ignorer qu'ils ſont eſclaves.

La République de Boulogne fait ſemblant d'être libre : elle députe un Ambaſſadeur à Rome pour conſerver l'égalité, tandis qu'elle reçoit du Pontife un Légat qui eſt ſon maître.

Quarante Sénateurs forment un Sénat ſans Conſeil, qui élit un Prince ſans pouvoir. On appelle ce Souverain GONFALONIER. Son regne eſt auſſi court que ſa puiſſance eſt bornée. Au bout de ſoixante jours, il quitte la couronne, & redevient ſujet. L'élection n'eſt pas arbitraire ; chaque Sénateur doit régner à ſon tour, & porter la couronne par ſemeſtre. Ce n'eſt pas le mérite qui éleve à ce rang ; c'eſt la place ; de maniere que, tous les ſept ans, chaque Sénateur ſe place de lui-même ſur ce trône poſtiche.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE vais ſouvent à la Comédie. C'eſt moins pour aſſiſter à la repréſentation des Acteurs, que pour y voir la piece des ſpectateurs. Je trouve celle-ci plus divertiſſante que celle qu'on donne au théâtre. La ſcene y eſt toujours originale, & offre un tableau du ridicule de ce peuple. Elle commence longtemps avant qu'on tire le rideau, & continue demi-heure après qu'il eſt baiſſé; c'eſt-à-dire que cette piece a deux actes de plus que celle qu'on vient voir.

Pour l'ordinaire, le parterre ouvre la repréſentation. On diroit que celui-ci eſt fait à reſſort, & que ſon mouvement eſt réglé. Il a ſon flux & reflux comme le vaſte océan. Une onde pouſſe les ſpectateurs vers l'orcheſtre, & une autre les ramene à la porte. Ceux qui

y agitent les vagues, ſont, pour l'ordinaire, de jeunes Mouſquetaires, qui ſe divertiſſent à ce manege. Ils ouvrent & ferment le parterre de la Comédie, comme une boîte. Je vis derniérement ballotter deux pauvres Provinciaux, qui s'y trouverent par malheur ce ſoir-là; de maniere que je ne crois pas qu'ils puiſſent de ſix mois ſortir de leur chambre. Il eſt difficile, quand on ſe trouve au milieu de ces Meſſieurs-là au parterre, qu'on en ſorte avec tous ſes membres.

Mais ce n'eſt que le prélude de la comédie des ſpectateurs. Ce ſpectacle eſt compoſé de converſations muettes qui ſe paſſent dans les loges. Une jeune Dame ouvrit, ce ſoir-là, la ſcene; un Abbé l'avoit aimée; mais l'inconſtant avoit paſſé en ſecondes noces clandeſtines avec une autre Dame qui étoit, ce ſoir-là, à la Comédie, dans une ſeconde loge. Les deux rivales ſe menacerent long-temps des yeux. On voyoit, dans les regards de l'une, tout ce que la rage & le déſeſpoir ont de plus marqué; & dans ceux de l'autre, ce que le triomphe & la ſatisfaction ont de plus agréable. Les inſultes réciproques des

regards durerent quelque temps : quand les hoſtilités des yeux furent finies, elles ſe battirent encore long-temps par des geſtes, des grimaces & des coups d'éventail.

Cependant les mains de l'Abbé, qu'on avoit juſques-là toujours vues, diſparurent tout d'un coup : l'Abbé étoit-là ; on ne pouvoit pas les ſoupçonner hors de la loge ; elles étoient ſans doute cachées quelque part. A cette déſertion, la Dame délaiſſée perdit tout-à-fait contenance ; ſes regards aux ſpectateurs étoient parlants. Ils leur diſoient : voyez ce perfide qui me mépriſe au point de ſe livrer à ſa paſſion en préſence du public : d'un autre côté, regardez cette femme ſans bienſéance, inſenſible à toute autre conſidération qu'à celle de ſon amour. Peut-être goûte-t-elle, dans ce moment, mille petites ſenſations qui la préparent d'avance à un plus grand plaiſir après le ſpectacle. Car les femmes en France peuvent, par le ſeul mouvement des yeux, faire un diſcours ſuivi avec toutes ſes parentheſes. Le parterre de Paris, qui n'aime point à garder les manteaux, l'ayant entendu, entreprit de la venger. Il ſe mit à

crier : Haut les mains, M. l'Abbé ; haut les mains ; & auſſi-tôt ſes mains reparurent.

A côté de cette loge, ſe paſſoit une autre comédie. Une veuve ſurannée, mais riche, qui ſe croyoit aimée d'un Officier ſans fortune, découvrit, ce ſoir-là, par un coup d'œil, qu'il en vouloit à ſa fille, qui étoit jeune & jolie, & qui étoit avec elle à la Comédie. Cette préférence indigna la mere : elle le congédia ſur le champ en préſence du public. L'Officier remercié ne ſe déconcerta point ; ſe voyant hors de ſervice, il alla offrir les ſiens, dans une autre loge, à une Dame qui n'avoit point de fille. Auſſi-tôt le parterre applaudit à ſon choix par un battement de mains général, & hua la veuve ſurannée. Alors il n'y eut pas moins de quatre ſcenes muettes à cette ſeconde repréſentation ; l'indignation de la vieille veuve, le chagrin de la fille, le plaiſir de la jeune Dame, & la ſatisfaction de l'Officier. Outre ces comédies continuelles, il y a une infinité d'entr'actes, où on voit des ſpectateurs qui vont, qui viennent, qui montent, qui ſe précipitent d'une loge à l'autre. Vous les

voyez aux premieres, & en même-temps aux ſecondes, & preſque auſſitôt aux troiſiemes. Si on n'étoit pas ſûr de ſes yeux, on croiroit voir double ou triple, tant ils ſe multiplient. On pourroit appeller cet endroit de la piece des ſpectateurs, la ſcene des voltigeurs.

LETTRE LVIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE monde européen eſt formé de deux tiges. La ſociété eſt diviſée ici en nobles & ignobles. Il eſt vrai qu'il faut très-peu de choſe pour être de la prémiere claſſe. Une famille, qui fait écrire ſon nom dans les annales du monde, eſt noble; celle qui l'oublie, eſt roturiere : c'eſt une affaire de mémoire.

Tout homme, qui peut prouver que ſes ancêtres vivoient il y a neuf cents ans, eſt bon Gentilhomme; celui qui ne le prouve point, ne l'eſt pas. Tu vois que la qualité de Gentilhomme &

celle de roturier ne different en rien ; puiſque les uns & les autres avoient leurs ancêtres il y a neuf cents ans, & que tout le mérite conſiſte à s'en ſouvenir. On a cependant imaginé un autre moyen, qui eſt de l'oublier. Un Européen, qui peut prouver que ſa famille eſt ſi ancienne qu'il en a perdu juſqu'à la trace, eſt noble & archi-noble. On ſoupçonne qu'une origine, dont on n'a aucune idée, n'eſt point roturiere : en ce cas-là ce monde eſt lui-même bon gentilhomme ; car on ne ſait pas préciſément dans quel temps il a été formé. Par la même raiſon, il faut que tous les hommes le ſoient ; car le tronc ne peut pas être noble, & les branches roturieres.

C'eſt un grand titre ici, quand on peut produire un vieux parchemin à moitié mangé des vers. La différence du noble de bonne alloi à celui qui ne l'eſt pas, eſt dans la difficulté de la lecture des titres. Lorſqu'on ne peut pas les déchiffrer, la nobleſſe eſt bonne ; ſi on les lit couramment, elle eſt équivoque. Il faut que les fauſſetés, contenues dans le parchemin, viennent de loin ; car en fait de généalogie, on n'a pas foi

aux menſonges modernes. Une impoſture de cent ans eſt trop nouvelle, on la mépriſe ; mais ſi elle paſſe ſix ſiecles, elle a acquis un droit d'ancienneté, on la reſpecte.

Il y a ici une nobleſſe dont je fais beaucoup de cas, qui eſt celle des belles actions. Rien de plus équitable que d'honorer le mérite, & de diſtinguer les citoyens qui ont rendu des ſervices importants à la patrie ; mais cette ſource ſacrée de la véritable nobleſſe fait plus de mal que de bien, par les abus qui en réſultent. Cinq ou ſix ſervices mémorables que les ancêtres d'une famille noble auront rendus autrefois à l'Etat, empêchent preſque toujours que ſes ſucceſſeurs ne lui en rendent. Enorgueillis de cet honneur, ils croyent que les actions glorieuſes de ceux qui les ont pécédés, leur ſuffiſent, & qu'eux n'ont qu'à ſe repoſer.

Un homme, que je vois ici dans certaines maiſons, qui paſſe ſa vie dans les promenades & les cafés, qui eſt toujours aux ſpectacles, & qui diſpoſe de ſon temps entre le jeu, le bal & les mauvais lieux, me diſoit derniérement qu'il étoit noble ; & pour me le prou-

ver, il me cita plusieurs grandes actions de ses bisaïeux; il me nomma les batailles où ils s'étoient distingués, & me rapporta les prodiges de valeur qui leur avoient acquis une gloire immortelle. Monsieur, lui dis-je, en l'interrompant, quelle part avez-vous eue à tous ces explois éclatants? Aucune, me répondit-il. Comment pouvez-vous donc faire réjaillir sur vous le mérite des actions qui ne sont pas de vous?

On confond toujours ici l'origine de la noblesse avec les nobles; ce qui fait deux choses bien différentes. Il faudroit que la noblesse, pour qu'elle ne dérogeât jamais, fût à vie; qu'un citoyen qui a rendu des services à l'Etat, ou qui s'est distingué par quelque mérite personnel, utile à ses concitoyens ou à la République, fût noble inclusivement jusqu'à sa mort; & qu'un héros, en quittant le monde, emportât toute sa gloire, & qu'il ne restât rien, après lui, que le bruit de ses actions; qu'il fût enseveli au milieu de sa renommée, & que son tombeau mît une barriere entre lui & ses descendants. Je voudrois abolir tous les titres anciens; afin que personne ne pût en avoir d'autres que

ceux de ſes vertus perſonnelles; & que chaque citoyen fût le premier deſcendant de ſa race, & le dernier noble de ſa famille.

LETTRE LXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE réfléchiſſois, depuis ma derniere, ſur les inconvénients de la nobleſſe, qui eſt très-nombreuſe en France, lorſqu'un homme, aſſez mal mis, entra dans ma chambre. Monſieur, me dit-il, après m'avoir fait deux ou trois profondes révérences, je viens vous propoſer de vous faire noble. Moi, noble, m'écriai-je; eh! qui eſt-ce qui vous a donné ce pouvoir? Ma profeſſion, me répondit-il; je ſuis généalogiſte, à vous rendre mes très-humbles ſervices. Je fais des origines; mon métier eſt la gentilhommerie. Cela vous ſeroit impoſſible à mon égard, repris-je: car je n'ai aucun de mes ancêtres qui ait fait du bruit dans le monde; ils ſont tous morts,

ſans qu'on ſe ſoit apperçu qu'ils ayent vécu. Cela ne dit rien; j'ai ennobli des gens, dont les aïeux avoient été les hommes les plus tranquilles de la terre. On les eût pris pour des morts, tant ils faiſoient peu de bruit chez les vivants. Vous ignorez, ſans doute, que je ſuis Chinois. Non, me dit-il, j'en ſuis informé; & c'eſt à cauſe de cela même que je viens vous offrir mon miniſtere. J'ai une généaiogie Chinoiſe toute prête pour vous ennoblir. Et de qui me ferez-vous deſcendre, lui dis-je? De Confucius lui-même, me répondit-il; car je veux vous donner du bon, & ne pas vous ennoblir à moitié, comme je fais tous les jours avec des François, qui n'ont pas les moyens d'acheter une ancienne nobleſſe, & qui ſe contentent de la tige d'un petit Gentilhomme de Province. L'origine que vous me propoſez-là, lui dis-je, ne me paroît pas ſans difficulté. J'en fais tous les jours de bien plus difficiles, reprit-il; celle de Confucius n'eſt rien en comparaiſon des roturiers qui veulent entrer dans l'Ordre du Saint-Eſprit, & qu'il faut ennoblir en dépit de leurs ancêtres. Vous ſerez enchanté de

l'arbre généalogique que je vous produirai. Vous y verrez les branches par mâles séparés des femmes, qui parviendront jusqu'à vous, & dont Confucius formera la tige; il sera la premiere branche, & vous serez la derniere de votre famille. J'espere que cet arbre généalogique vous fera autant d'honneur qu'à moi : on y reconnoîtra par-tout la main de maître. Il ne vous en coûtera que cent écus; c'est aujourd'hui un prix fait pour un roturier qui veut s'associer à la noblesse.

Vous devez être bien riche, dis-je à cet homme. Notre profession n'étoit pas mauvaise autrefois, me dit-il; mais depuis que le Roi de France s'est fait généalogiste, elle n'est plus si bonne. Ce Monarque, sans avoir jamais étudié notre art, a trouvé le secret de donner des ancêtres à ceux qui n'en ont pas. Admirez la force de la prévention; nous faisons des nobles pour dix louis d'or, & il en coûte plus de vingt mille livres à ceux qui s'adressent au Roi; cependant ils vont à lui préférablement à nous. Voilà, dis-je au généalogiste, une préférence bien injuste; on a tort

d'avoir recours au Monarque à votre excluſion. Très-tort, reprit-il; car enfin, en fait de nobleſſe, il n'eſt pas plus ſorcier que nous; & nos lettres de nobleſſe, après tout, valent bien les ſiennes. Peut-être même valent-elles mieux; car celles qu'il délivre commencent toujours les ſeize quartiers, au lieu que les nôtres les finiſſent. Monſieur le faiſeur de nobles, repris-je, en l'interrompant, eſt-ce que le Souverain vous a enlevé tous vos chalands? Oh, que non, me répondit-il; il nous en reſte encore beaucoup. La maltôte & les finances peuvent encore donner à vivre dans Paris à un grand nombre de ceux de notre profeſſion. Voici une liſte de roturiers, continua-t-il en ſortant un papier de ſa poche, que j'ai ennoblis cette année. Et il commença à me la lire à haute voix: *Dix Fermiers généraux, vingt Commis aux Aides & Gabelles, trente Receveurs des finances, quarante marchands en détail, ſix maîtres d'hôtel, douze valets de pied*, &c. Tous ces nouveaux nobles ſont autant de chef-d'œuvres généalogiques. Par-tout la tige des mâles & des femmes étoit ſi ignoble, qu'il n'y a pas eu moyen de les purger de la rouille de la roture;

j'ai été obligé d'y ſubſtituer des pieces apocryphes.

J'ai décraſſé, pendant plus de ſix mois, celle des Commis aux Aides ; & au bout de ce temps-là, je n'ai pu produire qu'une demi-nuance de nobleſſe.

Les Receveurs m'ont donné beaucoup de beſogne. J'ai manqué à perdre l'eſprit à ennoblir les marchands. Le néant des maîtres d'hôtel m'a engagé dans les recherches conſidérables. Les laquais m'ont donné moins de peine que les autres. De toute cette nobleſſe nouvelle, la moins roturiere eſt celle qui a porté la livrée.

La plus difficile n'eſt pas d'ennoblir tous ces gens, mais de leur donner des armes ; car où prendre pour eux des écuſſons ? J'ai ſué ſang & eau pour en trouver aux roturiers que je viens de vous nommer. Il eſt vrai que je n'ai pas beaucoup de peine pour les financiers ; je leur ai donné un champ d'argent avec des monts d'or.

La plus grande difficulté que j'éprouve avec ces roturiers, c'eſt qu'ils ne veulent point de couronnes de Comtes ; ils en exigent tous de royales : quelle indiſcrétion ! Car comment allier des mai-

ſons de laquais & de valets de pied avec celles des Souverains ? A l'égard de ceux qui veulent des fleurs de lys dans leurs écuſſons, cela eſt aiſé à concilier ; car la plupart les portent ſur leurs épaules. C'eſt ce que nous appellons, en terme de blaſon, des armes parlantes.

Eſt-ce qu'il n'y a, lui demandai-je, que les gens de fortune qui cherchent à s'ennoblir en France ? La plupart des François, me répondit-il, ont cette foibleſſe. Tous, juſqu'aux Poëtes, veulent s'ennoblir ; mais il y a diablement à tirer ici pour le généalogiſte ; car ceux-ci ſont roturiers de pere en fils depuis le déluge.

Les comédiens cherchent auſſi à quitter la roture. Il n'y a pas bien longtemps que j'ai fait noble un acteur de l'Opéra. Outre que c'étoit un deſcendant d'Orphée, il avoit joué tant de rôles de Rois & d'Empereurs, qu'il étoit déja noble par avance.

Il me ſemble, Monſieur le généalogiſte, que vous exercez votre profeſſion avec beaucoup d'aiſance. Pas tant qu'on le croiroit bien : il y a quelquefois, permettez-moi cette expreſſion, de grands coups de collier à donner.

Les Philoſophes, qui s'adreſſent à nous, nous donnent diablement de la tablature. Ces gens-là n'ont jamais eu ni feu ni lieu; leur origine ſort d'un tonneau qui étoit la maiſon de Diogene, un de leurs ancêtres.

Nous prenons auſſi beaucoup de peine pour décraſſer la roture des Chevaliers militaires de Saint Louis, dont l'origine eſt preſque toujours auſſi obſcure que les ſources du Nil.

On nous fait eſpérer que nous ennoblirons bientôt les Chevaliers de Malthe, qui commencent à être ſi roturiers, qu'il leur faudra, au premier jour, un généalogiſte en titre.

Je remerciai le faiſeur de nobles, & le priai de s'épargner la peine de confondre la famille de Confucius avec la mienne.

LETTRE LXV.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

CHez les Chrétiens, (*) mon cher Kié-tou-na,

(*) Catholiques Romains.

Kié-tou-na, le Paradis s'achete ; les Mandarins de cette ſecte en diſpoſent : mais le prix n'eſt pas toujours le même ; il varie ſelon le beſoin d'argent qu'il y a ſur la place de la religion. Ceux qui veulent l'avoir à bon marché, vont à plus d'une boutique, & marchandent long-temps.

Cette méthode ne ſauroit être blâmable ; il eſt permis à chacun d'acquérir une poſſeſſion à moins de fraix qu'il eſt poſſible.

On m'a parlé ici d'un pécheur qui, voulant faire l'acquiſition du Ciel, s'adreſſa à un Couvent de Bonzes. On le lui fit cent mille Meſſes. C'étoit trop cher pour lui ; il n'en voulut point à ce prix-là. Il paſſa ailleurs. Il s'adreſſa à d'autres Bonzes qui ont la réputation dans Paris d'accommoder les pécheurs, & de leur faire jouir de la gloire éternelle à un prix raiſonnable. Ceux-ci en rabattirent tout d'un coup la moitié ; ils lui propoſerent le Ciel à raiſon de cinquante mille Meſſes, une fois payées en eſpeces de cours. C'étoit déja un grand profit pour lui ; il épargnoit conſidérablement à ce ſecond marché : mais il le refuſa encore ; car ſon deſſein n'é-

toit pas de mettre tant d'argent à cette acquiſition. Il tenta dans d'autres boutiques de Bonzes ; mais elles ſe tinrent, comme les premieres, ſur le prix. Ne pouvant s'accommoder, il prit le parti d'attendre une occaſion plus favorable ; car il en eſt de cette vente, comme des autres ; il y a des temps où leurs marchands baiſſent la main. Il cherchoit des moyens économiques pour n'être pas damné à tous les diables, lorſqu'il apprit que les Bonzes Capucins avoient entrepris de bâtir leur pagode, & qu'ils avoient beſoin d'argent. Il alla les trouver, & fit ſon affaire avec eux, à raiſon de ſix mille Meſſes.

Il a réſolu d'attaquer en juſtice les premiers Bonzes, comme uſuriers, pour lui avoir voulu vendre une choſe vingt fois plus qu'elle ne vaut, ou que d'autres ne l'eſtiment. S'il gagnoit ſon procès, & qu'il obtînt une indemniſation de ſix mille Meſſes, le tour ne ſeroit pas maladroit ; car il auroit acquis tout juſte le Paradis pour rien.

LETTRE LXVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

SI les Miniſtres qu'on exile ici, continuoient de jouir de l'enchantement où l'on étoit auparavant à leur égard, je regarderois leur diſgrace comme une récompenſe; on leur laiſſe leurs rangs & leurs titres, avec la permiſſion de jouir de leur fortune : ils ne quittent pas la ſcene de leur grandeur; elle les ſuit, & les accompagne dans leur ſolitude. Ils peuvent bien ſe reſſouvenir de ne pas emporter avec eux tout leur faſte; mais ils n'oublient jamais leur cuiſinier. C'eſt en faiſant bonne chere, & en recevant chez eux nombreuſe compagnie, qu'ils font des réflexions morales ſur le malheur qu'ils éprouvent d'être plus heureux qu'ils n'étoient auparavant.

Il y a quatre luſtres qu'un petit Bonze Abbé étoit inconnu dans l'univers; il n'avoit, pour toute fortune, que cent taëls de rente, & ne jouiſſoit d'aucun

rang, ni honneur. Des femmes le préſenterent à la Cour, & il y fit ſon chemin. Son ambition le perdit au milieu de ſa courſe. Son exil fut ſigné ; on lui ôta la faveur ; mais on lui laiſſa ſa grandeur & ſa fortune. Il emporta, dans ſa diſgrace, deux cents mille livres de rente, tous ſes bénéfices, avec la pourpre. Qu'auroit-on pu faire de plus, ſi, au-lieu de le punir, on eût voulu le récompenſer?

L'exil des Miniſtres, en France, découvre un vice dans la clémence du Prince, ou dans ſa juſtice. Il a trop de généroſité, ou n'a pas aſſez d'équité. S'ils ſont coupables envers l'Etat, & qu'ils ayent abuſé de leur miniſtere, on ne les punit point ſuffiſamment : s'ils ſont innocents, & qu'on ne puiſſe leur reprocher aucune malverſation, on les punit trop.

En cherchant l'origine de l'exil des Miniſtres, j'ai trouvé que le banniſſement chez eux tient la place de la peine de mort, que l'humanité a ainſi commuée. Si l'exil eſt une mort civile, il faut priver des rangs, des honneurs & des commodités de la vie, ceux qui y ſont condamnés ; car les morts ne doi-

vent point jouir; ils n'ont beſoin que d'un tombeau.

LETTRE LXVII.

Le même, , au même, à Pékin.

De Paris.

J'Allai dîner l'autre jour chez un Seigneur François qui a deux cents mille livres de rente, & quatre millions de dettes; ce qui fait tout au juſte un Seigneur qui n'a aucun revenu. Cependant il vit comme un homme de deux cents mille livres de rente.

Celui-ci, qui, malgré toute ſon opulence, eſt ſi pauvre qu'il n'a pas de quoi avoir un laquais, entretient néanmoins quarante domeſtiques, un Intendant, un Maître d'hôtel, des Pages, des Ecuyers, des chiens & des chevaux. Sa table eſt des plus délicates; l'on boit chez lui les meilleurs vins de l'Europe. Ses équipages ſont magnifiques; il paroît dans les rues avec une pompe ſuperbe : de maniere qu'il faudroit être ſorcier pour de-

viner qu'il eſt plus pauvre que la plupart de ceux qu'il éclabouſſe.

J'ai calculé ſa dépenſe; & je trouve que ſi ce Seigneur vit encore dix ans, il devra à ſa mort ſix millions, & alors il s'en faudra de cent mille livres de rente, que Monſieur ſon fils, qui paſſe pour un riche héritier, n'ait rien.

Ce riche Seigneur n'eſt pas le ſeul dans Paris qui ſoit dans l'indigence; preſque tous les gens riches ici ſont dans le même cas : au milieu de l'opulence où on les ſuppoſe, la pauvreté eſt leur état naturel. Ce qui fait qu'ils ne s'apperçoivent pas qu'ils n'ont pas de quoi vivre, c'eſt que ceux à qui ils doivent les laiſſent vivre. Une aſſemblée générale de créanciers réduiroit preſque tous les grands du Royaume à la mendicité. Si tous ceux à qui ils doivent vouloient être payés, l'édifice de leur fortune diſparoîtroit; il ne reſteroit que la place de l'opulence.

On m'a aſſuré que la nobleſſe de Frcane, qui a un revenu conſidérable, en doit plus que le fonds. Si cela eſt, le corps le plus riche de l'Etat eſt le plus pauvre. Les Seigneurs ne ſont proprement que les Fermiers de leurs domai-

nes ; ils font valoir leurs terres pour des cranciers qui, par la facilité qu'ils leur ont donnée eux-mêmes de faire des dettes, s'en ſont rendus les propriétaires. Si, dans les anciens titres de leurs fiefs, on mettoit les noms de ceux à qui ils appartiennent, au-lieu de ceux à qui ils n'appartiennent plus, alors les roturiers ſeroient les nobles, & les nobles les roturiers.

Les Grands du Royaume n'ont pas imaginé de ſe ruiner; cette idée ne vient pas d'eux : ils n'y euſſent jamais penſé, ſi la Cour n'eût été la premiere à leur en montrer l'exemple. Ce déſordre tire ſa ſource en droite ligne du Prince, qui eſt lui-même le riche le plus mal-aiſé de ſon Royaume. Le prédéceſſeur du Monarque qui regne aujourd'hui, enſeigna à la nobleſſe à s'endetter & à ſe déranger : il empruntoit lui-même de toutes mains. Ce grand Prince fit la plus grande banqueroute qui ait jamais été faite dans l'univers. Il étoit ſi pauvre à ſa mort, qu'il s'en falloit de deux milliards qu'il n'eût de quoi ſe faire enterrer.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

EN général, les Boulonoiſes ſont belles ; mais leur proximité fait encore plus d'impreſſion que l'amour. Il faut ſe tenir à deux pas de leurs viſages ; car pour peu qu'on ſe familiariſe avec leur beauté, elle fait naître de petites excreſcences ſur la peau, qui cauſent une grande démangeaiſon. Leurs charmes ainſi déchirent encore plus la peau que le cœur. Cela n'empêche pas, toutes démangeaiſons à part, qu'elles ne ſoient fort aimables.

J'aurois fort ſouhaité qu'elles parlaſſent pour pouvoir m'entretenir avec elles ; mais on auroit plutôt fait d'apprendre l'Arabe que le Boulonois. A l'égard du Toſcan que je ſais un peu, il n'en eſt pas queſtion à Boulogne. Il n'y a que les Prédicateurs & les Comédiens qui s'en ſervent.

Les femmes s'aſſemblent tous les ſoirs avec des hommes dans des réduits qu'on appelle *Caſino*. Je ne ſaurois gueres comment m'y prendre pour t'expliquer ce que c'eſt qu'un *Caſino*. Ce n'eſt pas tout-à-fait un mauvais lieu, quoiqu'on y faſſe ſouvent les mêmes choſes; en un mot, c'eſt une maiſon qu'un certain nombre d'hommes & de femmes louent pour être plus libres.

Les François, qui perfectionnent tout, ne ſont pas encore arrivés à ce raffinement d'indécence. Il eſt vrai qu'en fait de corruption de mœurs, les Italiens ont toujours été les maîtres de la France.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin*.

De Paris.

LA manie des François eſt d'avoir de l'eſprit; ils vous accorderont le bon ſens, l'intelligence & l'érudition, pourvu que vous conveniez qu'ils ont de la vivacité, des reparties & de la gayeté.

Un François, qui a des ſaillies, du feu & de l'imagination, qui raconte joliment, qui poſſede la ſcience des petits riens, & qui eſt ſi profond, qu'il peut parler quatre heures ſur une vétille, eſt bien près de la réputation d'homme d'eſprit; & ſi avec cela il prend un ton badin, rit ſouvent, & folâtre toujours, ſon mérite eſt décidé.

Il eſt défendu à un François d'être recueilli; l'air penſif & réfléchi paſſe ici pour de l'humeur. Un homme grave & ſérieux à Paris, eſt le plus ſot animal qui ſoit dans la nature.

Je me trouvai derniérement d'un ſouper, où étoient des Pariſiens avec des étrangers; ce qui me donna occaſion de remarquer le contraſte qu'il y a de ce peuple avec ſes voiſins.

Allons, Milord, diſoit un bel eſprit François, en ſecouant un Anglois de bon ſens qui étoit à côté de lui; ſoyez gai aujourd'hui, vous penſerez demain. A quoi vous ſert, ajouta-t-il, à vous autres Anglois, d'avoir de l'érudition, de la géométrie & du ſavoir, ſi vous ne ſavez pas en faire uſage? Voyez nous autres François, comme nous avons de l'eſprit! Tenez, par exemple, voilà

que nous parlons il y a quatre heures, ſans que vous nous ayiez ſoupçonnés de n'avoir pas réfléchi.

Il n'eſt pas donné à toutes les nations de l'Europe de porter auſſi loin l'érudition du badinage, & d'être auſſi profondes dans la ſcience de la gayeté : il faut pour cela être né François.

Cette manie d'avoir de l'eſprit paſſe ici dans tous les états, dans toutes les conditions, & entre même juſques dans le gouvernement.

Je ne ſais ſi je me trompe : mais je crois que les François feroient plus de progrès dans les arts, les ſciences & la politique, s'ils avoient un peu moins d'eſprit.

Il faudroit ſur-tout le bannir de la religion ; car c'eſt lui qui, en faiſant naître des diſputes, a ſuſcité des guerres, qui ont fait des playes profondes à l'Etat.

Je voudrois encore plus l'exclure du miniſtere ; car c'eſt delà qu'il répand ſa mauvaiſe influence ſur les ſujets.

Je crois même que s'il n'y avoit pas tant d'eſprit dans les Conſeils du Prince, l'Etat en ſeroit mieux gouverné.

LETTRE LXX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

IL y a des ſujets ſur leſquels je ſuis obligé de revenir, parce qu'il m'eſt impoſſible de les épuiſer dans une ſeule lettre. J'ai dit ailleurs qu'une femme ici eſt toujours cachée derriere un homme. Elle le pouſſe en-avant, le fait reculer en-arriere, ou reſter à la même place, ſuivant ſes vues & ſes deſſeins. La politique, comme les autres ſyſtêmes de la ſociété civile, eſt ſubordonnée à ce ſexe.

On prétend que la guerre préſente, où la France prend part, n'a lieu que parce qu'une femme l'a voulu; & il y a apparence qu'elle ne l'a voulu, que pour s'attirer plus de conſidération, en nommant aux emplois militaires. Cinq ou ſix cents mille hommes ont péri d'une mort tragique, pour donner à une Dame le divertiſſement de la guerre.

La juſtice eſt ici d'une conſtitution ſi délicate, qu'une jolie femme peut la faire évanouir : elle diſparoît des tribunaux à la vue d'une belle ſolliciteuſe. Le ſexe a ici la diſtribution des premieres charges de l'Egliſe & de la robe. Les chapeaux de Cardinal, les Evêchés, les Abbayes, les Prieurés, ſont de leur compétence. Si la France nommoit le Pape, ce ſeroit une femme qui le feroit. Elles font des Vice-Rois, des Gouverneurs de Province, & créent des Brigadiers & des Généraux d'armée. Il n'y a point de Commis, dans le Royaume, qui ne doive ſon poſte à une femme.

Il y a ici un uſage établi dans l'adminiſtration générale dont tout le monde eſt au fait; lorſqu'un homme a une affaire à la Cour ou à la Ville, il doit découvrir le nom & la demeure de la favorite du juge devant qui elle eſt, afin de s'adreſſer à elle, & de la ſéduire par des préſents : toute autre voie, pour obtenir gain de cauſe, eſt incertaine; celle-ci eſt ſûre. La requête, rendue par la favorite, eſt toujours appointée. A l'égard du prix de la vente de la juſtice, cela eſt réglé; c'eſt tant

pour cent : ce prix augmente dans la proportion de l'atrocité de la choſe qu'on fait réuſſir. Ici chaque femme en faveur à ſon département. Celles-là ſont pour les penſions ; celles-ci pour les emplois. Elles ont leurs bureaux, où elles donnent leurs audiences, & reçoivent des mémoires.

Pour ce qui eſt de la ſûreté du prix de l'achat de la grace ou de l'injuſtice qu'on demande, il y a un ordre admirable ; on conſigne l'argent à un Mandarin public, qu'on appelle Notaire, qui ne le délivre à la favorite, que lorſqu'elle a fait réuſſir l'affaire.

Tu te tromperois beaucoup ſi tu croyois que celles-ci ſont de jeunes perſonnes d'une beauté raviſſante : il y a de vieilles matrônes, qui ne ſont rien moins que belles. On leur laiſſe le titre de favorites, ainſi que les émoluments, en récompenſe des ſervices paſſés ; on s'acquitte d'une ancienne dette que l'on avoit contractée avec elles dans le printemps de leur âge.

Les jeunes favorites, qui ſont en ſervice, ſe mettent galamment le jour qu'elles vont porter les mémoires. Elles ont d'abord avec le Miniſtre ou

Magiſtrat, un entretien particulier dans un endroit ſéparé, & l'affaire ſe regle tête-à-tête dans ces entrevues.

Tous ces bureaux particuliers, depuis quelques années, ſont réduits à un grand : une favorite a tout abſorbé. Les grandes recettes ſe font maintenant à Verſailles ; l'encan des charges y eſt public : chacun a droit de ſe mettre ſur les rangs, & de devenir candidat pour ſon argent. Le bureau d'adreſſe eſt ouvert à tout le monde ; on y marchande aujourd'hui des emplois depuis cent écus de rente, juſqu'à deux cents mille francs.

LETTRE LXXI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

L'Amour, qui étoit fort vieux & extrêmement uſé, puiſqu'il vivoit du temps de Cyrus & de Caſſandre, (*)

(*) Romans anciens.

eſt mort ici ſubitement : la débauche l'a tué. C'eſt du bel air, aujourd'hui en France, de mépriſer cette paſſion. Un homme ſeroit à jamais perdu de réputation, s'il étoit ſoupçonné d'avoir cette foibleſſe. Il n'y a que les gens du vieux temps qui ſe donnent ce ridicule. Les gens de la Cour & à la mode ſont au-deſſus de cette puérilité.

Les ſoupirs & les lettres amoureuſes ne ſont plus de ſaiſon : cette maniere d'expliquer ſes ſentiments a preſcrit.

Mais comme il y a toujours quelques femmes qui ſuivent encore le vieux ſtyle, un François du bon ton a toujours à ſes gages un domeſtique pour faire réponſe aux billets doux : de maniere que cette partie de la ſecretairerie du cœur eſt ſi mépriſée aujourd'hui, qu'elle eſt deſcendue juſques dans la livrée.

L'amour eſt même banni des Romans; ſorte de livres établis autrefois pour en faire l'analyſe, & qui doivent leur origine à ſes folies : de maniere qu'aujourd'hui en France on n'eſt plus amoureux, même en fiction.

Après tout, on a bien fait; car il y

avoit tant de tromperie en amour, que c'étoit une pure duperie. On y a ſubſtitué l'intrigue, qui, à la vérité, ne vaut pas mieux. Mais du moins chacun ſait ce qu'il fait; on ſe trompe de part & d'autre de bonne foi, au-lieu qu'en amour on ſe trompoit preſque toujours ſans le ſavoir; ſans compter l'embarras qu'il y a d'aimer, & la peine qu'il faut prendre pour ſe rendre aimable.

Il y avoit un grand nombre de formalités qui gênoient infiniment. Il falloit d'abord s'aſſurer qu'on s'aimeroit toujours, & faire ſemblant de part & d'autre de le croire; enſuite travailler de concert à en être perſuadé; de là paſſer à la conviction; ce qui demandoit une grande aſſiduité, & beaucoup d'art.

Ce n'eſt pas tout; il falloit être liant, doux, affable, poli, complaiſant, rempli de ſoins & d'attention; ce qui étoit la choſe du monde la plus gênante.

L'intrigue eſt plus ſimple que cela; elle va droit au fait; celle-ci ne s'arrête pas en chemin: car, pour arriver plutôt, elle bannit tous les préliminaires. Une intrigue de huit jours eſt déja vieille. On peut dire qu'elle n'a point

d'origine; elle commence par la fin; ce qui eſt très-commode pour ceux qui n'aiment point à s'amuſer en chemin.

J'oubliois de te dire que l'amour avoit un autre inconvénient; c'eſt-à-dire, qu'il falloit des ſoins pour le tenir caché; au-lieu qu'à préſent en France toutes les intrigues ſont publiques.

LETTRE LXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

DEpuis que je ſuis à Paris, je n'ai pas entendu parler de la Reine de France. Quoique je t'aye dit, dans une de mes lettres, que le Monarque qui regne ici, eſt marié, je ne te dirai point s'il a une femme. On m'a pourtant aſſuré que cette Monarchie a une Souveraine; mais elle fait ſi peu de bruit, qu'on ne l'entend point. On ne la rencontre ni au Conſeil du Roi, ni dans le cabinet

du Prince. Son éclat n'éblouit perſonne ; elle n'eſt environnée d'aucun rayon de lumiere ; la magnificence n'eſt pas ſa ſphere ; elle eſt à côté du faſte de cette Cour ſplendide. Elle a quitté le chemin de la grandeur, pour ſuivre le ſentier de la vie privée ; cette Reine eſt morte majeſtueuſement. Elle a dépoſé ſon rang au pied des autels ; Dieu, à qui elle a fait un ſacrifice de ſa Couronne, l'indemniſe de ſa perte. Le Ciel a changé ſes peines en conſolations ; cela eſt heureux pour le Roi & pour l'Etat. Il y a des Reines en Europe qui ne trouveroient pas tant de reſſources dans la religion.

LETTRE LXXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

ON voit ici un Miniſtre (*) qui a ſurvécu à tous les autres ; il a ſu ſe ga-

(*) M. de Belle-Iſle, mort.

rantir de la disgrace, & éviter l'exil. Son humeur douce, amie du beau sexe, l'a porté à se lier d'intérêt avec celle qui gouverne l'État. La robe de la M---- l'a sauvé du naufrage; il s'est échappé sur la planche de sa protection.

Aujourd'hui il radotte, & n'y est plus : mais avant qu'il fût mort civilement au cabinet, c'étoit le Ministre de la France qui savoit le plus de choses, & qui en ignoroit davantage. Il a passé par tous les grades & par tous les honneurs que peut attendre le plus grand homme de la République. Ambassadeur, Ministre Plénipotentiaire, Officier général, Chevalier de tous les Ordres du Roi, Maréchal de France, Duc, &c. Si on avoit retenu les faveurs qu'on lui a accordées pour les services qu'il n'a pas rendus, on auroit récompensé vingt braves Officiers pour les services qu'ils auroient rendus.

J'ai oui dire que c'étoit le premier homme du monde pour faire périr une grande armée dans le Pays étranger; la placer mal; la faire avancer, quand il falloit qu'elle reculât; la faire retirer mal à propos; la perdre enfin en détail, & s'en retourner presque seul à la Cour. On

loue beaucoup en lui une retraite qu'il fit en bon ordre ; mais c'eſt bien peu de choſe dans l'hiſtoire d'un Général, que d'avoir ſu reculer à propos une fois devant l'ennemi.

Sa partie étoit le détail ; jamais un Commandant ne rangea dans ſa tête tant de petites choſes. La plupart des hommes en Europe ſont déplacés. Ce Maréchal Duc eût été un des plus habiles directeurs de fourrage que la France ait jamais eu. Aucune botte de foin n'eût échappé à ſa pénétration. Au-lieu de cela, on l'a mis à la tête du Bureau de la guerre. Il eſt vrai qu'il eſt encore queſtion ici de détails ; mais il y a une grande différence entre le détail des petites choſes, & celui des grandes ; & l'on ne doit pas mettre en comparaiſon les ſpéculations bornées de la ſubſiſtance des armées, avec les vues élevées dont ont beſoin ceux qui conduiſent les opérations militaires : auſſi ont dit qu'il a fait de la jolie beſogne.

Quoique ſeptuagénaire, il fait encore l'aimable & le galant. On lui paſſe ce foible ; mais celui qu'on ne peut point digérer en lui, c'eſt de croire qu'il eſt aſſez fort pour ſupporter le poids qui l'accable.

Ce Miniſtre n'a point de ſucceſſeur ; ſes dignités finiront avec lui. Il eſt le premier Général de ſa famille, & le dernier Duc de ſa race. On dit qu'à ſa mort, il fera Louis XV héritier de ſes richeſſes ; ce ne ſera pas un don, mais l'acquit d'une dette de famille : le grand-pere avoit volé l'Etat; le petit-fils reſtitue.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

JE ne ſais comment les Miniſtres de la Religion du Chriſt peuvent accorder tant de faſte & d'oſtentation, avec cette humilité & cette charité qui eſt recommandée par cette religion.

Si tu voyois l'étalage du Mandarin Prêtre, connu ſous le nom de Légat, que Rome envoye ici pour gouverner à ſa place, tu ſerois ſurpris de la contradiction qu'il y a entre la pratique & les maximes de ſon dogme.

Notre ſublime Empereur ne paroît

pas en public avec plus de pompe & de magnificence, que ce Prêtre de la ſecte de Chriſt.

Il a une garde à cheval auſſi nombreuſe que celle du Roi de France. Son char eſt traîné par ſix chevaux noirs, tout couverts de lames d'or. Pluſieurs carroſſes magnifiques, remplis de ſes Ecuyers, Gentilshommes ou valets de chambre, ſuivent le ſien.

Tout cet étalage marche doucement & à pas comptés, pour donner le temps au peuple d'examiner cette ſplendeur, & au maître de reſpirer avec orgueil.

Dans toutes les rues où il paſſe, les Boulonois ſe proſternent devant la faſtueuſe oſtentation de ſon Eminence, qui jouit, avec emphaſe, de cette humilité populaire.

Ce Mandarin eſt abſolu; ſon Gouvernement eſt plus deſpotiſque que celui du Grand-Turc. Il bannit de l'Etat qui il veut, & fait mourir qui il lui plaît.

Ne vaudroit-il pas mieux s'expoſer à toutes les horreurs de la ſervitude domeſtique, que de deſcendre à cette humiliation?

Ce n'eſt pas tout : l'Etat éprouve bien d'autres malheurs ; les Légats ne ſont ſouverains que pendant un temps. Leur commiſſion de Roi ne dure que ſix ans ; ce qui occaſionne un péculat continuel : car le Légat, qui eſt en place, & qui ſait que dans peu il ne le ſera plus, ſe hâte de faire argent de tout. Il met un prix à ſes faveurs, & vend juſqu'à ſes propres graces. Le Pape lui en donne la permiſſion. La République eſt déſolée par le deſpotiſme de Rome, & par l'avarice de ſes Miniſtres.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

J'Aſſiſtai, ces jours paſſés, à un *Te Deum* ſolemnel, que l'on chanta dans l'Egliſe de *Notre-Dame.* La muſique étoit bien choiſie, & fort nombreuſe. Elle inſpiroit du contentement à l'aſſemblée. Les voûtes retentiſſoient de ſons gais & joyeux.

joyeux. C'eſt une action de graces que l'on rend ici ordinairement à Dieu pour un avantage qu'on n'a point eu à la guerre, ou pour une victoire qui n'a point été remportée. Il n'y a point de *Te Deum* qui ne coûte huit à dix mille François à la nation ; & l'on remercie très-ſouvent Dieu à Paris de ces avantages : c'eſt-à-dire, que l'Etat ſe ruine dans la proportion qu'on loue le Seigneur de ſa proſpérité. Il eſt vrai que, dans la derniere affaire pour laquelle la France vient de remercier le Ciel, les François ſont demeurés les maîtres du champ de bataille, & ont eu la gloire d'enterrer leurs morts ; car les *Te Deum* chrétiens s'accommodent de tout.

Cet acte de réjouiſſance eſt toujours accompagné de pleurs. Pour l'ordinaire, dans ce jour d'allégreſſe, deux ou trois mille veuves prennent le deuil, & font retentir l'air de cris & de lamentations. Si on mêloit cette muſique à celle de l'Egliſe, il en réſulteroit une ſymphonie qui ne ſeroit pas des plus mélodieuſes.

Cependant comme tout a ici ſon utilité, ces *Te Deum* ſont bons à quelque choſe. Ils perſuadent aux peuples que

les armées de France proſperent; ce qui, en les conſolant des anciens impôts, les prépare à en payer de nouveaux.

LETTRE LXXVI.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LA morale, faite pour humilier la vanité de l'eſprit humain, ſert ici de baſe à l'orgueil & à l'oſtentation. En France, les livres forment un luxe: ce n'eſt pas aſſez que d'avoir des ſinges, & des perroquets, & des magots de la Chine; il faut encore des moraliſtes & des philoſophes: un homme du bel air, à Paris, n'oſeroit ſe montrer en public, s'il ne pouvoit parler de ſa bibliotheque & de ſes livres: c'eſt aujourd'hui une partie eſſentielle de l'ameublement des gens à la mode.

Tu peux bien imaginer qu'un Seigneur, qui n'a des livres que par goût & diſſipation, n'a pas aſſez de loiſir pour les lire. Ce ſont des priſonniers domeſtiques, qui n'ont aucune commu-

nication avec perſonne. Ils ſont ſuperflus à l'âge dans lequel on les a raſſemblés, & les vers empêchent qu'ils ne ſoient utiles à la poſtérité. Si c'étoit-là le ſeul mal que le luxe des livres cauſât à la ſociété, il ſeroit de peu de conſéquence; mais il coupe, pour m'exprimer ainſi, le fil de la morale publique. Il en eſt des productions de l'eſprit, comme de celles de la terre; lorſque la conſommation eſt grande, le prix eſt haut: le grand nombre de ces ameublements d'oſtentation ſoutient le prix des livres; ce qui fait que ceux qui en auroient beſoin, ne ſont pas en état de s'en pourvoir. On peut dire que les bibliotheques ſuperflues en France, empêchent l'établiſſement des néceſſaires. Il n'y a gueres ici que ceux qui ne liſent point les livres, qui ayent les moyens d'en avoir.

Il faudroit bannir ce luxe comme celui des grands domaines qui ne produiſent rien: c'eſt-à-dire, qu'il fût défendu à tout citoyen d'avoir une terre inculte, & une bibliotheque inutile.

LETTRE LXXVII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

CHez les peuples d'Aſie, la mort termine la vie; ici la vie ne finit pas à la mort. L'art de la peinture reſſuſcite ici, en quelque maniere, les hommes. Il y a des François qui vivent trois ou quatre ſiecles au milieu de leurs deſcendants. On voit tout plein de gens dans cette Capitale, dont le métier eſt de faire des viſages. La plupart des appartements ſont remplis de trépaſſés. J'ai viſité pluſieurs maiſons de Paris, où, parmi les curioſités, on m'a fait voir une collection complette de défunts. Cela va quelquefois juſqu'à la dixieme génération. Il y a des familles ſi fort attachées à la vie, que ſi les vers ne les avoient dévorées une ſeconde fois, elles vivroient en peinture de pere en fils depuis le déluge.

Il n'y a que les financiers à Paris, & une ſorte d'hommes, qu'on appelle fer-

miers généraux, qui ſont là-deſſus d'une grande modeſtie. C'eſt toujours à eux que commence l'hiſtoire des tableaux de famille. On diroit que leurs ancêtres n'avoient point de viſage : il eſt toujours queſtion du portrait du fils ; jamais de celui du pere.

Quelque encouragement que l'on ait donné aux arts, celui de la peinture a ſi fort diminué, qu'il eſt preſque imperceptible ; il faut aujourd'hui un microſcope pour voir les charmes d'un viſage : auſſi l'appelle-t-on miniature. La beauté, qui remplit l'univers de ſon nom, y eſt ſouvent repréſentée dans une eſpace de demi-pouce de diametre.

Cependant les hommes trouvent en cela un grand avantage ; car outre que, par le moyen de la miniature, ils peuvent renfermer une jolie femme dans une boîte à tabac, & avoir une beauté dans la poche, ils ont encore le plaiſir de contempler leur maîtreſſe dans une bague : ce qui leur en rend la jouiſſance continuelle ; car ils ne peuvent point remuer le doigt, ſans que ſes traits flatteurs n'enchantent leurs yeux, & ne raviſſent leur ame.

Autrefois deux cœurs unis par l'a-

mour, ne devoient point ſe quitter, s'ils vouloient être enſemble.

Aujourd'hui un amant peut laiſſer ſa maîtreſſe à mille lieues de lui; néanmoins jouir de ſa compagnie, & coucher même avec elle.

LETTRE LXXVIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LA clôture, en Aſie, empêche les femmes de former tout autre deſſein que celui de plaire à leur mari; ſage réglement, utile aux hommes, & encore plus aux femmes pour qui il eſt fait.

J'étois l'autre jour d'une aſſemblée mêlée, où un grand nombre de femmes devoient ſe rendre pour faire aſſaut de beauté, & ſavoir qui auroit la préférence ſur toutes les autres; car c'eſt-là le plan de tous les rendez-vous où les femmes ſont admiſes.

La compagnie commençoit à ſe former, lorſque j'y entrai. D'abord une femme, d'une aſſez jolie figure, qui s'y

étoit rendue avec pluſieurs autres, tint le dez : on admira particuliérement l'éclat de ſon teint, & la beauté de ſes yeux. Je vis juſqu'à quel point cette préférence la flattoit. La joie de ſon ame s'échappoit ſur ſon viſage, & laiſſoit voir la ſatisfaction intérieure qu'elle goûtoit : mais ſon triomphe fut de courte durée. Une autre Dame, qui parut un moment après, l'effaça entiérement. Tous les yeux ſe fixerent ſur cette derniere, & il ne fut plus queſtion de la premiere ; alors la douceur qu'elle goûtoit auparavant, ſe changea en amertume : on liſoit dans ſes yeux le tourment qu'elle enduroit ; ſes traits s'altérerent, & ſes regards perdirent cette douceur qui les avoit fait admirer un inſtant auparavant.

Cette ſeconde éprouvoit le même plaiſir qu'avoit goûté la premiere, lorſqu'une troiſieme, qui entra dans l'aſſemblée, lui fit reſſentir la même inquiétude. Celle-ci ne fut pas plutôt admiſe, qu'elle eut auſſi-tôt les vœux de tous les hommes ; & un moment après, une quatrieme lui en fit éprouver tous les mépris, &c. &c.

Cette tranſition des joies vives aux

peines mortelles, me fit réfléchir combien nos femmes Chinoiſes ſont heureuſes, de n'être point expoſées à ces révolutions ſubites qui jettent l'ame dans une agitation continuelle.

Mais ces mortifications paſſageres ne ſont rien en comparaiſon de ce chagrin conſtant qu'éprouve ici le ſexe dans un âge avancé. Il n'y a rien de plus mépriſé qu'une femme vieille. Ce ſeul mot fait frémir la nature, & révolte les ſens. On n'a pas encore découvert dans les femmes aucun agrément dans l'eſprit, ni aucune qualité de l'ame qui puiſſe ſuppléer au défaut des années; & malheureuſement pour elles, la jeuneſſe eſt une fleur qui eſt d'abord paſſée; au-lieu que la vieilleſſe dure, pour ainſi dire, toute la vie.

L'enfance des femmes, en Europe, finit à quinze ans, & leur vieilleſſe commence à trente; c'eſt-à-dire, qu'elles meurent trois luſtres après qu'elles ſont nées; car on ne doit pas compter pour une vie, celle qu'elles paſſent dans les regrets & les inquiétudes continuelles de n'être plus ce qu'elles étoient.

A la Chine, nos femmes n'ont pas ces cuiſants remords. Comme leur jeuneſſe

finit ordinairement avec celle des hommes à qui elles ſont unies, il arrive preſque toujours qu'aux premieres vivacités des paſſions ſuccede une amitié qui n'en eſt que plus ſolide pour n'être plus ſi fougueuſe. On peut dire que les femmes d'Europe finiſſent quand celles d'Aſie commencent, & que celles-là meurent, où celles-ci renaiſſent.

LETTRE LXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

LEs Européens ont un goût décidé pour les tranſplantations. On voit ici des Colleges d'Allemands, d'Ultramontains, d'Eſpagnols, & d'autres peuples, dont le génie eſt beaucoup plus délié que celui des Boulonois.

Je ne ſache rien de plus mal imaginé que ces établiſſements qui emportent une tranſplantation; car ſi l'avantage eſt dans le climat, il devient inutile aux étrangers; s'il n'y en a point, on peut

également faire ces établiſſements chez ſoi.

Les ſciences & les arts ſont de tous les pays ; ce ſont des plantes qui croiſſent par-tout : il ne faut que les cultiver.

Outre le banniſſement volontaire de ſa patrie, toujours déſavantageuſe à la République dont on eſt membre, il en réſulte pluſieurs autres inconvénients.

Par la fréquentation des étrangers, on rapporte dans ſon pays des vices, qui troublent plus l'ordre de la ſociété, que les ſciences qu'on a été puiſer ailleurs, ne le rétabliſſent.

Ces exils pouvoient être tolérés dans le temps qu'il n'y avoit que deux ou trois nations qui euſſent perfectionné les arts : mais aujourd'hui que le ſavoir a pénétré par-tout, & que les connoiſſances ne different que du plus au moins, ce n'eſt pas la peine d'aller chercher chez les autres ce qu'on peut avoir dans ſa patrie plus utilement & à moins de fraix.

Les peuples de ces continents ont la manie des fondations : c'eſt le génie des Souverains, & la folie des particuliers. On voit des gens qui paſſent leur vie à

accumuler des richeſſes pour fonder un College, auſſi inutile à celui qui l'inſtitue, qu'à celui pour qui il eſt inſtitué.

C'eſt fonder en pure perte, & travailler en vain pour la poſtérité.

LETTRE LXXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne ſais ſi les Princes d'Europe ſont d'une nature différente de celle des hommes ordinaires; mais il eſt certain qu'ils boivent & mangent davantage que les autres.

Il faut plus d'approviſionnement à la Famille royale de France qu'à une armée entiere. Une centaine de Princes Indiens vivroient du débris de la table de Louis XV. Il m'a été impoſſible de découvrir ſi ce Monarque, ainſi que la Reine ſon épouſe & le Dauphin ſon fils, avoient des eſtomacs d'autruche; mais on n'a jamais dévoré tant de faiſans, de cailles, de bécaſſes, de perdreaux, de dindes,

d'ortolans, de poules, d'oies, de canards, de chapons, pour ne rien dire de la groſſe viande, dont la conſommation eſt immenſe. Il entre dans cette cuiſine, ou, ce qui eſt plus exact, dans les comptes des pourvoyeurs, approviſionneurs & contrôleurs, cinq ou ſix mille têtes de volailles tous les jours.

Les entre-mêts du Roi de France coûtent des ſommes immenſes à l'Etat.

Les deſſerts de la table ſont auſſi très-diſpendieux. Un généalogiſte, ayant été informé qu'on y ſervoit tous les ans pour la valeur de trente mille livres de pommes, fit dernièrement quelques recherches pour découvrir ſi la branche aujourd'hui régnante des Bourbons ne deſcendoit par de quelque ancienne famille Normande. Un autre ayant appris qu'il ſe burvoit dans ſon château cent mille bouteilles de vin de Bourgogne, & autant de Champagne, rechercha ſi elle ne tiroit pas ſon origine de quelque canton Suiſſe. Il eſt impoſſible qu'un Souverain puiſſe tenir une ſi grande table, ſans diminuer celle de ſes ſujets.

Ce Monarque doit avoir le ſang bien doux; du moins on voit par l'état de ſa dépenſe en ſucre, qu'il en conſomme

trente mille quintaux. Quand je fais réflexion à la quantité de café qu'il prend, je ne conçois pas comment il peut dormir. Sa doſe ordinaire eſt de deux quintaux par jour.

Les autres Puiſſances, jalouſes de ſa grandeur, ne ſauroient lui reprocher de paſſer la nuit dans les ténebres ; l'illumination du château de Verſailles coûte deux millions. Avec cela, je crois que le contrôleur de ſa maiſon y voit plus clair que lui.

Il fut queſtion, il n'y a pas long-temps, de réformer ces abus : mais on m'a dit que cette réforme auroit des conſéquences pour une infinité de gens qui ſont actuellement au ſervice de la Cour, qu'on ne payoit pas aſſez pour être en droit de les empêcher de voler, & qu'il valoit mieux fermer les yeux ſur ces déſordres, que de les arrêter ; à quoi on a ajouté que ces monopoles étoient établis depuis long-temps, & que le temps de les arrêter étant paſſé, ils ſont dans le cas de la preſcription.

LETTRE LXXXI.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

De Paris.

QUand un Miniſtre d'Etat, en France, ne remplit point les devoirs de ſa charge, qu'il malverſe, & par-là met la Monarchie en danger, on l'exile.

Lorſqu'un Général d'armée manœuvre mal; qu'il expoſe un grand corps de troupes à un péril éminent; qu'il verſe le ſang des ſujets mal-à-propos, & de cette maniere devient traître à ſa patrie, ſon châtiment eſt tout prêt; on lui défend la Cour; c'eſt-à-dire, que ſa punition conſiſte à ne point voir le Prince: ſentence qui ne répond point à ſon délit. Delà vient que la France eſt pleine de coupables; car quand on ne proportionne pas le châtiment au crime, on ne fait par-là qu'augmenter le nombre des criminels.

Un homme en place eſſaye ſi un certain coup d'ambition peut lui réuſſir. Il tente de vendre la Monarchie à ſon ava-

rice; le pis-aller pour lui, s'il eſt découvert, c'eſt qu'on l'empêche d'exécuter ſon deſſein, en le dépouillant du miniſtere.

Un Commandant haſarde un coup d'éclat contre toutes les regles de l'art militaire. Il eſſaye ſi la mort de cinquante mille hommes peut le conduire au bâton de Maréchal de France. Que ſait-on? il y a quelquefois des témérités heureuſes: en tout cas, ſi elle ne réuſſit pas, & qu'on s'apperçoive de ſa folle imprudence, il ne ſera que remercié. Il a beaucoup à gagner à trahir ſon devoir, & peu à perdre s'il eſt ſurpris à le trahir. Il choiſit ce premier.

Ces exils ne ſont pas même des châtiments ſuivis: on n'eſt pas plutôt éloigné de la Cour, qu'on fait agir ſes amis pour y retourner; chacun a ſes partiſans qui pallient la choſe: on obtient à la fin des congés du Prince pour paroître ſoi-même, & venir plaider ſa cauſe; & alors on eſt preſque ſûr de la gagner.

Il y a tel Général qui, après avoir été arrêté & conduit dans un château, a repris le commandement l'année d'a-

près, comme ſi de rien n'étoit, & a continué, comme auparavant, à mal ſervir l'Etat.

Les Princes d'Orient ont coutume de faire mourir ceux qui malverſent dans les premieres places qu'ils leur ont confiées. Un Miniſtre, qui adminiſtre mal, eſt condamné à perdre la vie. Un Général répond ſur ſa tête des opérations de la campagne, de même que de l'armée qui lui eſt confiée.

Ces punitions ne ſont pas une barbarie, comme on les appelle en Europe; mais un droit des gens des peuples; une juſtice rigide, qui n'en eſt que plus équitable pour être ſevere. Il eſt aiſé de prouver que les moindres malverſations des Miniſtres d'Etat & des Généraux d'armées ſont des crimes de leze-Majeſté au premier chef, & que tous doivent être punis de mort.

Dans des emplois qui décident à tout moment du ſort d'une nation entiere, il ne ſauroit y avoir de petits délits: toutes fautes ſont capitales.

Le Divan de Conſtantinople fait mourir un Général qui a perdu une bataille, quoiqu'il l'ait donnée dans toutes les regles de l'art militaire. C'eſt une in-

juſtice, il eſt vrai; mais elle apprend à un autre Général à être extrêmement circonſpect, & à ſe ſervir de tous les moyens que la prudence humaine peut ſuggérer dans un moment où il s'agit du ſang de tant de ſujets.

Si les Cours d'Europe employoient la méthode Turque, il y auroit moins de Miniſtres négligents, &plus de Généraux d'armées attentifs à leur devoir.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a point de révolution plus ſubite à Paris, que celle qui ſe paſſe, pour me ſervir de cette expreſſion, dans la région de la volupté.

Tous les ſix mois, le monde vicieux prend une nouvelle forme. Les femmes ſans mœurs, qui étoient enſevelies dans le tombeau de leurs crimes, reſſuſcitent, & ſont élevées ſur le trône de l'impudicité.

Comme je me promenois l'autre jour avec le Chevalier dans la grande allée du Palais-Royal, il me dit, en me montrant du doigt une femme habillée d'une étoffe d'or, & couverte de diamants, à qui un Prince donnoit la main : vous voyez bien cette femme ; il n'y a que ſix mois qu'elle ſe proſtituoit aux laquais de Paris ; d'où elle paſſa aux maîtres. Après que ceux-ci s'en furent dégoûtés, les grands de la Cour en firent leur plaiſir : aujourd'hui elle eſt devenue les délices d'un Prince du Sang royal. Croirez-vous, me dit-il en arrêtant tout court, que c'eſt aujourd'hui le grand goût ; & que, pour raffiner ſur la volupté, il faut prendre une femme dans un mauvais lieu, l'élever au faîte des grandeurs, lui dreſſer un autel, &, de cette maniere, vénérer l'ordure, & encenſer l'infamie ?

Il faut qu'une créature, pour mériter cette apothéoſe du jour, ait paſſé par tous les grades de la proſtitution publique. Une femme, qui n'a pas fait tous ſes cours de débauche, ne ſauroit piquer aujourd'hui la ſenſualité de nos François.

Ce goût, ajouta-t-il, ne differe point

de celui des animaux immondes qui ſe veautrent dans la boue.

Si quelqu'un s'aviſoit de donner les annales galantes des débauches de cette Ville, cela formeroit un corps complet d'ordures. On pourroit appeller ce livre, l'hiſtoire de la création du fumier.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

CUrieux de parcourir tout ce qui peut contribuer à la grandeur des Etats Européens, j'allai derniérement voir ici un établiſſement nouveau, qu'on appelle l'Ecole militaire. C'eſt un vaſte édifice, qui doit ſervir d'attelier aux faiſeurs de ſieges & de batailles, & où les apprentifs en gloire doivent paſſer maîtres avant que d'entrer dans la carriere de l'honneur.

Ce plan a tant de commodité, les enfants de Mars ſont ſi à leur aiſe dans ce ſéminaire militaire, qu'on peut dire

que l'inſtitution a placé la copie à mille lieues de l'original.

Tout eſt ſingulier dans cet établiſſement guerrier : mais le plus ſingulier, c'eſt qu'il a été imagné par l'homme le plus pacifique de France.

Un financier a formé ce projet ; & pour cela, il a demandé la permiſſion au Roi d'établir un monopole. (*) Chaque apprentif guerrier cauſera la ruine de pluſieurs familles : de maniere que l'Ecole militaire, établie pour prévenir les dévaſtations de l'ennemi, ſera la premiere à dévaſter la Monarchie.

Je ne trouve aucun établiſſement en France, qui ne tende au détriment de la nation.

(*) Loterie de l'Ecole militaire.

LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

Hier au matin, comme j'étois prêt à ſortir, deux hommes, ſinguliérement habillés, entrerent dans ma chambre. Ils me dirent qu'ils étoient Religieux d'un certain Couvent, & que ſe préparant à partir pour la Chine, ils venoient recevoir mes ordres.

Mes Peres, leur dis-je, puis-je m'informer du ſujet de votre voyage ? Monſieur, me répondit l'un d'eux avec une voix pleine de douceur, & d'un ton fort ſatisfait de lui-même, nous allons convertir vos freres à la foi. C'eſt-à-dire, repris-je, que vous entreprenez un voyage de ſix mille lieues, pour déraciner du cœur des Chinois, les principes de leur ſainte religion, troubler leurs conſciences, & détruire en eux les vertus citoyennes : car toutes les fois qu'un ſujet, de quelque Gouvernement qu'il ſoit, change ſa

croyance, c'eſt un effet naturel qui dérive de ſa cauſe. Voilà, leur dis-je, une entrepriſe bien étrange, & qui n'a rien de chrétien; car j'ai oui dire que votre religion eſt fondée ſur la charité; & c'eſt n'en avoir gueres, que d'aller faire du mal à des peuples qui ne vous en ont jamais fait.

Le même Religieux alloit me répondre, ſans doute, avec moins de modération, lorſque je continuai moi-même ſur le même ton. Que diriez-vous de deux Mandarins qui partiroient de Pékin pour Paris, tout exprès pour y venir prêcher la religion de Confucius? Vous trouveriez, avec raiſon, ce projet bien ridicule, & vous ne pourriez vous empêcher de regarder ceux qui l'auroient formé, comme des fols, ou des gens à qui le fanatiſme de leur religion auroit tourné l'eſprit.

Allez, mes Peres, je n'ai point d'ordres à vous donner; & vous feriez beaucoup mieux de n'en recevoir aucuns de vos ſupérieurs pour la Chine, & de reſter dans les Couvents où vous avez fait vœu de vous tenir enfermés. En parlant ainſi, je les congédiai.

La ſociété de ces ſéducteurs ſe diviſe ici en deux branches. L'une, dont je t'ai parlé, fait profeſſion de débaucher les conſciences en Europe ; & l'autre paſſe les mers pour ſurprendre celles d'Aſie.

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

DAns les pays de la domination du Pape, les plus grandes curioſités ſont des reliques. Je fus invité, ces jours paſſés, par des Bonzes, à voir la tête d'un Saint, qu'on appelle St. Dominique. On n'admet aucun étranger à cette repréſentation, qu'on ne ſoit aſſuré auparavant qu'il n'exerce aucune partie de la Chirurgie. Ce n'eſt pas ſans raiſon : car il y eut jadis un Cardinal, qui, ſous prétexte de voir la tête du Saint, lui enleva une dent, qu'il mit dans une boîte d'or, & s'enfuit avec ſa proie.

Quoi qu'il en ſoit, la Mere du Chriſt, dans ce tableau, eſt une brune très-piquante. Elle a un joli nez, de grands yeux, une petite bouche, les dents blanches, les levres vermeilles, &c. &c. ce qui prouveroit que la beauté des femmes n'a pas perdu un pouce de terrein depuis dix-huit ſiecles : car c'eſt ainſi qu'encore aujourd'hui on repréſente les plus belles femmes.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France a fixé le nombre des preſſes dans ſes Etats ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt permis d'imprimer aujourd'hui dans ce Royaume, que ſix fois plus de mauvais ouvrages qu'on n'en peut lire. C'eſt la maladie des réglements, qui a produit celui-ci. Son effet a été d'enrichir quelques particuliers privilégiés, & de ruiner un grand nombre de ſujets. Ce n'eſt point la quantité des preſ-

ſes qui nuiſent; mais le nombre prodigieux de citoyens oiſifs, qui, faute de profeſſion, choiſiſſent celle de ſe faire auteurs.

Ce qu'on appelle ici les Edits, ne remonte jamais à la ſource du mal qu'ils veulent corriger; ils ne font, pour ainſi dire, qu'effleurer la peau de la conſtitution. Le remede qu'on apporte à un mal, forme toujours lui-même une nouvelle maladie preſque toujours plus dangereuſe que celle dont on entreprend la guériſon. Il falloit permettre d'imprimer, & défendre d'écrire.

Puiſque le Gouvernement monarchique a la permiſſion d'être deſpotiſque, & que ſon inquiſition s'étend juſques ſur les penſées, pourquoi ne pas l'étendre ſur celles qui peuvent nuire à la ſociété? On imprime ici un tas de livres que l'imagination enfante, & qui n'ont d'autre point d'appui que le cerveau dérangé des écrivains qui les mettent au jour; on devroit commencer par défendre ceux-ci. Il eſt vrai que les manufactures de papier en ſouffriroient; mais un Etat ne pourroit-il pas mieux employer ſes chiffons, que de les faire ſervir à entretenir l'oiſiveté de ſes citoyens?

LETTRE LXXXVII.

Le même au même, à Pékin.

De Paris.

LE Gouvernement François eſt très-rigide à l'égard de la publication des écrits qui contiennent des maximes dangereuſes ſur la religion, la morale, les mœurs ou la politique : il ne permet l'impreſſion que des ouvrages orthodoxes ; mais les auteurs ſcandaleux ont un moyen ſûr de faire parvenir leurs écrits au public ſans violer les loix de l'Etat : ils mettent ſur le papier leurs impiétés, & les envoyent dans un Pays de frontieres, qu'on appelle la Hollande ; & celle-ci les imprime, & les fait circuler enſuite en France ; moyennant quoi le Gouvernement François n'a rien à dire, & les écrivains ſacrileges marchent la tête levée, comme ſi de rien n'étoit.

Les Princes Européens, qui font entre eux tant de conventions inutiles, oublient preſque toujours les plus eſſentiel-

les. Ils ſe rendent réciproquement des priſonniers, & ne donnent point d'aſyle à certains criminels; mais ils tolerent les écrits ſéducteurs, licentieux & athées, qui corrompent les peuples, & aviliſſent les Etats; c'eſt-à-dire, qu'ils permettent les crimes de leze-Majeſté au premier chef commis contre eux-mêmes.

LETTRE LXXXVIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE t'ai parlé, dans une de mes précédentes, des femmes qui paſſent leur vie en voyage, qu'on voit toujours en voiture, & qui doivent leur vertu à leurs cochers. Il en eſt d'une autre eſpece ici, qui ne galoppent pas tant, mais qui n'en ſont pas moins diſtraites. On pourroit appeller celles-ci les *diſſipées ſédentaires.* Leur oiſiveté, qui les tient toujours en haleine, empêche que l'amour n'ait de priſe ſur leurs cœurs. Elles n'ont préciſément que le temps qu'il leur faut pour paſſer la vie à ne rien faire. Voici l'hiſ-

toire d'un jour d'une de celles-ci.

La Dame, dont je t'envoye le journal, ſe lève tous les matins à neuf heures. Dans l'inſtant, ſon coëffeur, qui a le mot du guet, entre dans ſa chambre, & ſe ſaiſit de ſa tête; elle eſt ſous ſon peigne juſqu'à onze heures. Les cheveux en ordre, elle paſſe une heure à ſa toilette, pour finir ſon ajuſtement, & mettre la derniere main à ſes charmes. Auſſi-tôt le maître de muſique paroît: la repréſentation dure une heure. Après le chant, vient la danſe; M. Rigaudon ſe préſente; il ſort ſa *pochette*, & fait faire un menuet à Madame, avec deux paſſepieds. Ce dernier exercice eſt d'une heure; ce qui la conduit à celle du dîner, qui en dure deux. Au ſortir de table, elle monte en carroſſe, va faire des viſites, & ſe rend dans quelque aſſemblée, où elle joue aux cartes juſqu'à ſix heures, qu'elle paroît au ſpectacle: celui-ci la conduit à neuf heures. Alors elle ſe remet à table, où elle mange, chante, rit & folâtre avec la compagnie juſqu'à minuit, qui eſt le temps ordinaire qu'elle ſe couche.

J'ai compaſſé la vie de cette Dame, diviſée par vingt-quatre heures dans la

journée ; & je trouve que ſi elle vit douze luſtres, elle aura paſſé tout juſte cinq ans avec ſon perruquier, quatre ans devant ſon miroir, trois ans avec ſon maître de muſique, autant avec ſon maître de danſe, ſix ans à jouer aux cartes, vingt ans à table, & trente ans au lit.

LETTRE LXXXIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

UN Prince du Sang royal, étant derniérement à la chaſſe, tua un ſujet du Roi de France : on prétend que c'étoit ſeulement pour eſſayer ſon fuſil, & en éprouver le canon : on enterra le ſujet, & le lendemain le Prince rit beaucoup de cette aventure avec des Seigneurs de la Cour, à qui il la raconta. Le Roi la ſut, & n'en dit mot, car il n'y a point de loix dans ce Royaume pour empêcher que les grands n'ôtent la vie aux petits : ou s'il y en a, le deſpotiſme des rangs empêche qu'elles ne ſoient obſer-

vées ; ce qui eſt la même choſe que ſi elles n'exiſtoient pas.

Malheureux Gouvernement, où le peuple n'a point de protecteur contre la violence & la tyrannie, & où le Prince lui-même ne peut pas garantir le jour de ſes ſujets !

Je me félicite tous les jours d'être né dans une ſociété où ces inhumanités & ces barbaries ſont corrigées par la conſtitution. L'établiſſement de nos cenſeurs nous met à couvert de pareilles violences. La vie du dernier ſujet à la Chine eſt auſſi en ſûreté que celle du premier ; & s'il arrivoit qu'un Prince du Sang Royal la ravît au moindre particulier, les cenſeurs en inſtruiroient auſſi-tôt la Cour, pour qu'il fût procédé contre lui ſuivant la rigueur des loix. Et ſi elle étoit ſourde à leur voix, il arriveroit de deux choſes l'une ; ou que le Prince ſeroit châtié, ou que l'Empereur ſeroit détrôné.

LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

SI j'avois à choisir entre plusieurs religions, je préférerois celle qui s'accorde le mieux avec les devoirs de citoyen, parce qu'il est raisonnable de croire que Dieu, qui a créé sa société, a conformé son dogme à ce qui doit perpétuer cette union des hommes, & non à ce qui peut la détruire.

Dans quelque Religion que nous vivions, nous devons rendre à la nature ce qu'elle nous a prêté. Elle nous a faits des hommes, nous devons lui rendre des hommes : ainsi on doit se méfier d'une religion qui gêne la sainteté des mariages.

On diroit que la Religion catholique Romaine a fait jusqu'ici tout ce qu'elle a pu pour anéantir cette propagation légitime du genre humain, dont elle tire elle-même son existence. Celui qui se

marie, dit-elle, fait bien : mais celui qui ne ſe marie pas, fait mieux. Il y a actuellement en Europe trois millions de meilleurs Catholiques ; & qui, à cauſe de cela, ſont de plus mauvais citoyens.

Une ſecte, dont le rit contribue à l'anéantiſſement de l'eſpece humaine, travaille elle-même à ſa deſtruction.

On pourroit démontrer géométriquement, que ſi la Religion catholique Romaine, telle qu'elle eſt aujourd'hui, avoit été établie ſix mille ans avant ſa création, il n'y auroit plus aucun peuple aujourd'hui en Europe ; &, par conſéquent, plus de Religion.

Ce n'eſt pas le ſeul abus qui ſe trouve dans cette communion. Un nombre prodigieux de cérémonies rend ſes ſectateurs ſuperſtitieux ; & en ceci, je trouve qu'elle eſt contraire à l'ordre de la ſociété : car, de tous les vices, il n'y en a point qui aviliſſe plus l'ame des citoyens que la ſuperſtition.

Ses images donnent une foibleſſe dans l'eſprit, qui, ſe communiquant à l'ame, diminue la force néceſſaire pour remplir les obligations difficiles de la vie civile.

Le grand nombre de Saints que l'on

y fête continuellement, coupe le fil de l'induſtrie publique, & répand une nonchalance dans l'ame, qui cauſe mille maux dans l'Etat civil.

Cette ſuite prodigieuſe d'oraiſons mentales qui s'adreſſent au Ciel, mais qui ne paſſent pas la terre, eſt peut-être un autre inconvénient de cette ſecte.

Je dirois volontiers que les Catholiques Romains prient trop Dieu; mais qu'ils ne l'aiment pas aſſez: car s'ils l'aimoient, ils reſpecteroient davantage ſon ouvrage; je veux dire, la ſociété civile dans laquelle il les a fait naître.

LETTRE XCI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Boulogne.

LA religion ſe pratique ici avec beaucoup de gayeté; les actes de piété, qui ſe rempliſſent dans les Egliſes, ſont très-réjouiſſants. La plupart des prieres qu'on adreſſent à l'Etre ſuprême, s'exécutent en muſique. Les hymnes ſont notées,

& on les joue en cadence. Preſque toutes les bénédictions que Dieu donne à ſes peuples, y ſont avec ſymphonie & baſſe continue. C'eſt en déployant tous les agréments de la voix, qu'on s'adreſſe au Ciel pour implorer ſa miſéricorde. On parle à Dieu, comme on le fait à ſa maîtreſſe.

J'allai derniérement à ce qu'on appelle ici une grand'Meſſe en muſique. En entrant dans l'Egliſe, je crus d'abord être à l'Opéra : du moins il n'y a aucune différence quand à la compoſition. Entrées, ſymphonies, menuets, rigaudons, airs à voix ſeule, duo, chœurs, accompagnements de tambours, trompettes, timbales, cors de chaſſe, hautbois, violons, fifres, flageolets, &c. &c. en un mot, tout ce qui ſert à former l'harmonie d'un ſpectacle, ſe trouvoit employé à celui-ci.

C'étoit un chef-d'œuvre d'impiété. Quand le compoſiteur auroit fait une Meſſe pour la Déeſſe de la volupté, il n'auroit pu employer des ſons plus tendres, ni des modulations plus laſcives.

En aſſiſtant à ce joyeux ſacrifice, il n'y a point de Chrétien qui ne forme gayement la réſolution d'aimer Dieu.

Et afin que ce ſpectacle ne différât en

rien de celui qui ſe repréſente ſur la ſcene, on avoit fait bâtir un théâtre au fond de l'Egliſe, où les muſiciens, ce jour-là, repréſentoient la Meſſe.

Les airs de ce divin ſacrifice ne pouvoient manquer de faire impreſſion ſur ceux qui y aſſiſtoient; car, pour mieux y réuſſir, on les avoit copiés ſur les vaudevilles les plus ſales, dont on n'avoit fait que changer les paroles.

Il y a ſur-tout une hymne adreſſée à la Divinité, dont le ſecond verſet commence par ces mots latins, *Tantum ergo*, qui eſt toujours très-divertiſſante.

Il eſt d'abord queſtion d'un *Adagio* tendre & voluptueux, qui diſpoſe l'ame à la tendreſſe. Enſuite vient un *Allegro* qui la retire de cet état de langueur, & qui la réjouit infiniment. Il finit par le mouvement vif & précipité du *rigaudon*, qui, en Europe, eſt celui qui invite le plus à la danſe.

Tous les Saints du Paradis ont leur ſérénade particuliere. Les jours conſacrés à célébrer leur fête, les pagodes, à qui ils appartiennent, font jouer les violons en leur honneur & gloire; ce qui divertit beaucoup les Chrétiens, & les diſpoſe à la dévotion.

LETTRE XCII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LA piece ſuivante parut, il y a peu de jours, dans la grande allée du jardin du Palais-Royal, où les mécontents, ſur l'adminiſtration préſente, s'aſſemblent réguliérement, pour cenſurer le Gouvernement. On la regarde comme une critique ſur les taxes qui augmentent tous les jours, ſans que leur nombre diminue les malheurs publics. Elle eſt adreſſée au Contrôleur général; car c'eſt lui qui préſide ici au conſeil des expédients pour trouver de l'argent.

Mémoire préſenté à Monſeigneur le Controleur général, pour augmenter les revenus de la Couronne de France, & ſubvenir aux beſoins préſents de l'Etat.

MONSEIGNEUR,

» Le projet que j'ai l'honneur de pré-

» ſenter à votre excellence, eſt un des » plus ſolides qui ait encore paru, quoi- » qu'il ſoit bâti en l'air.

» On a créé juſqu'ici en France un » grand nombre d'impôts ſur le luxe, » les commodités de la vie, & tout » ce qui peut généralement procurer » du plaiſir, d'où vient qu'on n'en a » point établi ſur celui qui eſt le plus » grand de tous; je veux dire, celui » de parler.

» Un citoyen paye plus à l'Etat, » dans la proportion qu'il veut s'ha- » biller magnifiquement, avoir grand » nombre de domeſtiques, ou faire » bonne chere; & il eſt le maître de » parler depuis le matin juſqu'au ſoir, » ſans fournir un ſol au Gouverne- » ment. Il ne peut briller dans la Ville » ſans être taxé; & il peut ſe diſtin- » guer dans une aſſemblée par ſon eſ- » prit, ſans rien débourſer.

» Pour remettre une ſorte d'égalité » dans les taxes, & obvier aux beſoins » préſents de l'Etat, il n'y a qu'un » moyen, qui eſt d'établir un impôt » ſur les paroles, non compris les » femmes; car ſi on ne les excluoit » pas, toutes les familles du Royaume

» ſeroient ruinées dans vingt-quatre » heures.

» Il faut cependant percevoir ce » droit, de maniere que la nation ne » perde pas entiérement l'uſage de la » parole ; car un François muet eſt le » plus ſot animal qu'il y ait dans la » nature. Il n'a preſque point de ſcenes » muettes. Un Italien pourroit s'expri- » mer pendant dix ans, ſans employer » le diſcours ; il a pour cela mille con- » torſions, & une infinité de grima- » ces ; mais un François ne peut dire » un mot ſans ſa langue. Voici mon » plan. J'ai calculé qu'un homme peut » faire une honnête figure dans la ſo- » ciété civile avec la dépenſe de trois » mille ſix cents paroles par jour : il » faudroit donc taxer le ſurplus, par » un arrêt, à raiſon d'une livre tour- » nois par parole en ſus, & trois li- » vres pour ceux qui en diroient deux : » car il ne faudroit pas ſuivre la pro- » portion des mots ; mais celle de la » démangeaiſon de parler.

» Les principaux bureaux pour la » levée de ce droit, ſeroient établis » dans les cafés publics de Paris, at- » tendu qu'ils formeroient les meilleu-

» res recettes. On en établiroit auſſi dans » les maiſons à converſations. Les oi- » ſifs de profeſſion qui n'ont rien à » faire qu'à parler, feroient honneur » à la taxe. Les amoureux payeroient » des ſommes conſidérables à l'Etat, » & les prédicateurs rempliroient eux » ſeuls les coffres du Roi : les récréa- » tions des Moines produiroient auſſi » beaucoup d'argent.

» Les Avocats, Procureurs & autres » gens de loi, qui diſent toujours ſix » paroles pour une, feroient rentrer » de bonnes ſommes à la Monarchie. » Les plaideurs, qui parlent continuel- » lement de leurs procès, payeroient » conſidérablement.

» Les grands génies & les beaux par- » leurs donneroient auſſi beaucoup d'ar- » gent.

» Cette taxe ſeroit perçue par des » Peres Chartreux, dévoués, par leur » état, au ſilence, & qui connoiſſent » la juſte valeur des paroles inutiles. » Cette taxe ſeule rendroit le tréſor » du Roi de France le plus riche de » l'univers : car il ne faut pas croire » que l'ordonnance coupât à perſonne » le filet de la parole : (les François

» aiment trop à parler pour cela) elle » ne feroit que délier les cordons de » leur bourſe.

» Suivant mes calculs, je trouve » (en exceptant les femmes, les en- » fants, les vieux & les radoteurs, à » qui on ne ſauroit défendre de par- » ler) qu'on pourroit affermer cette » taxe, à raiſon d'un million de livres » par jour, y compris les quatre ſols » par livre établis ſur les recouvre- » ments. »

LETTRE XCIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LE Roi de France eſt un grand magicien : il n'a qu'à fixer ſes regards ſur un objet, pour le changer du blanc au noir.

La faveur du Prince métamorphoſe ici les vices en vertus ; elle donne du brillant au teint ; embellit la beauté : elle donne du génie, de l'eſprit & des connoiſſances, en dépit de la nature & de l'éducation.

Telle femme, qui n'avoit pas aſſez d'habileté auparavant pour gouverner ſa maiſon, ſe trouve en état alors de gouverner le Royaume.

Le préjugé de la faveur eſt au-deſſus de tout autre préjugé. C'eſt en France le culte univerſel, la Religion des François. Il y a pourtant quelques hérétiques dans ce dogme.

Comme, dans une aſſemblée où je me trouvois derniérement, on élevoit juſqu'aux nues les qualités d'une certaine Dame maintenant en faveur, un homme de la compagnie, qui avoit écouté cet éloge juſqu'au bout, dit aux apologiſtes : Meſſieurs, ne vous preſſez pas tant; attendez que le charme de la prévention ſoit diſſipé; & alors vous donnerez votre derniere ſentence ſur les vertus ſublimes que vous exaltez tant.

Si cette maniere de paſſer ſon jugement ſur les perſonnes en crédit pouvoit prendre, & qu'on attendît, pour décider, que le voile de la faveur fût déchiré, on verroit ſouvent de grands mérites rentrer tout d'un coup dans le néant.

LETTRE XCIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

J'Allai voir derniérement un Couvent de Bonzes noirs, où eſt une bibliotheque publique. Mon Pere, dis-je au bibliothécaire, en entrant dans la ſalle; je vous prie de me faire donner un tel livre, en lui nommant un certain ouvrage qu'on avoit publié depuis peu. Monſieur, me dit-il avec une voix pleine de douceur, c'eſt ici le pays des anciens; nous n'avons preſque aucune correſpondance avec les modernes. Eſt-ce que vous ne les jugez pas capables, lui dis-je, de figurer avec les ſavants des premiers âges? Au contraire, me répondit-il; ſi nous pouvions les poſſéder, nous les mettrions au premier rang : mais ces livres ſont fort chers; il s'en imprime beaucoup; la dépenſe eſt grande, & les fonds de notre bibliotheque médiocres; car, à l'égard de

nos autres revenus, vous croyez bien que nous n'irons pas les employer en papier : nous avons de meilleurs établiſſement à faire que celui des livres. Ne trouvant donc pas dans cette bibliotheque ce que j'y cherchois, j'en ſortis.

Ce vuide me fit naître l'envie de parcourir ce Couvent. Mon Pere, dis-je à un ſecond Bonze que je rencontrai dans un grand dortoir ſombre & obſcur ; voudriez-vous avoir la bonté de me faire voir votre maiſon ? Monſieur, me répondit froidement celui-ci, ce n'eſt pas mon affaire ; nous tenons des Suiſſes à notre porte, faits pour la galopper avec les étrangers ; mais je veux bien, pour vous obliger, vous accorder votre demande : ſuivez-moi. Je ne trouvai rien de remarquable dans le bâtiment ; tout eſt irrégulier & dans un goût gothique.

Comme nous traverſions une cour, j'apperçus un grand tuyau, monté ſur un chevalet de bois, dont un des bouts étoit dirigé vers le ciel ; ſon embouchure étoit plus large que celle des plus grands canons. Je vous prie de me dire, lui dis-je, à quel uſage eſt

ce tuyau ? C'eſt un téleſcope, me dit-il, qu'un de nos Religieux a imaginé, par le ſecours duquel on verra la lune preſqu'au niveau de la terre. Cela ſera bien commode, mon Pere ; car il y a long-temps que l'on cherche à s'approcher de cette planette. Les aſtronomes vous auront obligation d'en avoir fait la dépenſe. Ce n'eſt pas nous qui la faiſons, reprit le Bonze ; nos revenus n'ont rien à démêler avec les aſtres : c'eſt le Roi qui a déja avancé une ſomme conſidérable, ſans que le téleſcope en ſoit plus avancé. Nous craignons que le ſavant de notre ordre, qui l'entreprend, ne vienne à mourir avant qu'il ait donné la derniere perfection à ſon ouvrage ; & qu'après une dépenſe conſidérable, la lune ne ſoit pas plus près de nous qu'elle ne l'étoit auparavant.

Nous paſſâmes de là dans le jardin pour nous y promener. Mon pere, dis-je à mon conducteur, permettez-moi de vous demander quelle charge vous occupez dans le Couvent. Monſieur, me dit-il, je ſuis un des quatre premiers Miniſtres d'Etat de l'ordre ; j'ai le département des eaux & forêts.

Je parle aux grands à Verſailles quand je veux, & je fraye à Paris avec tout ce qu'il y a de plus conſidérable dans l'épée & la robe. Voilà un bel emploi, lui dis-je ; je ne croyois pas qu'il y en eût d'auſſi conſidérables dans des maiſons religieuſes.

Il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe ; c'eſt votre âge : car, quoique vous ne ſoyez plus dans le printemps de vos jours, vous n'êtes pas non plus ſur la fin de votre carriere ; & j'avois oui dire que ce n'eſt que dans celles-ci qu'on parvient aux premiers emplois monaſtiques. Il n'y a donc point d'envieux dans votre corps ? S'il y en a ? grand Dieu ! repliqua-t-il, s'il y en a ! plus que dans aucune Cour de l'Europe.

Le Moine en général, ajouta-t-il, eſt un animal froid, chagrin. Il n'a qu'une affaire, qui eſt celle de s'avancer dans ſon corps. Souvent les gens du monde n'ont pas aſſez de loiſir pour avoir de l'ambition ; au-lieu que les Moines ſont toujours aſſez oiſifs pour ne jamais manquer d'en avoir.

Il y a deux moyens pour faire ſon chemin chez nous : l'un eſt le monde,

& l'autre, Dieu : pour le premier, il faut de l'eſprit, du diſcernement & de l'activité, avec un certain génie propre aux affaires.

A l'égard du ſecond, il ſuffit d'un goût décidé pour la retraite, la priere, la vie contemplative, & un je ne ſais quel enthouſiaſme de religion, qui rend incapable de toute autre choſe que de dévotion.

Ce dernier chemin, qui conduit au Ciel, ne mene à rien parmi nous. Je choiſis l'autre qui fait parvenir à quelque choſe. Je débrouillai les affaires de nos maiſons de Province ; je gagnai des procès qui les enrichirent ; je donnai des revenus à celles qui n'en avoient point, & augmentai les rentes de celles qui en avoient : en un mot, je finançai ma charge long-temps avant que de la poſſéder : voilà l'hiſtoire de mon élévation.

Il y a des ſympathies qui ſe forment du premier coup. Je me ſentis d'abord de l'inclination pour ce Bonze. Je lui demandai la permiſſion de le voir quelquefois ; il me l'accorda, & nous nous ſéparâmes.

LETTRE XCV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

LE Chevalier, qui n'a gueres de religion, s'imagine que tous les peuples qui ſont au-delà de la ligne, n'en ont point du tout. Pour le convaincre qu'il y a d'autres nations ſur la terre que la chrétienne qui ayent un dogme, je lui fis, en dernier lieu, l'analyſe de notre croyance.

Nous autres Chinois, lui dis-je, nous croyons qu'il y a un Dieu, qui eſt le principe de tout, qui a créé le ciel & la terre, les hommes, les plantes & les animaux.

Nous croyons qu'il ne faut pas tuer; & que retenir le bien d'autrui, eſt une mauvaiſe action.

Nous croyons qu'il ne faut ni calomnier, ni médire de ſon prochain.

Nous croyons que Dieu eſt la vertu & la ſageſſe par excellence; que toutes ſes

ſes qualités ſont des perfections, & toutes ſes perfections des attributs de ſa divinité.

Nous ſommes perſuadés que, pour lui plaire, il faut être juſte & équitable, parce qu'il aime les bons, & hait les méchants.

Nous croyons que rien ne lui eſt caché dans l'univers; qu'il connoît les ſecrets des cœurs, & que ſa preſcience dévoile l'impénétrable abyme de l'avenir.

Nous croyons qu'il eſt juſte & équitable; qu'il récompenſera les vertus des hommes, & punira leurs vices.

Nous croyons que, pour lui être agréable, il faut ſuivre les loix de la nature & celles des hommes divins qu'il nous a envoyés pour nous conduire.

Nous ſommes convaincus que les calamités qu'il nous envoye ſont des avis pour la réformation de nos mœurs; & que la fin de ces maux eſt toujours ſuivie de bonté & de miſéricorde.

Nous croyons qu'il nous punit en pere, & non pas en ſouverain, qui veut ſe venger.

Nous croyons que cet Etre ſuprême dirige nos actions, ſans que cette direc-

tion bleſſe en rien notre liberté ; que nous ſommes les maîtres de faire le bien, & que nous ne ſommes point forcés à faire le mal ; qu'il ne faut pas attribuer nos bonnes œuvres à nous-mêmes ; mais à celui qui eſt la ſource de toutes les vertus.

Nous croyons qu'il y a une Providence qui conduit l'univers ; & que celui qui eſt le principe de tout, dirige tout, &c. &c.

Mais il me ſemble, me dit le Chevalier quand j'eus fini, que vous croyez-là de fort bonnes choſes ; à ce que je vois, vous n'avez qu'un pas à faire pour devenir Chrétiens.

En vérité, vous autres Chinois, vous n'entendez gueres vos intérêts en fait de religion : que ne mêlez-vous à toutes ces croyances, celle de la naiſſance du Chriſt, de ſa mort & de ſa réſurrection ? & vous ſerez alors meilleurs Chrétiens que nous-mêmes.

LETTRE XCVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Lorette.

IL y a ici une Vierge à qui les Chrétiens ont une grande obligation ; car elle les dépouille tous les jours de leur luxe. Bientôt il n'y aura plus de bijoux en Europe ; cette Mere de Dieu les aura tous.

Outre que ſes habits en ſont couverts, elle a encore une boutique à part qui en eſt remplie, qu'on appelle le tréſor de Lorette. Un Mandarin le fait voir aux étrangers, & leur explique le nom des bienfaiſteurs, qui ont ainſi fourni ſa toilette.

Il n'y a point de maiſon profane en Europe, qui ſoit plus garnie de colifichets & de ſuperfluités mondaines, que la *Santa Caſa.*

La vanité du ciel ne permet pas ici de fondre ces joyaux, pour aſſiſter les pauvres de la terre.

La famine ſeroit dans le Pays, & déſoleroit tous les habitants, que *la Madona* de Lorette ne ſe déferoit pas du plus petit de ſes bijoux.

Ce tréſor, au-lieu de procurer l'abondance, eſt une des cauſes premieres de la miſere.

Le Pays de Lorette eſt un des plus pauvres de la terre. La ſubſiſtance manque aux peuples.

On a tenté pluſieurs fois, dit-on, de piller la maiſon ſainte; il faudra bien à la fin en venir-là : car quand les peuples n'auront rien, & qu'elle aura tout, le ſeul remede qui reſtera alors ſera de voler la Mere de Dieu.

La *Santa Caſa* eſt proprement la maiſon du Chriſt; c'eſt dans celle-ci que ſa Mere le mit au monde. Lors des couches, ce n'étoit qu'une cabane, mais c'eſt aujourd'hui un palais ſuperbe.

Elle fut bâtie, pour la premiere fois, à ſept ou huit cents lieues d'ici : mais ne ſe trouvant pas bien à ſa place, elle ſe mit à voyager. Mais pour voir le pays plus commodément, elle fit pluſieurs pauſes, toujours portées par des Anges, qui à la fin vinrent la poſer au lieu d'où je t'écris. Je ne voudrois pas que des

peuples raiſonnables chargeaſſent la religion de ſemblables hiſtoriettes. Il faut que les cultes ſoient dépouillés de tout ce qui a un air d'abſurdité, crainte que les étrangers ne les tournent en ridicule.

LETTRE XCVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

DE quelque génie ou talent que ſoit doué un François, il lui eſt défendu de l'employer à l'avantage de la République, s'il n'eſt de la communion du Roi. Pour qu'un citoyen ſoit en état de rendre ſervice à la Monarchie & au Prince, il faut qu'il faſſe profeſſion de croire que Dieu eſt contenu dans une particule d'un pouce de diametre. Sans cet aveu, fût-il un Céſar, & poſſédât-il toutes les vertus militaires, il ne ſauroit exercer aucun emploi dans l'armée; le plus habile Juriſconſulte ne peut devenir Juge, &c.

Un Gouvernement eſt bien malheureux, qui ſe prive ainſi de ſes propres reſſources. Tu peux juger delà combien de mérites anéantis, & de grandes qualités enfouies. Tu concevras aiſément quelle doit être la diſette des vertus dans un Royaume qui ſe prive de ceux de ſes ſujets, qui (eu égard à leur moindre ſuperſtition) doivent en avoir d'un ordre ſupérieur aux autres. Je dis moindre ſuperſtition, parce que moins une religion eſt chargée de cérémonies & de pratiques, & moins elle laiſſe de préjugés dans l'eſprit; & c'eſt préciſément le cas du culte proſcrit. Je ne dis point que la Religion de ceux qu'on appelle ici Proteſtants, ſoit meilleure que celle des Catholiques Romains; mais ſeulement qu'elle eſt plus dépouillée d'abſurdités.

Les idées ſur le dogme ſont les premieres que l'éducation donne aux hommes. Si elles ſont mal combinées, elles laiſſent dans l'eſprit une fauſſeté qui s'étend dans les ſuites ſur le reſte de la conduite humaine. Si je gouvernois la France, je voudrois mettre les Proteſtants à la tête des affaires politiques & civiles, non point parce qu'ils ne croyent point

à la Meſſe, mais parce que, libres d'un plus grand nombre de préjugés, ils ſont plus en état de faire uſage de leur entendement.

LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Pékin.*

De Rome.

JE t'écris d'une Ville qui a troublé autrefois l'univers, & qui influe encore aujourd'hui ſur le monde. Il y a des continents ſur la terre qui ſemblent n'exiſter que pour affliger la nature humaine.

Cette Capitale fut jadis le centre de la force; elle eſt aujourd'hui le point fixe de la foibleſſe.

Les Céſars l'éleverent; les Papes l'abaiſſerent. Les vertus des uns exciterent l'admiration de toutes les nations; les vices des autres la firent mépriſer de tous les peuples.

Je t'ai donné le portrait de Rome chrétienne dans celui que je t'ai fait de ſa

politique. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet; ce que je pourrois t'en dire, ne ſeroit qu'une répétition de ce que tu en ſais déja : car Rome, depuis ſes Papes, fut toujours la même. Le Capitole varia ſouvent; mais le Vatican ne changea jamais. Les mêmes cauſes qui ſervirent à l'élever, contribuerent à le ſoutenir.

Je pourrois te faire ici le portrait des mœurs de Rome moderne; car c'eſt le ſeul endroit de cette Ville dont il me reſteroit à t'entretenir; mais je craindrois de te faire frémir par le détail de ſes crimes.

Ici la Religion cede toujours à la politique : celle-ci eſt la cauſe & l'effet de toutes les actions humaines. L'ambition eſt le culte général auquel tous les membres du ſacré College ſacrifient. Perſonne ne penſe à être vertueux : la ſeule application eſt de le paroître.

La noirceur, la trahiſon, la perfidie & la ſcélérateſſe prennent les livrées du dogme, & s'exercent ſous le nom de vertus chrétiennes.

On eſt méchant de deſſein prémédité, & par le ſeul intérêt qu'il y a à l'être.

La volupté, la débauche, la ſatisfac-

tion des ſens ſe parent de violet (*), & le crime s'habille de pourpre - - - -

Je me hâte de finir ce portrait, qui fait honte à la nature humaine.

LETTRE XCIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

IL eſt à préſumer que les Chrétiens penſent que Dieu ſe décharge ſur ſes Saints du ſoin de l'adminiſtration du monde, & que l'univers aujourd'hui eſt en ſous-commandement.

Un Chrétien, qui ſait un peu ſa religion, ne s'adreſſe jamais à Dieu dans ſes prieres; il a toujours recours à ſes domeſtiques. Quand on a beſoin d'obtenir une faveur du Ciel, voici comme on s'y prend.

Les Mandarins Prêtres ordonnent des prieres publiques. Si les prieres n'ope-

(*) Ceux qui ſont en prélature.

rent pas, ils commandent des jeûnes ; les jeûnes ne faiſant rien, on promene ce qu'on appelle le bon Dieu : & ſi tout cela ne prend point, on a recours au moyen immanquable ; on ſort les images & les châſſes.

Il y a ici une ſainte Genevieve qui a ſans doute la ſurintendance des eaux & forêts de Paris ; c'eſt elle qui eſt chargée d'arroſer la ville & la campagne, quand elles en ont beſoin. On la porte en proceſſion, afin qu'elle voye par elle-même la ſéchereſſe, & le tort où Dieu eſt de reſter ſi long-temps ſans faire pleuvoir ; car, dans la Religion chrétienne, les Saints ſont toujours chargés de réparer les petites négligences du Ciel. Les Pariſiens ne lui demandent cette grace qu'à toute extrêmité, & lorſqu'il a reſté un très-long-temps ſans pleuvoir ; ce qui eſt toujours une raiſon certaine pour qu'il pleuve bientôt : mais pour ne pas expoſer la réputation de leur Genevieve, & aſſurer le miracle, on attend que le temps ſoit tout-à-fait à la pluie, & on prend ſi bien ſes meſures, qu'ordinairement il pleut à verſe, avant que l'idole ait fait la moitié du tour de la Ville. Alors tout

le peuple ſort de ſes maiſons, ſe proſterne devant la châſſe de la Sainte, éleve les mains au ciel, & crie miracle. Que dis-tu d'un peuple qui prend de ſi juſtes meſures, pour ne pas manquer d'être ſuperſtitieux ?

LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

OUtre les Tribunaux qui gouvernent la France, il y en a un qui gouverne Paris, qu'on nomme la Police. L'objet de celui-ci eſt l'ordre & la ſûreté de la Capitale. Ce tribunal a un grand inconvénient; c'eſt que tous ſes Officiers ſont de malhonnêtes gens: ce n'eſt qu'après s'être déshonoré dans le monde, & qu'on ne peut être reçu nulle part, qu'on entre à la Police. Il faut que ſa corruption ſoit bien grande, puiſque les François, qui ſe mettent aſſez au-deſſus de certains préjugés, n'ont point encore ſurmonté celui-ci : un citoyen, à qui il

reſte quelque probité, ne veut pas être de la Police.

On dit que toutes les mains qui la compoſent, ſont coupables de péculat; avec de l'argent, les crimes les plus énormes y ſont palliés. Ce tribunal inique a un œil fermé, & l'autre ouvert; il entend toutes les plaintes d'une oreille, & n'en écoute aucunes de l'autre.

La plupart des tripots & des mauvais lieux de cette Capitale ſont privilégiés par lui; il eſt défendu à la juſtice ordinaire civile d'empêcher le crime. On prétend que, s'il n'y avoit point de police dans Paris, il y en auroit davantage. Depuis cet établiſſement, la licence y marche le front levé. Autrefois le vice de la fornication y étoit bas & obſcur; aujourd'hui il ſe montre ouvertement; il en a la permiſſion de Monſeigneur le Lieutenant-Général. Les loix de l'Etat défendent les jeux de haſard, & la Police les permet; on joue ouvertement dans pluſieurs maiſons.

A l'égard du reſte de ſon adminiſtration, elle eſt dans l'ordre. Les Inſpecteurs, qui ſont ſur les vols, s'entendent avec les voleurs; ceux qui ont le département du jeu, s'accordent avec les frip-

pons; & les Officiers établis pour prévenir la corruption des femmes, les corrompent eux-mêmes. - - - -

Je tire le rideau ſur ce cloaque d'infamies; mon deſſein n'eſt pas de te donner ici le tableau de l'abomination de la déſolation de Paris. Je finirai par ce trait. Tous les châtiments qu'on exerce dans ce tribunal malheureux, ne tombent que ſur des infortunés, qui n'ont pas les moyens d'y racheter leurs crimes, & qui par-là ne ſont bons qu'à ſervir d'exemples.

LETTRE CI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples eſt une grande Ville remplie d'habitants : la magnificence éclate ſurtout dans ſes édifices. Les pagodes ſont ſuperbes : on ne ſait qui eſt le mieux logé, de Dieu ou des hommes.

Le luxe & la miſere s'y donnent partout la main. On y eſt riche d'un côté,

& pauvre de l'autre. Le faſte & l'oſtentation ont le pas ſur les premiers beſoins de la vie : on a tant de ſuperfluités à Naples, qu'il eſt impoſſible qu'on ne ſe gêne ſur le néceſſaire.

Cette Ville, depuis les Romains, a appartenu ſucceſſivement à pluſieurs Maiſons ſouveraines d'Europe, dont les unes l'ont détruite, & les autres l'ont rebâtie.

Il n'y a pas long-temps que la politique eut la curioſité de chercher à qui elle appartenoit de droit. Des Généraux géographes, qui eurent la précaution d'amener avec eux une bonne armée en Italie, trouverent qu'elle étoit du domaine de la Maiſon d'Eſpagne ; & en conſéquence, un fils de cette Couronne vint en prendre poſſeſſion : c'eſt le gros canon qui a fait cette découverte. Il fallut faire des ſieges pour prouver l'évidence de cette branche de la géographie. Elle demeurera attachée à l'Eſpagne, juſqu'à ce quelque autre géographe Allemand, avec une plus grande armée, vienne prouver qu'elle doit appartenir à la Maiſon d'Autriche. On dit que le peuple Napolitain eſt le plus méchant de la terre ; je le croirois bien : ſa méchan-

ceté eſt d'autant plus grande, qu'elle vient de loin. Les différents Gouvernements auxquels il a été ſoumis, lui ont apporté les vices de tous les climats de l'Europe.

LETTRE CII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

EN France, l'amour eſt libre; c'eſt ici une maxime de ſociété civile. Il en eſt des engagements qu'un ſexe contracte avec les femmes, comme des traités avec les Souverains, qui ne tiennent qu'autant que les intérêts réciproques s'y rencontrent; dès qu'ils ne s'y trouvent plus, la convention finit.

En Aſie, le parjure rougit de l'être: ici, on n'a pas honte de ſa perfidie; on en fait même un aveu ſincere. Voici la copie de la lettre d'un de ces amants volages, qui, après les ſerments les plus forts d'un amour éternel, ſe juſtifie ainſi.

MADAME,

» Ne vous en prenez point à moi ſi » je ne vous aime plus ; je ne fais en » cela que ſuivre le penchant ſur lequel » mon amour lui-même étoit fondé. » Il eſt vrai que je vous avois promis » de vous aimer toujours ; mais il étoit » ſous-entendu que vous ſeriez toujours » aimable : car comment aurois-je pu » proteſter de chérir éternellement ce » qui ceſſoit de m'être cher ? L'amour » eſt fondé ſur le plaiſir qu'on ſe procure » mutuellement ; & lorſque ce plaiſir » n'eſt plus d'un côté, il faut qu'il y ait » de l'autre une cauſe qui l'ait fait finir. » Elle ne peut être de mon côté ; car » j'agirois contre mes propres intérêts, » c'eſt-à-dire, mes plaiſirs.

» Mon inconſtance n'eſt pas un vice » qui ſoit en moi ; c'eſt un défaut qui » eſt en vous. Quand je vous aimai, » vous aviez des qualités qui faiſoient » que je vous trouvois aimable ; il faut » qu'elles ayent fini, puiſque je ne vous » aime plus. Je vous aimerois encore, » ſi vous aviez continué d'être ce que » vous étiez alors à mes yeux.

» Peut-être avez-vous trop fait pour

» moi. Il y a des amants qu'il faut tou-
» jours mener par le chemin de l'eſpé-
» rance ; lorſqu'ils arrivent au comble
» de leur bonheur, ils ne ſont plus heu-
» reux.

» Ne m'appellez pas ingrat ; j'aurois
» de la gratitude, ſi, en voulant me ren-
» dre reconnoiſſant, vous ne m'aviez
» pas forcé à ne pas l'être. »

Tu vois par-là que le parjure a raiſon, & que celle qui s'eſt piquée de conſtance, eſt dans ſon tort. Il eſt vrai qu'en Europe, le dernier en amour eſt toujours en défaut. Pour éviter les reproches de part & d'autre, il faut s'aimer vîte, & ſe quitter de même.

LETTRE CIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LE peuple, en France, ne guérira jamais de la maladie de la nobleſſe ; c'eſt pour lui une fievre incurable. Le Tiers-Etat en fait tous les jours des contes plaiſants ; il ne ceſſe de la tourner en ridi-

cule ; cependant par-tout où le noble paroît, le roturier eſt confondu : on diroit qu'on eſt convenu ici de mépriſer la nobleſſe en gros, & de l'honorer en détail.

Tout le monde ſait par cœur que les qualités perſonnelles peuvent ſeules élever l'ame au-deſſus de la roture ; que les vertus des morts ne ſauroient illuſtrer les vivants ; qu'on n'eſt pas eſtimable, parce qu'on eſt iſſu d'une longue race d'ancêtres ; & que c'eſt un mérite bien mince que d'être poſſeſſeur de quelques vieux titres à moitié mangés des vers ; & cent autres obſervations de cette nature : & cependant la vénération qu'on a pour la nobleſſe, va juſques à l'idolâtrie.

Un noble, qui peut prouver ici les quatre quartiers, eſt ſûr de mettre à contribution tous les partiſans riches qui ont des filles à marier. On a beau faire des peintures ridicules de leurs mœurs & de leurs manieres, les rieurs ſeront toujours de leur côté. Leurs parchemins entraîneront toujours l'état de la finance. Une famille roturiere travaille, depuis pluſieurs générations, à accumuler des richeſſes ; le dernier deſcendant mâle de

cette famille n'a qu'une fille, qui poſſede des richeſſes immenſes : elle eſt mariée à un noble, qui, dans ſix mois, détruit ſa fortune. Tous ceux de la condition du pere plaignent le ſort de la fille ; ils reprochent continuellement à ſes parents de l'avoir ſacrifiée : tandis qu'on déplore ſa deſtinée, & que le bruit de ſon infortune ſe répand dans la Ville, un autre roturier plus riche encore, marie ſa fille unique à un ſecond noble, à qui il donne une dot immenſe, & qui eſt diſſipée auſſi promptement que la premiere.

Après tout, il faut que cela ſoit ainſi. Dans une Monarchie où il eſt permis à tous les particuliers d'attenter ſur la fortune publique, où le travail & l'induſtrie attirent la plus grande partie des richeſſes de l'Etat, ſi ces alliances ne ſe formoient pas, les richeſſes ſeroient d'un côté, & la nobleſſe de l'autre ; les gens de condition ſeroient ſi pauvres, qu'ils n'auroient pas même les moyens d'aller ſe faire tuer à la guerre.

Sans ces alliances, il n'y auroit que deux Etats en France ; celui des riches, & celui des pauvres. Il faut que la roture travaille toujours pour la nobleſſe oiſive, & que cette nobleſſe rende ce

travail au peuple, ſans quoi la circulation générale ſeroit arrêtée. Ce ſont deux corps incompatibles par leurs préjugés, leurs mœurs & leurs manieres; mais que l'intérêt unit.

LETTRE CIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

LA Religion chrétienne eſt bien myſtérieuſe. Tout y eſt d'un ſecret impénétrable. Je ne parle point de ſes myſteres incompréhenſibles, mais de ſes pratiques les plus ordinaires. Les peuples, qui s'adreſſent à Dieu, le font dans une langue qu'ils n'entendent point. Ce n'eſt que ſur la foi de leurs Mandarins qu'ils ſavent qu'ils l'invoquent; mais s'ils ſavent qu'ils le prient, ils ignorent preſque toujours ce qu'ils lui demandent. Les Chrétiens intercedent l'Etre ſuprême en langue payenne; c'eſt-à-dire, dans l'idiôme d'une ſecte idolâtre, qu'ils regardent eux-mêmes comme plus propres à

offenſer la Divinité, qu'à l'invoquer.

J'ai demandé la cauſe de cet acte de religion inintelligible, & on m'en a donné des raiſons aſſez plauſibles. On m'a dit que les Européens, & ſur-tout les François, ſont ſi indiſcrets, qu'ils demanderoient à Dieu des choſes déraiſonnables, s'ils ſavoient ce qu'ils lui demandoient.

Si une mere pouvoit s'adreſſer à Dieu en langue vulgaire, elle le prieroit ſouvent de lui accorder la guériſon d'un fils indigne de vivre, & qui fait néanmoins les délices de ſa vie. Une femme, qui ſouffre de l'abſence de ſon amant, le prieroit de hâter ſon retour, &c. &c.

Il y a pourtant des ſectes parmi les Chrétiens, qui, en s'adreſſant à Dieu, lui demandent diſtinctement leurs beſoins; ce ſont des Réformés, qui, en ſecouant le joug de la religion du Pape, réformerent pluſieurs abus qui ſont encore attachés à cette ſecte.

LETTRE CV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

JE ne te parlerai point de la bigarrure de l'ajuſtement des Françoiſes, il faudroit pour cela avoir fait un cours de phyſique expérimentale, étudié le ſyſtême univerſel des couleurs, & ſuivi la nature dans toutes ſes gradations.

Chaque femme eſt ici un véritable arc-en-ciel; elle eſt nuancée depuis la tête juſques aux pieds. La couleur de roſe, le violet, le pourpre, l'amaranthe, ſont confondus enſemble dans ſa parure. Une Pariſienne a, pour l'ordinaire, la tête blanche, le col noir, le buſte rouge, & les pieds gris. Le lilas eſt aujourd'hui la couleur dominante; c'eſt elle qui prévaut, & qui a le deſſus. L'ajuſtement du ſexe en France forme un parterre, où l'on voit des arbres & des fleurs de toutes les ſaiſons. Cette bigarrure ne ſe borne pas aux plantes & aux fruits;

leurs habits contiennent ſouvent de maiſons, des châteaux avec leurs appartements; il y en a qui portent des villes entieres dans leurs robes; de maniere que leur ajuſtement forme une carte géographique. Quelques-unes y raſſemblent la terre entiere. Au côté droit eſt l'Afrique; au gauche eſt l'Amérique; pardevant, au-deſſous de la ceinture, eſt la zône torride. Dans ce dernier cas, une femme peut être conſidérée comme une mappe-monde. On y voit auſſi des animaux de toutes les eſpeces, des poiſſons, des oiſeaux, des chiens, des chats, des rats, des crocodiles, des lions, des loups, des renards & autres. Lorſqu'on y fait bien attention, on ne trouve gueres de femme en France, qui n'ait un ſinge en embuſcade, caché dans quelque endroit de ſon jupon.

LETTRE CVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples n'a point de puiſſance en propre. Sa principale force eſt dans l'éloignement des grands corps politiques. Pour l'accabler par terre, il faudroit paſſer ſur le corps de l'Egliſe Romaine, & fouler aux pieds le Lieutenant du Chriſt: profanation que la politique mépriſe trop pour l'exécuter. La conquête de ce petit Etat n'ajouteroit rien à la grandeur des Rois qui s'en empareroient; il n'augmenteroit les forces d'aucune Puiſſance. C'eſt qu'il eſt ſéparé du centre de la politique générale : comme il eſt ſûr de ſa poſition, il ne prend aucune précaution pour prévenir une invaſion.

Naples a une milice; mais elle n'a point de ſoldats : car il y a déja pluſieurs ſiecles que l'Italie a renoncé à la guerre.

Tous

Tous les autres moyens qui ſervent à l'agrandiſſement des Etats, ſont inconnus à celui-ci.

Les arts & l'induſtrie y ſont auſſi en-arriere que les affaires de la politique.

Des Miniſtres actifs & vigilants ſe ſont donné bien des mouvements pour radouber les branches de ce Gouvernement, qui avoient beſoin d'être réparées. Il y a eu des grands projets ſur le commerce étranger; on a fait parler au Turc; mais rien n'a pris.

Dans la plupart des Gouvernements du midi de l'Europe, il y a des cauſes phyſiques qui empêchent les progrès des arts; il eſt impoſſible de donner de l'activité à des cadavres, & de faire travailler des morts: & preſque toute l'Italie eſt enſevelie ſous les ruines de ſon luxe & de ſa volupté.

A Naples, où la chaleur énerve le corps, la nonchalance eſt un vice du climat. Le monachiſme acheve de jetter l'engourdiſſement dans le corps politique. Le nombre des Bonzes excede celui des autres citoyens. Cette nombreuſe milice du Ciel affoiblit ici le ſyſtême de la terre.

Les ménagers, les marchands, les artiſans même, s'enferment dans des cloîtres, où ils deviennent inutiles à la République. Il eſt défendu à l'adminiſtration de prévenir cette oiſiveté. La politique ne doit pas s'en appercevoir. Les Miniſtres en ont l'ordre du Roi.

LETTRE CVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Cotao-yu-ſe, *à Pékin.*

De Paris.

LEs François ne boivent preſque point de vin : ce n'eſt point par tempérance ; mais au contraire pour favoriſer l'intempérance. Ils trouvent que cette liqueur brunit beaucoup, & empêche le viſage d'être galant ; lorſqu'au contraire l'eau blanchit la peau, & lui donne cette couleur pâle & livide, qu'il faut avoir pour être aimable auprès du ſexe.

Ce ſont les femmes qui ont fait cette réforme ; & ſur ce point, elles s'accordent avec le Légiſlateur de l'Orient.

Le vin a un autre inconvénient ; c'eſt

qu'il donne de la rotondité & de la conſiſtance au corps ; ce qui eſt contre les regles de la galanterie françoiſe ; car le véritable amour ici doit être preſque impalpable.

Il faut, pour avoir le droit de ſe dire un aimable cavalier, être mince, fluet, & n'avoir pas ſix onces de chair ſur les os.

Un homme, fort & bien nourri, paſſe pour un brutal qui n'a point de ſavoir-vivre. Il n'appartient qu'aux Suiſſes & aux cochers d'être gros & gras. Les jolis hommes François doivent reſſembler à de véritables ſquelettes mouvantes.

Il ne ſuffit pas d'être maigre & exténué, il faut encore être malade. Ce n'eſt point du bon air aujourd'hui d'avoir une bonne ſanté : on auroit mauvaiſe opinion d'un homme qui auroit l'impertinence de ſe bien porter. Il n'y a que des ruſtres & des campagnards qui ſoient aſſez mal élevés pour avoir un bon tempérament. Dans les véritables regles de la politeſſe françoiſe, les gens de Cour & les petits-maîtres doivent l'avoir gâté. C'eſt ſur-tout la grand'mode d'avoir la poitrine fêlée. Un jeune homme, qui

ne touſſeroit pas un peu, n'oſeroit paroître en bonne compagnie.

Tous les galants du bon ton aujourd'hui ſont à la diette blanche. Selon les mêmes loix de la politeſſe, leur eſtomac ne doit pas être moins délabré. Il faut ſur-tout ſe plaindre d'indigeſtions fréquentes, & proteſter hautement qu'on eſt abymé de ce côté-là.

Un joli homme, qui veut faire ſa cour à une Dame, ne ſe nourrit plus que de paſtilles, de crêmes, de poids verds & d'entre-mêts. Celui qui oſeroit manger à ſon ſouper une piece de bœuf rôti, ſeroit déshonoré pour toujours, à moins qu'il ne mourût le lendemain d'ingeſtion, pour juſtifier ſon eſtomac.

Le galant à la mode, ou celui qu'on appelle ici l'homme du jour, a toujours une demi-douzaine de maladies à ſes ordres, pour ſe plaindre dans les occaſions brillantes, où il veut ſe faire honneur de ſa mauvaiſe conſtitution. Pour s'en faire auprès du beau ſexe, il faut parler poitrine, rhûme, migraine, vapeurs, & ſur-tout convulſions, quand les plus jolies de femmes de Paris ſont attaquées de cette maladie-là.

LETTRE CVIII.

Le Madarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

IL n'y a preſque perſonne ici qui reſte dans les bornes de ſa condition; non-ſeulement les hommes, mais même les Saints ſe mêlent de ce qui ne leur appartient pas.

On voit ici des Vierges, dans les pagodes, qui font faire des enfants aux femmes; celles qui ſont ſtériles, les invoquent, pour que leurs maris ne couchent pas en vain avec elles. Elles les prient de répandre ſur leur lit nuptial une bénédiction ſi copieuſe, que la génération s'enſuive.

Quand le miracle a opéré, & quand les femmes ſtériles ont accouché, on envoye un gros poupon, fait de cire, à la Vierge qui l'a rendu féconde. Il y a telle Vierge, dans certaines pagodes, qui a vingt enfants autour d'elle, dont on l'a regardée comme la mere.

On prétend néanmoins que ce prodige ne ſe fait jamais entre la Vierge & la femme ſtérile, & qu'il y a toujours un tiers qui opere ce prodige. Quand l'impoſture ſe découvre, on traite alors l'image vierge, à peu près comme nous traitons nos idoles.

Il arriva ici, il y a quelque temps, à ce ſujet, une aventure qui donna beaucoup à rire à ceux mêmes qui n'entendent pas raillerie ſur la puiſſance miraculeuſe des images.

Dans une petite Ville à deux lieues de Paris, où il y a une Vierge qui fait accoucher les femmes, il y avoit une jeune Dame, qui, depuis trois ans de mariage, l'invoquoit en vain, lorſqu'il paſſa par-là un Capitaine de Dragons, allant à l'armée. Le militaire étoit jeune, bien fait & vigoureux. Il parla, on l'écouta; il perſuada, & il engendra. Après ſon départ, la jeune Dame s'étant apperçue qu'elle n'étoit plus ſtérile, courut à la pagode pour prier l'image vierge de la rendre féconde. Ses vœux furent exaucès; au bout de huit mois, elle accoucha d'un gros garçon. Toute la Ville cria au miracle; on admiroit la vertu de l'image, dont la puiſſance opéroit de

tels prodiges. Les acclamations publiques n'étoient pas encore finies, lorſque le Capitaine, de retour de l'armée, repaſſa dans cette Ville. Il fut outré d'apprendre qu'une image jouît du fruit de ſes travaux, & lui enlevât la gloire de ce miracle: il ſe rendit ſur le champ à la pagode; & s'étant approché de ſa niche, lui parla ainſi:

» Vous êtes bien plaiſante, Madame » la Vierge, de vous arroger un hon» neur qui n'eſt dû qu'à moi. Qu'avez» vous mis du vôtre, s'il vous plaît, » dans la création de cet enfant? N'en » ai-je pas fait moi-même tous les fraix? » A-t-il un cheveu ſur la tête qui vous » appartienne? Quand la jeune Dame, » que j'ai rendu féconde de ſtérile qu'elle » étoit, vous eût invoquée vingt ans, » en eût-elle plutôt accouché pour cela? » Il faut autre choſe que des vœux & » des prieres pour faire faire des enfants » aux femmes. Allez, Madame l'idole, » mêlez-vous de ce qui vous regarde; » ſi vous n'étiez pas du ſexe dont vous » êtes, je vous briſerois en mille pie» ces; mais l'honneur défend aux Mi» litaires François de porter leurs mains » ſur une femme. »

En finiſſant ces mots, il ſortit de la pagode, & ſe rendit chez la jeune Dame, pour eſſayer ſi elle vouloit qu'il opérât un ſecond miracle.

LETTRE CIX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE ne ſais, me diſoit derniérement un François qui connoît tous les vices de l'adminiſtration, d'où vient que nos Rois attendent toujours à leur mort pour faire banqueroute. Il leur ſeroit bien plus avantageux, ainſi qu'à l'Etat, qu'ils la fiſſent pendant leur vivant. Quand une machine eſt uſée, & qu'elle ne peut point aller, il faut l'arrêter : c'eſt achever d'uſer les reſſorts, que de la forcer à un mouvement qu'elle n'eſt plus en état de ſoutenir.

Par exemple, ajouta-t'il, voilà Louis XV qui n'a pas de quoi vivre. Il dépenſe aujourd'hui les revenus qui lui étoient indiqués pour ſa ſubſiſtance dans l'année 1764. Il a pris ſur ſes propres

jours ; il s'eſt mangé lui-même d'avance. On peut dire qu'il eſt mort alimentairement. Ne vaudroit-il pas mieux qu'il expoſât l'état de ſes affaires à ſes peuples, que d'attendre qu'un déſordre affreux le porte à avoir recours à un remede, que la foibleſſe de l'Etat ne ſera plus en état de ſoutenir, quand on voudra l'appliquer ? On dit pour excuſe que le Gouvernement perdroit ſon crédit ; mais il le perdra bien mieux, lorſque ce Prince ſe ſera écraſé ſans reſſource, & qu'il aura confondu dans ſa ruine l'Etat & les peuples.

Je voudrois, continua-t-il, qu'il y eût tous les dix ans une réviſion générale de la poſition de la Monarchie, & que toutes ſes dettes fuſſent liquidées. Il faudroit pour cela uſer quelquefois de remedes violents ; mais ceux-ci ne feroient jamais tant de mal, que cette lime ſourde des dettes d'Etat, qui minent inſenſiblement le Gouvernement, & le réduiſent dans ce funeſte état, où les remedes à la fin deviennent un mal.

Mais voulez-vous que je vous diſe naïvement d'où naît ce déſordre ? Il ne vient point de nos Rois, qui, pour l'ordinaire, n'entendent rien aux affaires,

& qui ſont preſque toujours les derniers inſtruits de ce qui ſe paſſe dans le Royaume. La faute vient de leurs malheureux Miniſtres, qui ont pour maxime, de tirer l'opulence du Prince du ſein même de l'indigence. Ils mettent, pour ainſi dire, la Monarchie à la preſſe ; ils en tirent tout le ſuc qu'ils peuvent ; & ils diſent après : Voyez s'il manque des reſſources à la France ; voilà ce que c'eſt que d'avoir de l'intelligence & du génie. Il eſt vrai qu'un Miniſtre patriote n'auroit jamais imaginé cela ; il n'y a que des hommes durs, impitoyables, qui puiſſent, à la faveur de leurs grandes lumieres, faire de ſemblables oppreſſions.

LETTRE CX.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

IL y a un temps dans l'année où les Chrétiens deviennent maigres & décharnés. Leur pagode ne leur permet de faire qu'un repas pas jour ; encore faut-

il qu'il ſoit d'aliments légers, comme des légumes & du poiſſon. Il leur eſt défendu de manger de la viande, à moins qu'ils n'en achetent la permiſſion du Pape, qui a le droit de leur vendre, dans le temps même des mortifications, tout ce qui peut ſatisfaire leur appetit.

C'eſt une pénitence générale qui prépare la nation au deuil public de la mort du Chriſt. Ce jour, qu'on nomme le Vendredi ſaint, eſt conſacré à la triſteſſe : mais on devroit l'appeller le Vendredi profane, puiſque les hommes, à ce que diſent les Chrétiens eux-mêmes, commirent la plus grande de toutes les profanations, en condamnant à la mort l'Auteur de la vie. Il n'y a point d'homme à la mode, ce jour-là, qui ne ſoit habillé de noir, & qui n'exprime, d'une maniere comique, la douleur qu'il a de cet événement.

Mais ſi on mange peu pendant ce temps d'abſtinence, en revanche on ſe divertit beaucoup. Tous les ſpectacles ſont ouverts, & les théâtres plus fréquentés que jamais.

Plus on examine la morale chrétienne, & moins on la trouve conſéquente à elle-même.

LETTRE CXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

LA religion de Naples eſt à l'Italienne; je veux dire remplie de ſuperſtitions. Les miracles en ont ſaiſi toutes les avenues.

Il y a ici du lait de la Mere du Chriſt, qui devient liquide tous les ans au jour de ſon anniverſaire; du ſang de Saint Janvier, qui bouillonne toutes les fois qu'on en a beſoin; & celui d'un ſaint Jean-Baptiſte, qui fait la même choſe lorſqu'on le ſouhaite; des Crucifix qui ont parlé, & qui ſont prêts à parler encore toutes les fois que l'envie leur en prendra; des images de toile, qui ont ouvert la bouche, & ſe ſont exprimées auſſi diſtinctement que des créatures raiſonnables.

Tu dois bien t'imaginer qu'un peuple, qui ajoute foi à tant de prodiges, ne doit pas croire au plus grand de tous,

qui eſt l'exiſtence d'un Etre ſuprême. La plupart de ceux qui croyent ici aux miracles, ne croyent point en Dieu.

Si les Napolitains formoient un paradis, ils placeroient le lait de la Vierge au premier rang; le ſang de Saint Janvier au ſecond; & ils mettroient Dieu au troiſieme. Les Romains avoient travaillé dans cette Ville à la décoration des Egliſes chrétiennes long-temps avant que le Chriſt fût venu au monde: on y a employé à la magnificence du vrai Dieu, les débris de ces idoles: ainſi l'orgueil & la vanité payenne ont ſervi d'ornement à l'humilité chrétienne.

Les tombeaux ne cedent en rien, à Naples, à la magnificence de la maiſon de Dieu. Les oſſements des morts y ont de très-belles habitations.

Il y a ici des cadavres qui ont des hôtels à pluſieurs étages. Le Roi Robert repoſe ſuperbement dans cette Ville.

Quoiqu'il ſoit défendu d'y élever des tombeaux en l'honneur des Chrétiens qui ne croyent point à la Meſſe, on y fait voir, avec emphaſe, ceux des anciens qui ne croyoient pas en Dieu.

LETTRE CXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Paris.

JE t'ai parlé des coteries de cette Capitale ; mais je ne t'ai rien dit de leur police & de leur forme de gouvernement. Il y en a de trois ſortes comme dans la politique.

La premiere eſt deſpotique. Dans celle-ci, il y a comme un Sultan qui a un pouvoir abſolu. Il ordonne, & ſes ſujets de la coterie lui obéiſſent. Il eſt la loi ſuprême, & la moindre de ſes volontés eſt un commandement.

On prétend que, pour parvenir au turban de la coterie deſpotiſque, il faut s'être dévoué long-temps au caprice des femmes qui la compoſent, avoir eſſuyé leurs humeurs & leurs bizarreries ; car nul n'y peut devenir maître ſans avoir été eſclave.

La ſeconde forme eſt monarchique. Dans celle-ci, il y a une eſpece de Roi

qui eſt l'ame de la coterie. Il dirige les plaiſirs de toute la ſociété; il regle pour le bal, la comédie; ſe charge des parties de St. Cloud; accouple les femmes avec les hommes; eſt le confident de toutes les intrigues; prévient le gros jeu; empêche les grandes dépenſes; donne le goût des parures; entre dans les détails des ménages; reconcilie les maris avec leurs épouſes; conſeille les jeunes femmes dans leurs folies, & dirige les vieilles dans leurs extravagances.

La troiſieme eſt républicaine. Les ſujets de cette derniere coterie ſont libres, & indépendants les uns des autres. Ils n'ont d'autre affaire que de cenſurer le Gouvernement; dans celle-ci, il n'y a preſque point de femmes, car elles aiment mieux avoir un deſpote, ou un Roi à leur tête, que de jouir d'une liberté qui ne les mene qu'à critiquer l'Etat. La forme de cette coterie eſt étrangere; les politiques prétendent qu'elle tire ſon origine des *cluds* d'Angleterre; d'autant plus qu'on commence à y boire, & que depuis quelque temps on y a introduit des pipes.

LETTRE CXIII.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

LE Chevalier vint me prendre, ces jours paſſés dans la matinée, pour aller promener au Palais-Royal. Après que nous eûmes fait pluſieurs tours dans le jardin, nous allâmes nous aſſeoir au bout ſous un ſuperbe berceau, fait par la nature, & que l'art a embelli.

Nous étions placés de maniere que nous pouvions voir toutes les figures de ce tableau mouvant : ainſi quand quelque objet me frappoit, je n'avois qu'à parler ; car le Chevalier, qui a réſidé pendant trente ans dans la grande allée, connoît tous ceux qui la fréquentent.

Monſieur, dis-je à mon compagnon, je vous prie de me dire quel eſt ce grand ſquélette ambulant qui ſe promene ſeul : je n'ai jamais vu d'homme vivant qui reſſemble plus à un mort.

Ce cadavre qui ſe promene, me re-

pondit-il, eſt un Miniſtre étranger : il eſt venu à la Cour de France pour négocier en combinaiſon ſur le jeu : car celui-ci, en Europe, commence à devenir une affaire d'Etat. Ce Miniſtre tient réguliérement ſes conférences, qu'on peut appeller ſéances au pied de la lettre.

On lui donne beaucoup de cet eſprit politique, qui fait réſoudre les événements du haſard. Jamais agent des Couronnes ne connut mieux les intérêts des quatre Rois.

Il paſſe pour le plus habile Miniſtre de l'Europe pour décider un coup fin & ruſé au piquet. On l'appelle l'ornement du ſépulcre; mais s'il orne bien un tombeau, en revanche il dépare bien une poche : c'eſt le premier homme du monde pour couper une bourſe.

Ses négociations en France n'ont pas été infructueuſes; il a ramaſſé, dans ſon coffre, un million de livres tournois, par le moyen de cette politique fine & adroite, que les joueurs habiles trouvent au bout de leurs doigts.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je au Chevalier, quel eſt cet autre homme qui vient de l'accoſter ? C'eſt le Baron de

V***, autre négociateur du haſard. Ce ſecond n'eſt pas dans le miniſtere; il a choiſi l'épée; mais il ne cede en rien à l'agent, dans cette politique manuelle dont je viens de parler.

Les propres conférences de ce ſecond ne doivent pas être petites; car ſes dépenſes ſont très-grandes. Il entretient des filles d'Opéra, eſt logé & habillé comme un Prince, tient table ouverte, & a un ſuperbe équipage; le tout aux dépens de ceux à qui il appartiendra.

Je vois un troiſieme qui les approche : eſt-ce encore un politique de la Cour des quatre Rois? Oui, ç'en eſt encore un qu'on nomme le Baron de St. S*** : il eſt exilé de Paris : il ne vient ici que par intervalles, & par congé du Miniſtre; ainſi il tâche de mettre à profit le peu de temps qu'on lui donne.

Quoi! encore des frippons, s'écria le Chevalier en appercevant un homme qui entroit dans l'allée. Il ſemble qu'ils ſe ſoient tous donné le mot pour venir paſſer ici en revue devant nous. Celui que vous voyez entrer dans la promenade, en me montrant du doigt une figure auſſi commune qu'ordinaire, ſe nomme le Colonel Sorm*** : c'eſt un

Italien. Ce n'eſt pas ſa faute ſi vous le voyez ici. Le Lieutenant de Police alloit le faire mettre à Bicêtre pour le reſte de ſes jours, quand un Prince du Sang lui accorda le privilege excluſif de fripponner au Temple (*).

LETTRE CXIV.

Le même, au même, à Pékin.

De Paris.

JE t'annonce mon départ de Paris. Il y auroit encore beaucoup de choſes ſur leſquelles je pourrois t'écrire : car une Ville, qui renaît chaque jour, & qui ſe remonte, pour ainſi dire, tous les vingt-quatre heures, offre continuellement un nouveau champ de réflexions.

Si je n'ai pas tout-à-fait rempli les intentions de notre Cour au ſujet de la France, j'en ai approché le plus que j'ai pu. Il y a une infinité de petites choſes dans chaque nation, qu'un étranger ne peut pas décrire. Les yeux les ſaiſiſſent :

(*) Lieu privilégié dans Paris.

mais elles échappent à l'imagination, & l'on manque de termes pour les exprimer. On ſent ce qu'elles ſont : mais on ne ſait pas les rendre. On pourroit, je crois, les appeller la méchanique de la ſociété.

Mais un voyageur ſeroit trop inſtruit, s'il ſavoit tout. Il y a une infinité de ces petites choſes qu'il faut abandonner à leur néant.

Tu recevras encore quelques-unes de mes lettres avant mon embarquement pour l'Angleterre. J'ai fait ſavoir à *Sin-ho-ei* de m'adreſſer les ſiennes à Bruxelles, où je paſſerai quelques jours.

LETTRE CXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Paris.*

De Naples.

NAples eſt le Pays le plus éloigné du ſavoir : il y a cent mille lieues d'ici aux ſciences.

Le cerveau des Napolitains n'eſt rempli que de ſons. La muſique tient lieu de la plupart des arts libéraux. Ce peu-

ple frédonne depuis le matin juſqu'au ſoir. Ses plus fameuſes Académies ſont des conſervatoires de muſique, où l'on s'exprime en chantant, & toutes ſes expériences ſont des expériences ſur l'harmonie.

Les plus habiles de ſes profeſſeurs ſont eunuques. Pour ſe diſtinguer dans cette ſcience humaine, il faut renoncer à l'humanité, & ceſſer d'être homme pour divertir d'autres hommes. La barbarie elle-même eſt employé à enchanter les ſens : on commence par être cruel, pour répandre plus de douceur dans la ſociété.

Ne crois pas que ce phyſique empêche les hommes de ſe diſtinguer dans les ſciences. Les ouvrages, qui ſont aujourd'hui le plus d'honneur à l'eſprit humain, ont été fabriqués ſous ce ciel. Du temps des Romains, c'étoit le pays des lettres & du ſavoir. Il reprendroit ſon influence, ſi le Gouvernement l'aidoit ; car on remarque que le climat, en Europe, ne fait rien tout ſeul.

Par la perfection où le peuple a porté l'harmonie, on peut juger des progrès qu'il feroit dans les ſciences de ſpéculation : mais une infinité de cauſes premieres s'y oppoſent ; & quand on n'ô-

tera pas ces entraves, la nation Napolitaine reſtera dans le même degré d'infériorité où elle ſe trouve. Peut-être que le monachiſme eſt un des plus grands. Il n'eſt pas de l'intérêt des gens ignorants que le peuple devienne éclairé.

LETTRE CXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Paris.*

De Bruxelles.

DE Paris à Bruxelles, on ne trouve pas une ſeule Ville qui mérite qu'on la nomme. Il n'y a preſque point d'hommes ; on ne rencontre ſur la route que des Flamands.

On appelle ce pays-ci la Flandre Autrichienne, pour le diſtinguer d'un autre qu'on nomme la Flandre Françoiſe. Celle où je ſuis appartient maintenant à la Maiſon d'Autriche, dont les Etats principaux ſont à deux ou trois cents lieues de Bruxelles ; de maniere que s'il prenoit envie au Prince de voir ſes ſujets, il faudroit qu'il en

demandât la permiſſion à une demi-douzaine de Souverains.

Ce pays eſt bon & fertile; mais en temps de paix, il devient pauvre & indigent. Il n'eſt riche que dans la fureur des guerres ; & il ne tient pas à la France qu'il ne ſoit toujours opulent : car elle en fait le théâtre ordinaire des ſieges & des batailles.

Il faut que tous les dix ans on ſe tue en Flandre, pour que les habitants ayent de quoi vivre. Cela vient de ce qu'il y a beaucoup de denrées & peu d'argent. Le Flamand en général eſt lourd, peſant, ſans imagination, tirant ſur la machine, animal d'habitude. Il fait aujourd'hui ce qu'il fit hier, & fera demain ce qu'il fait aujourd'hui. Il ſe nourrit de lait & de beurre ; quelqu'un a dit plaiſamment, que s'il n'y avoit point de vaches, il n'y auroit point de Flamands.

Ce peuple cherche depuis long-temps à avoir de l'eſprit; & il y eût peut-être réuſſi, s'il avoit eu du génie.

La religion du pays eſt celle du Pape. Ce peuple a avec Rome même culte, mêmes cérémonies, & même ſuperſtition. Il vénere le Chriſt, & il adore les Saints.

Le Pays-Bas auroit beaucoup de nobleſſe, ſi un Duc autrefois ne l'avoit preſque toute fait périr ſur des échafauds. Elle ſouffrit la mort pour défendre ſa liberté, qu'elle aimoit plus que ſa vie. Maintenant les Flamands, ainſi que tous les autres peuples de l'Europe, ſont façonnés au joug de la ſervitude. Il eſt vrai qu'ils défendent encore aujourd'hui leurs privileges : mais ceux-ci ne ſervent qu'à les rendre plus eſclaves.

Ce peuple a un marché fait avec la Cour de Vienne ; c'eſt-à-dire, qu'il lui permet de le dépouiller de ſes richeſſes, à condition qu'elle ne touchera pas à ſes anciennes prérogatives.

Les Flamands n'ont rien à démêler avec la guerre préſente du Nord ; cependant ils s'épuiſent pour elle. Il n'eſt pas aiſé de calculer les ſommes qu'ils ont fait paſſer en Allemagne. Le capital de cette richeſſe ſuffiroit pour rendre un Etat floriſſant.

LETTRE

LETTRE CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Chef de la Religion, à Pékin.*

De Paris.

JE vis derniérement ici une choſe horrible ; le Chriſt fait priſonnier. Vingt ſoldats, la bayonnette au bout du fuſil, le conduiſoient chez un malade, parce que le Mandarin de la pagode paroiſſiale avoit refuſé de l'y conduire. Il faut que je t'explique ſuccinctement la cauſe de cet empriſonnement du Dieu des Chrétiens, & pourquoi la milice entre aujourd'hui dans le Sacerdoce de cette ſecte.

Il y a environ un demi-ſiecle que les Chrétiens n'étant pas d'accord ſur certains points de leur religion, le Pape leur envoya une ordonnance, par laquelle il leur enjoignoit de croire certains articles du culte, dont ils n'étoient pas convaincus ; on appelle ce mandement, la Conſtitution. Mandarins, Bonzes, hommes & femmes, tous furent

obligés de ſigner ce qu'ils n'entendoient point; & qui pis eſt, ce dont ils n'étoient point perſuadés. On priva de leurs biens, on bannit de la ſociété ceux qui ne vouloient pas trahir leur conſcience. Le remede ne fit qu'augmenter le mal; la Conſtitution, qu'on avoit cru un traité de paix, ne ſervit qu'à ſouffler le feu de la guerre; l'animoſité des deux partis fut plus vive que jamais.

L'Alcoran chrétien fut ſouvent mis ſur le tapis: mais il y avoit cette difficulté, que ceux qui vouloient l'expliquer aux autres, ne l'entendoient pas eux-mêmes: ce n'étoit pas le moyen de s'accorder; auſſi ne s'accorda-t-on pas. On ſe battit long-temps par ces opinions particulieres; enſuite il y eut pluſieurs batailles rangées en ſaints peres; c'eſt ainſi qu'on appelle les Philoſophes de cet Alcoran.

Mais la victoire d'un parti ne ſervit qu'à augmenter la force de l'autre; plus on ſe diſputoit, & moins on s'accordoit. On employa, de part & d'autre, tant de ſubtilités, qu'on parvint à la fin au ſublime degré d'intelligence de ne plus s'entendre. Tout le ſavoir de la diſpute diſparut; il ne reſta que l'animoſité.

Cependant un parti devint le dominant ; ce fut celui que Rome & la Cour corrompirent par des dignités, & qui vendit ſa croyance aux honneurs. Celui-ci, qui avoit mis ſon nom au bas de la Conſtitution, fit un complot contre celui qui ne l'avoit pas ſignée. Les Mandarins Evêques de celui-là défendirent aux Prêtes ſubalternes de celui-ci d'adminiſtrer les malades, ſous le prétexte, *qu'on ne doit pas donner aux chiens les choſes ſaintes.* Pour recevoir le corps du Chriſt avant que de mourir, il falloit avoir un billet qui prouvât qu'on étoit de la ſecte de la Conſtitution. Le Parlement de Paris, qui croit avoir le droit de ſe mêler de tout, juſqu'à ce qui n'eſt pas de ſon reſſort, ſe mêla de cette affaire : on exila les Mandarins rébelles ; mais plus on exiloit, moins on adminiſtroit. Il fallut ſouvent violenter les Prêtres, & les forcer quelquefois, la bayonnette au bout du fuſil, de ſe rendre avec le Chriſt chez les malades.

LETTRE CXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.*

De Naples.

LE Roi de Naples a quitté, il n'y a pas long-temps, ſes ſujets, pour en aller gouverner d'autres : car tu remarqueras ici en paſſant que les Souverains de l'Europe n'ont point de famille affectée. Chez eux, il n'y a point de filiation. Ils ſont toujours prêts à devenir les Monarques du peuple qui eſt le plus puiſſant. Comme le pere de la grande famille ne tient à ſes enfants que par les liens de l'intérêt, il les abandonne auſſi-tôt que de plus grands l'appellent ailleurs.

Les couronnes, dans cette partie du monde, forment un commerce : on ſe bat, on négocie, on traite, on change en Europe, pour poſſéder la plus riche.

Ce trafic des trônes fait que les ſujets ne s'attachent pas à une certaine perſonne, mais à un certain nom. Comment

pourroient-ils s'attacher à un Monarque, qui n'eſt à eux qu'autant que les révolutions de la politique ne l'appellent point ailleurs! Le Roi de Naples, avant ſon départ, fit un aveu bien humiliant; il déclara à toute l'Europe que ſon fils aîné étoit imbécille, & par conſéquent incapable de régner, & fit paſſer la couronne qu'il abandonnoit, ſur la tête d'un autre de ſes enfants. Car ſi les Souverains ſont au-deſſus des premiers de l'Etat par leur rang, les loix de la politique les obligent quelquefois à faire des aveux qui les ravallent ſouvent au-deſſous des hommes ordinaires; ce qui forme une ſorte de compenſation.

LETTRE CXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, *au Mandarin* Kié-tou-na, *à Pékin.*

De Bruxelles.

LE lendemain de mon arrivée à Bruxelles, j'allai faire mes ſoumiſſions au Prince Ch-l-s de Lorraine. Il permet cet honneur à preſque tous les étrangers qui

paſſent par cette Ville. Il eſt Gouverneur des Pays-Bas ; c'eſt-à-dire qu'il a un brevet de la Cour de Vienne, qui lui permet d'être ſouverain à ſa place, & il cede lui-même ce brevet à un Miniſtre qui regne pour lui : car il y a des peuples en Europe qui ſont gouvernés de la troiſieme main.

Ce Prince eſt d'un abord doux, familier & affable : la vanité eſt flattée en l'approchant. Il ôte la diſtance infinie qu'il y a de ſa grandeur à la petiteſſe d'un particulier, & rétablit, en quelque façon, le niveau.

La plupart des Grands en Europe ne ſont bons que par principes d'éducation ; celui-ci l'eſt pas tempérament. Il va au-devant des malheureux, & prévient les infortunés. Tous les jours de ſa vie ſont marqués par quelque action bienfaiſante. Si tous les hommes reſſembloient au Prince Ch.-l-s, le monde ſeroit rempli de belles ames.

Au ſortir de ſon audience, je me rendis chez ſon Miniſtre le Comte de C---. Quelle différence du maître au valet! Je trouvai ce dernier bouffi d'orgueil. Il me reçut avec cette politeſſe mêlée de fierté, qui met les particuliers à dix

mille lieues de l'homme en place. Il étoit, en ce moment, avec un Capucin défroqué, à qui il venoit de dicter un article pour inſérer dans la Gazette de Bruxelles. Après qu'il eut expédié le Moine apoſtat, il fut queſtion de moi. Il m'interrogea ſur le Gouvernement de la Chine, ſur notre commerce, nos finances, nos arts & notre induſtrie, &c. &c. mais je m'apperçus, par les queſtions qu'il me fit, qu'il n'étoit point un homme d'Etat. Il tournoit toujours autour du Miniſtre, & ne le rencontroit jamais.

Il ſe leve tous les jours à quatre heures du matin, pour apprendre à avoir du génie ; il lit tout ce qui tombe ſous ſa main ; mais toute cette peine l'a conduit à être très-ſuperficiel.

Tu peux bien t'imaginer qu'un homme, qui fait ſemblant de ſavoir beaucoup de choſe, eſt vain, fier & hautain : je n'ai jamais vu de mortel plus orgueilleux. Il faut que tout plie ſous lui ; c'eſt proprement le Pacha des Pays-Bas.

LETTRE CXX.

Le même, au même, à Pékin.

De Bruxelles.

DAns les Provinces des Royaumes d'Europe, où il faut faire preuve de nobleſſe, peur être admis dans les aſſemblées qui ne ſont pas nobles, & dans leſquelles on doit toujours avoir le parchemin à la main pour prouver les ſeize quartiers, la reſſource ordinaire des étrangers eſt le ſpectacle, où le gentilhomme & le roturier ſont reçus pour leur argent.

J'allai hier à celui de cette Ville, où l'on jouoit une mauvaiſe comédie, repréſentée par de mauvais acteurs; néanmoins, le théâtre & les loges étoient remplis de dames & de cavaliers. Le haſard fit que je me trouvai placé auprès d'un François, établi depuis pluſieurs années à Bruxelles, & qui connoiſſoit preſque tous les ſpectateurs.

Monſieur, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous faire quelques queſ-

tions ſur les principaux perſonnages qui s'offrent ici à mes regards? Il répondit fort poliment à ma demande.

Je vous prie de me dire qui eſt cet homme dans cette loge à côté de celle du Prince, qui voit le ſpectacle au travers d'un verre, & qui fait des grimaces de poſſédé? C'eſt, répondit-il, le Prince d'Or--- Quoi! lui dis-je tout étonné, c'eſt-là un Prince? En verité, il faudroit être ſorcier pour le deviner; je l'aurois pris pour toute autre choſe: il y a quelquefois des figures chez les grands, qui ſont à mille lieues de leur rang.

Je vois dans la même loge, repris-je, un je ne ſais quoi d'imperceptible, qui peut bien abſolument être un homme, mais qui n'eſt créé qu'à moitié. Qu'eſt-ce que c'eſt que cela? --- C'eſt le Duc D----. Il eſt bien court! lui dis-je. Mais qu'eſt-il, ce petit avorton flamand? Il eſt Gouverneur de la Ville. Lui, Gouverneur! repris-je avec ſurpriſe. Oui, Gouverneur, ajouta-t-il; eſt-ce que vous le croyez incapable d'occuper cette place? Je ne dis pas tout-à-fait cela; il peut ſe faire qu'il la rempliſſe avec diſtinction; mais s'il gouverne bien, il repréſente bien mal.

Qui eſt cet homme dans cette loge ici en-bas à notre gauche, qui a un viſage d'une demi-aune de long ? C'eſt le Duc de St. A-----, un des Pairs du Royaume d'Angleterre. Qu'eſt-ce qu'il fait à Bruxelles ? Qu'eſt-ce qu'il y fait ? des dettes. Et d'où vient, repris-je, qu'il s'eſt tranſplanté en Flandres pour cela ? J'ai oui dire que les Anglois jouiſſoient de ce privilege ſans ſortir de leur Pays. Il y a apparence que celui-ci jouit impunément du même droit dans cette Ville ? Non pas tout-à-fait ; car on menace ſa perſonne. Comment, lui dis-je, eſt-ce qu'on traîneroit ce Duc en priſon ? Non ; mais on parle de lui donner une priſon ambulante (*), qui le ſuivra partout.

Je vous prie de me dire qui eſt ce cavalier qui fait les yeux doux à cette jeune Dame dans la loge du fond du théâtre, qui a l'air ſuffiſant, & qui affecte toutes les manieres d'un fat ?

C'eſt le Comte de la N----, nom reſpectable en Europe, & dont les ancêtres ont preſque toujours été atachés à la Famille impériale. Celui-ci ne devroit

(*) Un Garde.

pas être-là ; ſon devoir ſeroit d'être à l'armée : mais il préfere de faire la petite guerre avec cette Dame, à ſe trouver à la grande qui ſe fait à préſent en Allemagne.

Comme les belles actions peuvent ſeules continuer à illuſtrer une maiſon, on peut dire que ſon pere, en mourant, finit la nobleſſe de ſa famille, & que lui a commencé la roture de ſa race.

Pouvez-vous me dire qui eſt ce jeune homme qui eſt à la troiſieme loge du côté de celle du Prince ? C'eſt un Anglois, qui ſemble n'être ici que pour faire honneur à ſa nation. Il a des maîtreſſes, des chiens, des chevaux & des coureurs. Il s'y eſt ſi bien pris, que, dans quatre ans, il a diſſipé toute ſa fortune. Il n'a que ſix mois à vivre dans la même ſplendeur, pour être tout juſte réduit à la mendicité à ſon retour à Londres. La femme que vous voyez aſſiſe à côté de lui, qui a des yeux noirs & des joues pendantes, eſt une créature qu'il épouſera ſans doute : car en fait de folies, les Anglois n'en demeurent pas à moitié chemin. Ils vont preſque toujours juſqu'au bout.

Qui eſt ce grand jeune homme qui

voit au travers d'une lorgnette, comme un Gentilhomme, mais qui a la figure d'un valet de chambre? C'eſt le frere du N----ou du Miniſtre de Rome. Il a la rage de vouloir paſſer pour Marquis, en dépit de ſon pere, qui n'étoit que ſimple Marchand de Milan.

J'abuſe peut-être de votre complaiſance : mais je vous demande en graces de me dire qui eſt cet homme qui parle à toutes les femmes, & qui fait ſemblant d'être important? C'eſt le clerc d'un Notaire, me répondit-il, que la Cour de France a fait ici ſon Miniſtre.

J'ai fini : qui eſt ce cordon bleu qu'on voit ſur le théâtre? C'eſt le Réſident de L----; ſans doute, repris-je, que celui-ci eſt noble? Il le ſeroit : mais ſon pere, en ſe mariant avec ſa mere, ne ſe reſſouvint pas d'une petite cérémonie. Il oublia de l'épouſer : ainſi, ſi ce Réſident eſt Gentilhomme, c'eſt un Gentilhomme bâtard.

En vérité, lui dis-je, voici une Cour qui brille beaucoup en Miniſtres : le plus noble eſt à peine roturier.

LETTRE CXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, *au Mandarin* Cham-pi-pi, *à Bruxelles.*

De Naples.

LEs Napolitains ſont logés à côté des diables ; d'ici, au ſéjour des démons, il n'y a qu'un pas à faire. J'allai voir, ces jours paſſés, la plus grande porte de l'enfer qui ſoit ſur la terre. Les naturels du Pays l'appellent le Véſuve.

C'eſt une montagne ardente d'où il ſort des flammes & une fumée qui obſcurcit continuellement le ſoleil. Cet inconvénient d'être dévoré par les flammes, n'eſt pas le ſeul : ce peuple eſt tous les jours à la veille d'être englouti dans les entrailles de la terre, par les concavités qui s'y forment, & ſes tremblements fréquents. Une Ville entiere, avec tous ſes habitants, fut jadis enſevelie par un de ces phénomenes. Tout eſt ici gouffre, fumée & flammes. Un venin ſubtil s'exhale de la terre, & y fait mourir les habitants.

Les Européens, comme je te l'ai déjà obſervé, ſont étranges dans leurs établiſſements. Les uns bâtiſſent des Villes au milieu des ondes de la mer, les autres au centre des gouffres de la terre. On n'habite point les plus beaux Pays de l'univers, & on ſe fixe dans des climats où les bêtes féroces elles-mêmes refuſent d'habiter.

LETTRE CXXII.

Le même, au même, à Pékin.

De Bruxelles.

LE jour ſuivant, je me rendis au théâtre à la même heure, & j'y trouvai heureuſement mon homme. Je m'approchai de lui; & après l'avoir prié de pardonner ma nouvelle importunité, je recommançai à le queſtionner.

Monſieur, je vous prie de me dire qui eſt cette Dame d'un certain âge, & d'une figure aſſez ordinaire, qui eſt dans cette ſeconde loge du premier rang ici à notre droite? C'eſt, me répondit-il, la Comteſſe de Cop---, Allemande, fem-

me du Miniſtre, de la Maiſon de P---. Elle a l'air bien fier, lui dis-je. Vous pouvez trancher le mot, & dire qu'elle eſt hautaine & arrogante. Avec cela, il ſemble qu'elle ait dans le cœur quelque mortification qui l'humilie. Il vous ſemble bien; c'eſt un chagrin intérieur qui la dévore; elle n'en reviendra pas. Elle vouloit avoir le pas ſur les Dames les plus qualifiées de Bruxelles; une Ducheſſe écrivit à Vienne, & la Cour décida que la femme d'un Miniſtre devoit marcher après les Ducheſſes. Elle a cette préſéance ſur le cœur, & tout le monde croit que cela la tuera: car l'orgueil humilié, chez une femme fiere & impérieuſe, eſt un poiſon lent qui la conduit au tombeau.

Qui eſt cette jeune Dame, lui dis-je, qu'on voit dans cette loge au fond de la ſalle en face du théâtre? C'eſt, me répondit-il, la Princeſſe d'Or----. Etoit-elle née Princeſſe? Non, me dit-il, elle en a acheté le titre aux dépens de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Il y a des gens ici qui diſent qu'elle l'a payé au-delà de ſon prix. Il eſt vrai que, lorſqu'une jolie femme ſacrifie ſes agréments à un homme vieux, caſſé & dégoûtant, elle

met un trop haut prix au rang qu'elle tient de lui.

Ayez la bonté de me dire qui eſt cette belle Dame qui ſe fait remarquer dans la loge qui eſt à notre gauche ? C'eſt, me répondit-il, la Ducheſſe d'A-----, Françoiſe, de la Maiſon de la M---. Je ne ſais ce que c'eſt, lui dis-je ; mais en regardant cette femme, elle cauſe deux émotions différentes. On voudroit l'aimer : mais un je ne ſais quoi qu'elle inſpire pour la vertu, fait qu'on la reſpecte. C'eſt, me dit-il, la Dame de Bruxelles qui ſoutienne le mieux ſon caractere. Elle a toutes les qualités qui font qu'on reſpecte une femme, & aucun des vices qui puiſſent la faire mépriſer. Comme femme, elle aura ſans doute ſes foibleſſes ; mais elle ſait ſi bien les ménager, qu'elles ne paroiſſent pas au-dehors : ce qui, dans le ſexe, eſt la vertu par excellence ; car il n'eſt point queſtion de n'avoir point de défauts, mais de les cacher ſi bien qu'ils ne ſe montrent pas.

Je voudrois ſavoir qui eſt cette Dame dans cette loge à main droite au-deſſus du théâtre, qui a paſſé quarante ans, qui a le viſage fort bien, & la taille aſſez mal ? C'eſt Madame la Chan----, Dame

remplie de qualités. Elle a de l'éducation, de l'eſprit, du ſavoir & de la politeſſe : mais je voudrois qu'elle ſe ſouvînt qu'elle ne devroit plus faire l'amour, ayant ſur-tout une grande fille en état de la remplacer dans cette carriere. Au reſte, à Bruxelles comme à Paris, c'eſt toujours la premiere choſe que les meres oublient.

Si je ne vous importune point, je vous prie de me dire qui eſt cette Dame dans cette ſeconde loge à gauche au-deſſus du théâtre ? C'eſt Madame de V---. Elle a de beaux yeux, lui dis-je. Cela eſt vrai, reprit-il ; mais ces yeux l'ont perdue d'honneur. On dit qu'ils ont eu un tête-àtête avec le Prince C----, où ils ont eu le deſſous : mais cette Dame eſt de la maiſon. Son mari entre dans la chambre du Prince, & elle entre dans ſon lit.

Qui ſont ces deux jeunes & jolies demoiſelles qui ſont à côté de ſa loge ? Ce ſont deux ſœurs nées à Liege, qui cherchent chacune un mari, & qui ne trouvent pas même un amant. Il y a des beautés qui ſont condamnées à n'être ni aimées, ni épouſées.

Je conſens à ne plus vous faire de

queſtions, ſi vous voulez avoir la complaiſance de me dire qui ſont ces deux jeunes perſonnes aux ſecondes loges, qui ont au milieu d'elles une vieille femme, qui a le maintien vieux, & qui eſt habillée à la vieille mode? Cette douairiere, me répondit-il, eſt la veuve d'un homme, qui, à ce qu'on dit, portoit autrefois la livrée: les deux demoiſelles ſont ſes filles. La mere a fait une grande fortune, à force de compter de l'argent. Perſonne ici ne les voit; la nobleſſe ſur-tout affecte de leur donner toutes ſortes de mortifications.

On ne mépriſe point les filles à cauſe qu'elles ſont nées dans la boue, mais parce qu'elles ſont riches. Mais elles ſe conſolent de ce mépris, par l'endroit même qui le cauſe. Elles ſont prêtes à épouſer deux riches financiers de Paris, qui oublieront la livrée du pere, en conſidération des écus de leur mere.

Je pars demain pour l'Angleterre, d'où je t'écrirai auſſi-tôt que je ſerai arrivé.

FIN DU TOME TROISIEME.

701850

TABLE

DES MATIERES.

LETTRE I.

LE Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. *Page* 1

La dépopulation en France vient de la Religion & du Gouvernement. On doit suivre la religion du Prince pour procréer, & on va en chercher la liberté ailleurs.

LETTRE II.

Le même, au même, à Pékin. 3

La population n'est point encouragée en France. On y autorise les sujets qui la détruisent. Le Roi, qui a paru l'exciter, n'a voulu que du merveilleux.

LETTRE III.

Le même, au même, à Pékin. 5

Le défaut de population en France vient de celui de la répartition des sujets. Paris dépeuple les Provinces, & par cela seul n'est pas un désert.

LETTRE IV.

Le même, au même, à Pékin. 7

La galanterie françoise nuit autant à la population que l'hymen. L'amour de la société y,

porte préjudice, par la variété d'objets qu'il exige de cultiver.

LETTRE V.

Le même, au même, à Pékin. 9

Le luxe, en entourant les Grands des gens qui ne peuvent ſe marier pour être à leur ſervice, eſt un obſtacle à la population, que détruit également le ſervice militaire.

LETTRE VI.

Le même, au même, à Pékin. 11

Le Gouvernement, en donnant aux peres la faculté de s'oppoſer aux mariages de leurs enfants, gêne la population d'une maniere qui lui eſt préjudiciable.

LETTRE VII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 14

Le bruit ſe répand en France de la diſgrace de la favorite. Mouvements des femmes à ce ſujet. Ils ceſſent tout-à-coup, parce que la nouvelle ſe trouve fauſſe. Elle ſeule, dit-on, fait courir ces bruits, pour eſſayer ſa puiſſance.

LETTRE VIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 17

Afficher des placards, critiquer l'adminiſtration, porter ſes plaintes aux pieds du trône, inventer des projets favorables; autant de crimes irrémiſſibles en France. Rémontrances à ce ſujet.

DES MATIERES.

LETTRE IX.

Le même, au même, à Pékin. 26

Plan de priſons dénominatives, d'où on verra que les priſons d'Etat ſont plus pour les Miniſtres que pour le Monarque.

LETTRE X.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 29

Conteſtations à Veniſe, pour ſavoir ſi on y conſervera l'autorité des Inquiſiteurs d'Etat. Cet ancien privilege devient loi; ſes avantages & ſes déſavantages.

LETTRE XI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 34

Indolence des auteurs François à donner le code de la toilette; tribunal le plus ſouverain de la Monarchie. L'auteur en marque les uſages & les formalités.

LETTRE XII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin. 36

Diſtinction entre les manieres de pécher. Les caſuiſtes gagnoient leur vie à en régler les remords: mais l'impreſſion a ruiné leur crédit ſans retour.

LETTRE XIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 40

Le projet d'un congrès fait trembler le Mandarin ſur les difficultés de parvenir à la paix générale. Détails à ce ſujet,

TABLE

LETTRE XIV.

Le même, au même, à Pékin. 43

Hiſtoire abrégée du miniſtere François, qui dévoile tous les malheurs de la Monarchie. Richelieu, en établiſſant le deſpotiſme, en ouvrit la ſource, que les autres ont élargie juſqu'à nos jours.

LETTRE XV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 49

Le Gouvernement à Veniſe n'eſt qu'une confuſion. Chaque corps eſt occupé à réprimer l'autre. Tout eſt défiance, & la ſociété s'en trouve victime.

LETTRE XVI.

Le même, au même, à Pékin. 52

Les anciens abus ſont immuables à Veniſe. Il y a des citoyens qui en voyent les inconvénients & les moyens de les corriger. On les écoute, on les croit, mais on ne les ſuit pas.

LETTRE XVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 56

La décadence de l'adminiſtration, des forces & de l'eſprit patriotique de France, naît du nouveau choix des Miniſtres. Idée de ceux que le haſard a mis à la tête des affaires.

LETTRE XVIII.

Le même, au Mandarin ſur les Arts, à Pékin. 59

Le Mandarin va voir la manufacture des

Gobelins ; il l'admire comme un art du luxe des Rois, inutile aux peuples, que la nouveauté ſeule a établi & ſoutient.

LETTRE XIX.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, Cenſeur de l'Empire, à Pékin. 61

L'attention du Gouvernement François à entretenir la gayeté parmi le peuple, eſt d'autant plus ſurprenante, que nul être n'y paroît plus diſpoſé.

LETTRE XX.

Le même, au Madarin Kié-tou-na, à Pékin. 3

La pratique, qu'on a priſe en Europe, de s'appliquer à lire pour cultiver les arts, nuit à la connoiſſance de la ſociété qu'on fréquente moins.

LETTRE XXI.

Le même, même, à Pékin. 65

Révolutions de l'art de la guerre, & perfection qu'y a miſe le Roi de Pruſſe. Avantage de l'original ſur ſes copies.

LETTRE XXII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin 66.

Pourroit-on croire que les animaux domeſtiques & ſauvages fuſſent devenus, en France, un objet de luxe, à la honte des vertus?

LETTRE XXIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 68

TABLE

La ſcience des Vénitiens conſiſte dans l'étalage des bibliotheques. Le bruit de leur Ville en chaſſe les Muſes, qu'on va chercher à Padoue; mais on n'y trouve que leurs fauſſes peintures.

LETTRE XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 69

Nulle ſcience plus difficile à pénétrer que celle des intérêts des Princes. Tant que les Potentats ne conviendront point de les définir, leur ignorance à ce ſujet formera celle des autres.

LETTRE XXV.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 72

La France ou on ne fait point de loix contre l'incontinence publique, ou on ne les obſerve pas. Les immunités des grands & du trône même en arrêtent à chaque pas l'exécution.

LETTRE XXVI.

Le même, au même, à Pékin. 74

Paris a des ſpectacles, dont l'idée ſeule eſt contraire aux bonnes mœurs. L'opéra comique excite l'indignation du Mandarin, & cependant il reçoit un projet pour en établir un à la Chine.

LETTRE XXVII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin. 79

Utilité & dangers des banquiers. Leur maniere dangereuſe d'opérer. Peſte pour la République; ils devroient en être bannis.

LETTRE

DES MATIERES.

LETTRE XXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 81

Deſcription allégorique & badine de la pompe ſolemnelle avec laquelle le Doge de Veniſe épouſe la mer chaque année. Motif ancien de cette cérémonie, laquelle lui ſurvit.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Co-tao-yu-ſe, à Pékin. 83

Le luxe des porcelaines s'eſt d'autant plus étendu en France, que ſes manufactures diſpenſent les ſujets d'aller les chercher à la Chine.

LETTRE XXX.

Le même, au Mandarin qui préſide aux Sciences, à Pékin. 83

Les journaux ſont utiles pour les particuliers, & préjudiciables à la littérature. Delà leur partialité ſpéciale, & leur contradiction relative.

LETTRE XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 87

Il y à Veniſe quatre ſpectacles divins. La corruption des actrices ſaintes ne paſſe pas l'enceinte des théâtres.

LETTRE XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef du Commerce, à Pékin. 88

Les courtiers ſont en Europe les premiers négociants; & pour mettre les véritables négo-

ciants à contribution, il faut en France en acheter le droit du Monarque.

LETTRE XXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin 90

Rareté des Auteurs en France : jugement sur les écrits de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau & de Helvétius.

LETTRE XXXIV.

Le même, au même, à Pékin. 94

Le Dictionnaire encyclopédique paroît, eſt interdit, & continue, parce que le Gouvernement eſt d'accord de fermer les yeux ſur ſa publicité. Abus de la folie actuelle des Dictionnaires.

LETTRE XXXV.

Le même, au même, à Pékin. 97

La France gouvernée par une volonté abſolue. Il y une conſtitution fondamentale; mais l'uſage y eſt abſolument oppoſé.

LETTRE XXXVI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 103

Portrait d'un joli homme à la mode en France. On ne peut concevoir pourquoi les hommes ſe croyent humiliés, parce qu'une femme aimable les rebute. Le mérite à ce ſort, que l'étourderie ne craint point.

LETTRE XXXVII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 105

Tableau des politiques. Acharnement qu'ils ont pour le parti que leur caprice a embraſſé. Bataille entre les différents partis.

LETTRE XXXVIII.

Le même, au même, à Pékin. 109

Il y a en France un Miniſtre qui préſide à l'eſprit. Les cenſeurs donnent droit à la réputation. Eux-mêmes ou ont peu de génie, ou ſont pareſſeux.

LETTRE XXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 148

Deſcription du Ridota : célebre académie de jeu à Veniſe, tenue par les Nobles à viſage découvert, qui y admettent ſous le maſque le noble & le roturier, le frippon & l'honnête homme.

LETTRE XL.

Le même, au même, à Paris. 114

L'inquiſition, les Moines, les Prêtres, le Pape & la Religion, tout à Veniſe eſt ſubordonné au Sénat. Soyez citoyen, il importe peu que vous y ſoyez hérétique.

LETTRE XLI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 115

Les habitants de Paris y ſont dans une agitation continuelle, quelque ſoit leur état. Que de main n'exige pas une femme qui veut paroître pour plaire dans un cercle!

TABLE

LETTRE XLII.

Le même, au même, à Pékin. 118

La ſcience des nouvelliſtes eſt immenſe; car ils prévoyent tout. Leurs conjectures les menoient autrefois à gager perpétuellement pour ou contre; mais les pertes les ont ruinés. Ils ſe contentent de pronoſtiquer.

LETTRE XLIII.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 122

Plus la France s'appauvrit, & plus elle enrichit ceux qui ſont chargés de lever les taxes qui l'abyment. La quantité des impôts augmente celle des Commis, qui tous y trouvent leur opulence.

LETTRE XLIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 124

Deſcription des parties de la Comédie Italienne de Paris. Théâtre de bouffons qui employent l'indécence pour conduire le François à une gayeté qui lui eſt naturelle.

LETTRE XLV.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 126

Portrait de quatre femmes qui jalouſent la favorite du Roi des François.

LETTRE XLVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Paris. 130

L'ennui eſt le partage de celui qui, à Veniſe,

n'aime point les plaiſirs ou bruyants ou licencieux. Le beau-ſexe ne peut y être vertueux ſans devenir ridicule.

LETTRE XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 133

La généreuſe profuſion des François eſt toute ſur leur langue; mais le cœur n'y entre pour rien. Epreuves que l'Auteur en a fait.

LETTRE XLVIII.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin. 135

En France, il y a beaucoup d'idoles, qui repréſentent autant d'avocats pour le peuple, chargés de plaider leur cauſe devant le trône de Dieu. Idée de ces plaidoyers en forme de dialogue entre Dieu & un Saint.

LETTRE XLIX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 139

Il eſt à Paris un Miniſtre qui peut ſouſtraire une fille à l'autorité paternelle, & une femme au joug du mariage, pour leur permettre une proſtitution publique aux yeux de toute la Ville. Exemple ſingulier à ce ſujet.

LETTRE L.

Le même, au même, à Pékin. 142

Idée du tapage de Paris. Perſonne n'a la liberté d'y dormir. Il ſemble qu'on ne ſoit dans cette Ville que pour y veiller nuit & jour.

TABLE

LETTRE LI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 144

Les principes & les moyens par leſquels les Chinois parviennent aux connoiſſances & aux ſciences. Maniere ſage d'en juger. Démonſtration de la juſtice de cette loi rigoureuſe.

LETTRE LII.

Le même, au Mandarin Chef du Commerce, à Pékin. 148

Les diamants forment en France un luxe conſidérable, parce qu'il flatte la vanité des femmes. La France a imité par art ces dons de la nature : danger de cet art.

LETTRE LIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 151

Ferrare eſt une Ville déſerte. Le Gouvernement contribue plus à ſa dépopulation que l'intempérie de l'air. L'Egliſe y commande, & ſon eſprit y domine; car tout eſt Monaſtere, Moines ou Moineſſes.

LETTRE LIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 154

La maniere ſimple de s'enrichir dans le négoce eſt de faire banqueroute; ſes diverſes eſpeces; l'adminiſtration n'en a jamais bien juge.

LETTRE LV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 158

Boulogne doit un bouffon à chaque théâtre de l'Europe. C'eſt la Ville de la nobleſſe par la pauvreté, le chant & la débauche, les Moines & la pareſſe. Si les Papes étoient élus plus jeunes, l'intrigue y ennobliroit plus de femmes.

LETTRE LVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 161

Etabliſſement merveilleux du purgatoire, qui montre l'utilité des richeſſes, pour aller droit au paradis. Quel avantage s'il effaçoit les gros péchés! Quel eſpece d'hommes y doit avoir part?

LETTRE LVII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 164

Effets funeſtes de la rapide ſucceſſion des Miniſtres en France; ſinguliere exclamation d'un Seigneur qui rendoit ſa premiere viſite à un nouveau Contrôleur-Général.

LETTRE LVIII.

Le même, au même, à Pékin. 167

En France, les meres donnent à leurs filles une éducation qui répond à l'uſage infame qu'elles ont de les livrer elles-mêmes à l'incontinence. Plan de cette inſtitution.

LETTRE LIX.

Le même, au même, à Pékin. 168

La ſcience de la politique s'acquiert à peu de frais dans Paris. Elle ſe puiſe dans les gazet-

tes. Idée des différentes feuilles, ſoit nationales, ſoit étrangeres qui portent ce nom.

LETTRE LX.

Le même, au même, à Pékin. 172

Réflexions ſur la grandeur des quartiers, des rues & des bâtiments de la Capitale de France. Les particuliers affectent dans leurs édifices la ſomptuoſité des Rois. Utilité d'un réglement à ce ſujet.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 175

Boulogne, pour ſe ſouſtraire à ſes Seigneurs légitimes, ſe ſoumet à l'eſclavage du Pape. Ce fantôme de République a un chef poſtiche.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 178

Le Mandarin va à la Comédie. Il s'attache à celle que les ſpectateurs repréſentent dans les loges, & la décrit

LETTRE LXIII.

Le même, au Madarin Kié-tou-na, à Pékin. 152

Préjugé de la nobleſſe en Europe accrédité en France. Son antiquité la dégrade : moyens pour la rendre réellement reſpectable.

LETTRE LXIV.

Le même, au même, à Pékin. 186

Le Mandarin reçoit la viſite d'un généalogiſte,

qui lui étale ſes talents. Les difficultés de ſa profeſſion & ſon diſcrédit, depuis que le Roi de France a pris l'uſage de vendre la nobleſſe.

LETTRE LXV.

Le même, au Chef de la Religion, à Pékin. 192

L'Egliſe gallicane vend le paradis; & cette marchandiſe hauſſe ou baiſſe, ſuivant le beſoin d'argent. Hiſtoire bien ſinguliere à ce ſujet.

LETTRE LXVI.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 195

Les Miniſtres qu'exile le Monarque François emportent tous leurs avantages réels; ils ne manquent que des chimériques. Exemples mémorables de cette contradiction. Eſt-ce donc là les punir ou les récompenſer?

LETTRE LXVII.

Le même, au même, à Pékin. 197

La nobleſſe de France la plus opulente, eſt l'exemple de la plus triſte pauvreté : ſi on lui fait établir la balance de ſes revenus & de ſes dettes. L'exemple du Monarque a décidé cet uſage, paſſé aujourd'hui en coutume.

LETTRE LXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-eï, au Mandarin Champi-pi, à Paris. 200

Les Dames de Boulogne ont une beauté qu'il eſt dangereux d'approcher de trop près. Leurs aſſemblées different par la dénomination des

mauvais lieux. Le langage de cette Ville eſt pour elle.

LETTRE LXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 201

La vivacité des François, en pénétrant toutes les parties de leur Gouvernement, les a toutes détruites. Ils ne viſent qu'à l'eſprit.

LETTRE LXX.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 204

Les femmes donnent en France le branle à tout. La guerre eſt l'effet de l'ambition d'une femme, qui a réuni tous les bureaux de faveurs chez elle, où toutes les graces ſe vendent à l'encan.

LETTRE LXXI.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 07

Nouvelle maniere de procéder en amour, que les François ont ſubſtituée à celle de leurs ancêtres. Elle eſt plus courte, plus vive & moins embarraſſante.

LETTRE LXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 210

La France a une Reine que l'Etat connoît à peine ; ſeule peut-être, elle s'eſt fait de ſa poſition une ſource de conſolation.

LETTRE LXXIII.

Le même, au même, à Pékin. 212

Portrait du Maréchal de Belle-Isle, opposé à celui qu'en donne son testament politique. Sa mort sera, dit-on, l'ouverture d'une restitution à la Couronne.

LETTRE LXXIV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 214

Pompe, autorité & despotisme du Légat de Boulogne. Il vend toutes ses graces, parce que le temps de sa puissance est court & réglé.

LETTRE LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 216

L'usage de chanter des *Te Deum* est très-bien établi en France; car il donne au peuple une idée de succès qui le porte à payer les impôts sans murmurer.

LETTRE LXXVI.

Le même, au même, à Pékin. 218

Les livres forment un luxe en France. On est riche, il faut une bibliotheque pour ne point profiter des livres; mais en priver ceux qui en profiteroient.

LETTRE LXXVII.

Le même, au même, à Pékin. 220

Avantages précieux de la peinture & de la miniature. Les enfants par elles revoyent leurs ancêtres les plus reculés. Les Fermiers généraux ne voyent jamais que leur portrait.

LETTRE LXXVIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 222

Différence que produit entre les femmes la différente maniere de les traiter en Aſie & en Europe. La beauté de celles-ci fait le plus ſouvent leur ſupplice.

LETTRE LXXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 225

Boulogne a des Colleges de toutes les nations : par le moyen des étudiants qui y viennent pour un temps, chacune d'elles doit voir les défauts Boulonnois s'unir aux ſiens.

LETTRE LXXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 227

Profuſion immenſe en tout genre qui ſe voit au château de Verſailles. Queſtions ſingulieres à ce ſujet.

LETTRE LXXXI.

Le même, au Mandarin Miniſtre, à Pékin. 230

La maniere de punir en France les Miniſtres ſans expérience ou frippons, les Généraux malheureux ou téméraires, ne peut qu'ouvrir la ſource des malheurs de l'Etat. Conduite oppoſée des Turcs, à tort regardée comme barbare.

LETTRE LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 233

Une courtiſanne n'aſſocie les grands à ſa diſſolution, qu'à meſure que ſa proſtitution l'avilit.

LETTRE LXXXIII.

Le même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 235

Deſcription de l'Ecole militaire à Paris. Fondée ſur une monopole : l'éducation de ceux qui doivent venger l'Etat, commence par le dévaſter.

LETTRE LXXXIV.

Le même, au même, à Pékin. 237

Projet de deux Miſſionnaires qui veulent aller à la Chine. Le Mandarin retorque leurs arguments, & les confond.

LETTRE LXXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 239

Reliques de Boulogne. Nul Chirurgien ne peut voir le chef de S. Dominique. Le tableau de la Vierge montre que les idées que nous avons de la beauté étoient les mêmes de ſon temps.

LETTRE LXXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 241

Le Monarque François, en bornant les preſſes dans ſon Royaume; n'a fait qu'enrichir quelques particuliers, ſans diminuer les mauvais livres, utiles, dit-on, pour la conſommation du papier.

LETTRE LXXXVII.

Le même, au même, à Pékin. 243

Les écrits ſcandaleux ne peuvent être imprimés en France; mais ils y reviennent de l'impreſſion de Hollande. Comment les Princes ne conviennent-ils pas d'abolir cet abus ?

TABLE

LETTRE LXXXXIII.

Le même, au même, à Pékin. 244

Vie d'une de ces femmes qui, en France, ſont très-occupées, en ne faiſant rien.

LETTRE LXXXIX.

Le même, au même, à Pékin. 246

Les rangs établiſſent des privileges en France qui permettent aux grands de ſe jouer de la vie, même des petits.

LETTRE XC.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 248

La religion préférable eſt celle qui s'approche de la nature. La Catholique Romaine en eſt la contradiction.

LETTRE XCI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Paris. 250

Deſcription de la gayeté avec laquelle ſe célebre l'Office divin à Boulogne. La muſique eſt une copie de celle de l'Opéra.

LETTRE XCII.

Le Mandarin Champipi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 253

Un citoyen de la Monarchie françoiſe, voulant ſoulager le Contrôleur Général dans la recherche d'un impôt qui ne puiſſe fouler le peuple, lui donne un projet pour taxer les paroles, & lui en fait ſentir l'avantage.

LETTRE XCIII.

Le même, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 257

En France, la faveur fait tout, & un regard du Monarque rend une femme capable de gouverner le Royaume.

LETTRE XCIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 259

Il va voir un Couvent de Bonzes : la bibliotheque n'y eſt garnie que d'Auteurs anciens, parce que les modernes coûteroient trop à acheter. Il y voit le projet d'un téleſcope rare & nouveau.

LETTRE XCV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 264

Pour prouver que la Chine a un dogme, le Mandarin établit ſa croyance, qui ſeroit celle des Chrétiens, ſi elle étoit fondée ſur les myſteres.

LETTRE XCV.

Le Mandarin-Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 267

Deſcription de Notre-Dame de Lorette, de ſes richeſſes, & de la pauvreté des habitants. Tranſplantation merveilleuſe de la *Santa Caſa*.

LETTRE XCVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 269

En France, pour avoir des emplois, il faut être de la religion du Prince : lorſqu'un Mandarin penſe qu'on devroit les donner aux Proteſtants.

TABLE

LETTRE XCVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 271

Comme il a déja fait le tableau de la politique de Rome, il ſe contente de faire diſtiller le plus noir poiſon ſur les mœurs de ſes habitants de nos jours.

LETTRE XCIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 273

Les Saints, dans la Religion Romaine, paroiſſent les ſeuls canaux des graces de la Providence. Sainte Genevieve à Paris doit avoir la ſurintendance des cataractes du ciel.

LETTRE C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 275

Le tribunal de la police de Paris, fait pour y entretenir le bon ordre & les mœurs, n'eſt compoſé que de gens ſans foi & ſans principes.

LETTRE CI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 277

Le luxe de Naples y entretient la plus grande miſere. Sa ſouveraineté a paſſé dans différentes Maiſons. Le canon en a toujours décidé.

LETTRE CII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 279

La légéreté eſt de nos jours un appanage inaliénable de l'amour François. La lettre d'un

amant de cette nation à ſa maîtreſſe qu'il quittoit.

LETTRE CIII.

Le même, au même, à Pékin. 281.

La manie de la nobleſſe eſt néceſſaire en France. Par-là les roturiers enrichis viennent y refondre leurs tréſors.

LETTRE CIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 284

Raiſons qui ont porté les Chefs de la Religion Romaine, ſur-tout en France, à faire parler à Dieu dans une langue que la plupart des fideles n'entendent point.

LETTRE CV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe à Pékin. 286

Deſcription ſinguliere de l'ajuſtement des femmes françoiſes. Elles y réuniſſent le ciel, la terre, les climats, les animaux, &c.

LETTRE CVI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin. 288

Le local de Naples fait ſa force & ſa langueur. Les Puiſſances ſont trop éloignées pour aller l'attaquer. Les arts n'y ſont point cultivés : la molleſſe & le monachiſme y entretiennent l'indolence.

LETTRE CVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-ſe, à Pékin. 290

Les femmes forcent les François à ſe priver de vin : parce que pour leur plaire, il faut des qualités auxquelles cette boiſon & les bonnes nourritures ſont contraires.

LETTRE CVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 293

Vertus ſingulieres qu'on attribue aux pagodes chrétiennes. Une Vierge, à deux lieues de Paris, donne la vertu prolifique. Plaiſante aventure arrivée à ce ſujet à un Capitaine de Dragons.

LETTRE LIX.

Le même, au même, à Pékin. 296

Surpriſe qu'on doit avoir de voir les Monarques François attendre leur mort pour faire banqueroute. Chaque cours de dix ans devroit y pourvoir.

LETTRE LX.

Le même, au même, à Pékin. 298

Inconſéquence du carême des Chrétiens; ils jeûnent dans le boire & le manger, & les plaiſirs ne ſont que plus ſuivis & plus fréquentés.

LETTRE LXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 300

L'habitant de Naples donne tout à la ſuperſtition. Il eſt malheureux qu'il ne forme pas un paradis, Le luxe & l'oſtentation regne même dans les tombeaux.

LETTRE LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Miniſtre, à Pékin.

Deſcription de la forme du Gouvernement des différentes coteries du Paris.

LETTRE CXIII.

Le même, au même, à Pékin. 340

Le Mandarin voit au Palais Royal les joueurs renommés dans Paris pour ſavoir aider le haſard. Son Chevalier les lui nomme, les lui déſigne, & les lui peint.

LETTRE CXIV.

Le même, au même, à Pékin. 307

Le Mandarin lui annonce ſon départ de Paris pour l'Angleterre. Bien des choſes lui ſont échappées.

LETTRE CXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 308

Les Napolitains de nos jours, dégénérant de leurs aucêtres, ſemblent n'eſtimer d'autre art que la muſique. Pour enſeigner chez eux, il faut être privé des caracteres de l'homme.

LETTRE CXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 310

Tableau du pays qu'on traverſe de Paris à Bruxelles. A qui cette Ville appartient; ſon terroir, ſes productions, ſes habitants, leurs richeſſes & leur pauvreté ſucceſſive; la religion, la nobleſſe, & les privileges onéreux de cette contrée.

LETTRE CXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin. 313

Deſcription comique des troubles arrivés à Paris au ſujet des billets de confeſſion. Leurs motifs, & la maniere de les exiger contre leſquels s'éleve le Parlement.

LETTRE CXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Bruxelles. 316

LeRoi de Naples quitte ſes ſujets pour de plus grands Etats. Amour des Monarques pour leur peuple. Ce Roi, avant que de quitter Naples, déshonore ſon ſang.

LETTRE CXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kiétou-na, à Pékin. 317

Il eſt préſenté au Gouverneur de Bruxelles: portrait de ce Prince en contradiction parfaite avec celui de ſon premier Miniſtre.

LETTRE CXX.

Le même, au même, à Pékin. 320

Il va à la Comédie de Bruxelles; ce qui lui donne occaſion d'en porter ſon jugement, & de faire les portraits des hommes de diſtinction qui y figuroient dans les loges.

LETTRE CXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Champi-pi, à Bruxelles. 325

Deſcription du volcan qui eſt aux environs de Naples. Effets prodigieux & terribles de ces ſouterreins enflammés.

LETTRE CXXII.

Le même, au même, à Pékin. 326

Le Mandarin retourne au ſpectacle de Bruxelles, & il y a occaſion de ſe faire donner l'hiſtoire des Dames principales qui y occupoient les loges. Il annonce ſon départ pour l'Angleterre.

Fin de la Table du Tome troiſieme.

B.12.2.430
B.N.C.F.